
3 1761 06236789 1

LES
ESPAGNOLS EN FLANDRE

HISTOIRE ET POÉSIE

par

Ernest GOSSART

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, LIBRAIRE-EDITEUR
RUE COUDENBERG, 58-62

—

1914

LES ESPAGNOLS EN FLANDRE

DU MÊME AUTEUR :

Espagnols et Flamands au XVIe siècle :

Charles-Quint, roi d'Espagne, 1 volume.

L'Etablissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection, 1 volume.

La Domination espagnole dans les Pays-Bas à la fin du règne de Philippe II, 1 volume.

L'Auberge des princes en exil. Anecdotes de la cour de Bruxelles au XVIIe siècle, 1 volume.

LES
ESPAGNOLS EN FLANDRE

HISTOIRE ET POÉSIE

par

Ernest GOSSART

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

BRUXELLES
HENRI LAMERTIN, LIBRAIRE-EDITEUR
RUE COUDENBERG, 58

—

1914

PRÉFACE

Pendant près d'un siècle, à partir de l'abdication de Charles-Quint, la domination espagnole aux Pays-Bas a été marquée par des faits si considérables, des guerres si sanglantes, des événements si tragiques, tant de personnages se sont distingués dans ces luttes, que les poètes castillans ne pouvaient manquer d'y chercher des sujets sur lesquels s'exerçât leur imagination. On trouve, en effet, dans l'ancienne littérature espagnole beaucoup d'œuvres qui se rapportent à notre histoire durant cette période.

L'époque à laquelle elles correspondent est celle de la suprématie et du commencement de la décadence. Même alors que s'annonce le déclin, sous les règnes de Philippe III et de Philippe IV, l'Espagne peut encore être fière du rôle qu'elle joue en Europe, de sa grandeur intellectuelle, de son art, surtout de son théâtre, dont la richesse et la variété ne sont égalées nulle part.

Parmi les nombreuses pièces qui nous sont restées de cet âge d'or quelques-unes retiennent particulièrement notre attention ; ce sont les drames qui rappellent les guerres de la

seconde moitié du XVIe siècle. Plusieurs sont écrits par des maîtres de la scène : Lope de Vega, Juan Pérez de Montalvan, Jiménez de Enciso, Luis Vélez de Guevara, Francisco de Bancés Candamo ; tous méritent d'être remarqués, parce que nous y apercevons les sentiments qui animaient les hommes de ces temps troublés et ceux du siècle suivant qui venaient les applaudir.

Sans doute, il ne faut pas chercher ici une reproduction exacte du passé. Le drame historique, en tant qu'œuvre d'art, comporte une part d'invention plus ou moins large ; mais les pièces dont nous parlons n'altèrent pas les faits et ne travestissent pas les caractères aussi manifestement que bien d'autres qui faussent l'histoire à chaque scène et n'en sont pas moins admirées. Un pareil excès de fantaisie ne peut être reproché aux grands dramaturges espagnols du XVIIe siècle qui ont pris pour sujet des événements du XVIe. Au contraire, ils semblent préoccupés du désir de modérer leur imagination.

Dans son Don Carlos, *Enciso a poussé jusqu'à l'audace ce souci de la vérité : il n'a pas hésité à mettre au théâtre un épisode qui entache la mémoire de Philippe II : l'exécution de Montigny, ordonnée et réglée secrètement par le roi et connue des historiens seulement de nos jours. A ce sujet, Schack fait une observation qui ne manque pas de justesse. « Il y a ici, écrit-il, des anecdotes et des traits visiblement fournis par la tradition, dont l'histoire se servirait utilement pour répandre une lumière intéressante sur la vie désordonnée de Don Carlos. » On pourrait appliquer la remarque*

du savant allemand à plus d'une pièce que nous aurons à examiner.

Après les drames qui se rapportent à la révolution des Pays-Bas au XVIe siècle, nous en analysons d'autres, drames militaires historiques, pièces semi-historiques, où l'on fait admirer l'armée qui maintient l'autorité du roi, la bravoure des Espagnols dans les sièges et les assauts, où l'on voit s'élever l'officier de fortune, où l'on montre les chefs témoignant de la bienveillance aux jeunes soldats qui se distinguent par leur dévouement, leur générosité, leur fermeté, la promptitude dans la résolution ; enfin, quelques œuvres de pure imagination. Ces comédies sont pour la plupart très peu connues ; certaines ne sont même mentionnées que par les bibliographes, quoiqu'elles ne manquent pas de valeur littéraire et que les caractères des personnages soient présentés d'une façon très vivante. Naturellement les héros que l'on exalte sont des Espagnols; les Flamands ne jouent qu'un rôle secondaire dans des œuvres conçues pour vanter les gloires nationales.

Notre histoire a moins intéressé les poètes lyriques que les dramaturges : les poèmes que nous avons à analyser sont en petit nombre et écrits au XVIe siècle. De tous les grands hommes du temps de la révolution on n'y voit figurer au premier plan que le duc d'Albe et Alexandre Farnèse. A peine un souvenir est-il accordé à Don Juan d'Autriche, tout séduisant que paraisse à ses compatriotes ce jeune et brillant soldat, ce gentilhomme accompli. Dans son Romancero, *Pedro de Padilla s'arrête au moment où le frère de*

Philippe II arrive à la frontière du Luxembourg. Juan Rufo Gutierrez, *ayant célébré les exploits du vainqueur de Lépante, déclare renoncer à le suivre plus loin, à rappeler la conduite des Flamands et leur ingratitude : « La Flandre, jadis amie suspecte, est aujourd'hui ennemie déclarée ; le commun peuple, léger, séditieux, y a rassemblé une armée pour une guerre injuste. La rébellion, l'emploi de moyens belliqueux, le climat rigoureux du nord amoindrissent et finalement consument les trésors du roi, les troupes, les hommes. Je ne parle pas des soucis de chaque jour, des longues souffrances, des combats dont les valeureux Espagnols sont sortis victorieux dans de si dures conditions. Leur énergie et leur courage surhumains, dont ils ont donné tant de preuves, exigeraient un nouveau récit, de nouveaux chants ; il n'est pas possible de m'y engager. O pays méchant et pervers! Pourquoi la passion vous égare-t-elle à ce point? Comment n'êtes-vous pas touché des gémissements de l'Espagne, votre mère? »* (1)

Moins riche encore, à notre point de vue, que la poésie lyrique est la littérature d'imagination en prose. Sauf Estevanille Gonzalez, *les romans de mœurs espagnols ne contiennent que de rares et courtes mentions des provinces belges.*

(1) *La Austriada*, Madrid, 1584. *Biblioteca de autores españoles. Poemas epicos*, t. II, Madrid, 1854. Un excellent écrivain, le capitaine Christoval de Virués, venu deux fois en Flandre, raconte, dans une épître datée du 17 juin 1606, le voyage qu'il fit de Milan à travers la Suisse, à la tête d'un renfort de 2,000 hommes envoyé au siège d'Ostende. La relation est pittoresque, et l'on doit regretter que le poète l'ait arrêtée au moment où il arrive en Allemagne. L'épître de Virués a été reproduite dans : J.-N. Böhl de Faber, *Tercera parte de la Floresta de rimas antiguas castellanas*, Hambourg, 1825, nº 772.

Espinel y mène son Marcos de Obregon sans nous fournir une page qui mérite d'être notée (1). *Nous n'en rencontrons pas non plus dans le* Soldat Pindaro *de Céspedes* (2).

Une pareille pauvreté étonnera peut-être ; mais les novelistas *pensaient sans doute qu'il eût été invraisemblable de faire séjourner des picaros dans les Pays-Bas, où les vagabonds de cette espèce ne trouvaient pas à vivre aussi librement qu'en Espagne et en Italie et où la justice était sévère. Estevanille est une exception, parce qu'il a existé et que la relation de ses aventures en Flandre n'est pas entièrement imaginée : son œuvre a ainsi pour nous une valeur historique.*

Il en est de même des poèmes relatifs à la révolution du XVIe siècle et surtout des drames militaires dont l'action se passe dans nos provinces. La plupart de ces pièces sont frappantes de vérité et portent la marque de ce réalisme qui distingue, en général, la poésie, le roman et l'art espagnols.

---

(1) *Relaciones de la vida del Escudero Marcos de Obregón*, por el maestro VICENTE DE ESPINEL. *Biblioteca de autores españoles*, t. XVIII, Madrid, 1851, pp. 377-479. Rappelant son passage dans les Pays-Bas pendant le siège de Maestricht, Obregon raconte, p. 450, une anecdote tout à fait insignifiante.

(2) *Varia fortuna del Soldado Pindaro. Ibid.*, pp. 272-375. On doit comprendre parmi les mémoires historiques plutôt que dans la littérature d'imagination la *Vida del Capitan Alonso de Contreras, Caballero del habito de San Juan, natural de Madrid, escrita por él mismo* (1595-1630), publiée par M. Serrano y Sanz dans le *Boletin de la Real Academia de la historia*, t. XXXVIII (1900), pp. 129-270. Ce que Contreras dit de son séjour dans les Pays-Bas, où il a servi vers 1610, présente, d'ailleurs, peu d'intérêt.

DRAMES ET COMÉDIES

I

LA RÉVOLUTION DES PAYS-BAS AU XVIe SIÈCLE

—

1

Don Carlos, Philippe II et Montigny (1)

Le drame d'Enciso rappelle deux épisodes des plus émouvants de l'histoire d'Espagne : l'héritier du trône arrêté sur l'ordre de son père, mourant, quelques mois

(1) *Comedia famosa. El Principe Don Carlos.* De Don Diego Ximenez de Enciso. En Valencia, año 1773.

Para todos. Exemplos morales, humanos y divinos, por el Doctor Juan Perez de Montalvan. Año 1645. Impreso en Sevilla. Folios 6-20 : *El segundo Seneca de España.* Dans la table des matières, ce drame est indiqué sous le titre : *La comedia de Felipe segundo y el Principe Don Carlos.*

Segundo tomo de las comedias del Doctor Juan Perez de Montalvan. En Madrid, año 1638. Folios 23-40 : *Segunda Parte del Seneca de España, Don Felipe segundo.*

L'appellation « second Sénèque espagnol » s'explique non seulement par le caractère de Philippe II, mais par l'origine du philosophe auquel il est comparé : on sait que Sénèque naquit à Cordoue.

après, d'une façon tragique ; l'exécution secrète, ordonnée également par Philippe II, d'un des chefs de l'opposition dans les Pays-Bas, venu pour exposer au roi les vœux de ses compatriotes. Tandis que l'exécution de Montigny est restée ignorée des historiens pendant trois siècles, les contemporains de Don Carlos ont su que la mort de ce prince était due à des causes naturelles. Mais les circonstances dans lesquelles l'événement s'était produit ne pouvaient manquer d'éveiller la curiosité, de provoquer des soupçons et d'exciter plus tard l'imagination des poètes. Les poètes dramatiques surtout y trouvèrent les éléments de maintes scènes bien propres à intéresser. On accentua, on multiplia les raisons de la mésintelligence entre le père et le fils : l'un, froid, sévère, rigoureux, était naturellement désigné pour le rôle de tyran; l'autre, la victime, fut doté de qualités propres à mettre en relief les torts attribués au premier : une âme sensible, des sentiments généreux. On alla jusqu'à en faire un champion de la liberté de conscience, le défenseur des Pays-Bas opprimés.

Ce contraste a servi de base, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, aux drames où Philippe II et son fils figurent au premier plan, drames inspirés, à l'origine, par une nouvelle historique du XVIIe siècle, le *Don Carlos* de Saint-Réal. Dans le récit de l'auteur français, composé très habilement d'après les données les plus authentiques ou vraisemblables, Don Carlos, épris de sa belle-mère, voit son amour partagé. Le roi découvre leur liaison. Persuadé que sa perte est résolue, le prince forme le projet d'aller se mettre à la tête des insurgés des Pays-Bas,

après s'être concerté avec le marquis de Berghes et Montigny, alors en Espagne. Il est sur le point de partir quand son père, à l'œil vigilant duquel rien n'échappe, le fait arrêter. On laisse Berghes, son complice, s'empoisonner. Montigny est incarcéré. Don Carlos, livré aux inquisiteurs, est condamné à mort pour s'être entendu avec les mécontents de Flandre, suspects d'hérésie. On lui permet, comme on l'a permis à Berghes, de se suicider : il se fait ouvrir les veines. Ainsi, Philippe II sacrifie son fils pour sauver son autorité, défendre la foi catholique et venger son honneur.

C'est dans Saint-Réal qu'a puisé entre autres Schiller, dont le drame, on pourrait dire la thèse, est aussi défavorable à Philippe II que sympathique à Don Carlos. Il éveille au plus haut point l'intérêt, comme ceux d'Otway, en Angleterre, et d'Alfieri, en Italie, conçus dans le même esprit ; mais, comme ceux-ci, il dénature l'histoire d'un bout à l'autre.

De même que Schiller s'était inspiré du récit de Saint-Réal, quatre écrivains belges imitèrent, plus ou moins heureusement, son drame : Coomans, Lambinon, Clément Michaëls, le baron de la Rousselière. M. Emile Verhaeren, dans son *Philippe II*, est infiniment plus artiste qu'eux ; il est aussi plus original. S'il fait conspirer Don Carlos avec les mécontents des Pays-Bas, s'il le fait condamner à mort par l'Inquisition et étrangler, il n'adopte pas la tradition qui lui attribue une passion amoureuse pour la femme de son père.

Nous ne citerons que pour son titre une autre pièce belge : *Montigny à la Cour d'Espagne*, de Louis Labarre,

où la fantaisie est poussée à l'extrême, où les caractères sont absolument faussés. Philippe II, représenté sous les traits d'un grossier séducteur, veut à toute force posséder la femme de Montigny, nouvellement marié. L'annonce des premiers troubles des Pays-Bas arrive à Madrid. Le roi fait arrêter Montigny et propose à sa jeune femme cet étonnant marché : qu'elle cède à sa passion, et il relâchera le mari. Hélène — c'est son nom — refuse, et l'ordre est donné d'emmener le seigneur flamand à Simancas. Le drame s'arrête là.

Pendant longtemps, on a pu croire que les conceptions basées sur le récit de Saint-Réal correspondaient plus ou moins à la vérité historique. Aujourd'hui, nous savons que Don Carlos n'a pas été amoureux de sa belle-mère, bien qu'il eût un vif attachement pour elle. Elisabeth de Valois témoignait, au reste, de son côté, de l'affection à un prince qui devait lui sembler malheureux et qu'elle plaignait, sans doute, malgré ses penchants vicieux et ses fautes.

Il ne paraît pas non plus exact que Don Carlos ait conspiré avec des seigneurs flamands contre son père. Cabrera, l'historien de Philippe II, dit que Montigny a eu plusieurs entrevues secrètes avec lui (1). Nous doutons de l'exactitude de cette assertion, qui, comme le remarque Gachard, n'est confirmée par aucun document connu. Il est plus difficile encore de croire aux prétendues relations de Don Carlos avec le comte d'Egmont et à la correspondance qu'il aurait entretenue avec d'autres mécontents,

(1) Le habló diversas vezes en secreto. *Filipe segundo*, Madrid 1619, p. 170.

bien que, dans l'entourage du roi, on crût à ces relations. Les Flamands en rapport avec lui auraient été vite convaincus qu'ils ne pouvaient compter sur l'appui d'un prince faible d'esprit, sans autorité ni influence quelconques.

En voulant aller aux Pays-Bas, il cédait simplement à l'impulsion d'un sot orgueil : il rêvait de jouer au dehors un rôle qui lui était refusé en Espagne, et avec raison, car il était dépourvu des qualités qui auraient pu justifier son ambition. S'il a protesté contre l'envoi du duc d'Albe, ce n'est pas par sympathie pour les insurgés, encore moins par haine de l'Inquisition et poussé par l'esprit de tolérance, qu'il ne possédait pas. Nous savons que, loin d'incliner aux idées de la Réforme, il entendait s'employer à étouffer l'hérésie. On ne trouve pas, d'ailleurs, que Philippe II lui ait attribué des sentiments anticatholiques. Mais il connaissait ses aspirations, ses rêves de grandeur, et il les combattait comme des caprices dangereux. Aussi Don Carlos le haïssait au point de méditer sa mort. Il ne détestait pas moins le duc d'Albe, en qui il voyait un rival, à qui il reprochait de contrarier ses projets. Dans sa colère, il voulut un jour le poignarder.

Témoin de sa vie déréglée, des preuves qu'il donnait d'une nature indomptable et d'une intelligence perverse, Philippe II acquit la conviction qu'il ne serait jamais qu'un être malfaisant, incapable de régner. Il le fit enfermer dans une chambre, où il mourut au bout de quelques mois, non pas de mort violente, mais victime de ses goûts grossiers et de ses emportements.

En Espagne, les deux poètes qui, au XVIIe siècle, ont mis au théâtre Don Carlos et Philippe II, Diego Jiménez

de Enciso et Juan Perez de Montalvan, nous ont présenté le roi et son fils sous ces aspects, conformes à la vérité historique. Dans les deux parties de son *Second Sénèque espagnol*, Montalvan s'attache à nous montrer en Philippe II le roi philosophe, dont tous les actes sont guidés par la raison, placé au-dessus des faiblesses humaines, supportant avec impassibilité les ennuis, les contrariétés, les adversités, subordonnant toutes les considérations de sentiment, de famille, d'amitié à la justice et au devoir, rigide pour son fils comme il l'était pour lui-même. Quelques scènes de la première partie du *Second Sénèque* sont inspirées par les événements des Pays-Bas : la création de la Confédération des nobles, le refus de Philippe II de consentir aux réformes qui lui sont demandées, la mission confiée au duc d'Albe d'aller châtier les rebelles, la colère de Don Carlos, à cette nouvelle, l'arrivée de Philippe II, au moment où le prince veut percer le duc de sa dague, une vive altercation entre le père et le fils. Don Carlos est pris d'un violent accès nerveux ; on l'emporte. Il n'est plus question de lui. Nous nous bornons à indiquer ces scènes sans les analyser ; elles se retrouvent d'ailleurs en grande partie dans la pièce d'Enciso, bien plus intéressante, bien supérieure sous tous les rapports et surtout comme interprétation des faits et des caractères.

Dès le début du drame d'Enciso, le *Prince Don Carlos*, un entretien du roi avec son fils révèle l'antipathie qui existe entre eux. Philippe II reproche au prince son indifférence pour lui, sa vanité, ses manières désagréables. S'il ne se corrige pas, s'il ne témoigne pas d'autres sentiments, il sera obligé, comme roi, d'user de rigueur à son

égard. Don Carlos, comprenant qu'il ne peut se défendre contre son père ainsi qu'il le voudrait, se contraint et prend la résolution, afin de se soustraire aux mauvais traitements dont il est menacé, de partir pour la Flandre, où il entretient des relations par correspondance avec des seigneurs mécontents.

A ce moment, se présente au palais un de ces seigneurs, Il est arrivé depuis un mois, avec des dépèches importantes de la gouvernante, Marguerite de Parme, et n'a pas encore obtenu audience du roi. C'est Montigny. Tandis qu'il attend, il se plaint à Don Diego de Cordova, de service dans l'antichambre, de ce que le roi tarde tant à le recevoir. Son imprudence lui fait blâmer, en termes peu mesurés, la lenteur de Philippe II, défaut dont l'Espagne elle-même a déjà, dit-il, beaucoup souffert. Il sera assez sincère pour exprimer son sentiment au roi à ce sujet.

Diego. — Avez-vous déjà parlé à Sa Majesté ?

Montigny. — Non.

Diego. — Eh bien, je crois que si vous vous hasardez à la regarder, vous en mourrez pour le moins. Il n'y a pas au monde un homme assez hardi et résolu pour lui parler sans se troubler.

Montigny. — Me troubler ! J'ai envie de rire. Me troubler pour parler au roi, moi qui ne connais pas la peur, moi qui, sans cesse, à la guerre, me suis moqué du plomb et du feu, recherchant les dangers pour faire la leçon à l'ennemi ! Vive Dieu ! je ne me troublerais pas si même je voyais, sous la forme de fantômes horribles, autant d'esprits qu'il en vit dans l'air et dans le feu.

Cette assurance ne dure pas longtemps. Le roi, sortant de son cabinet, apparaît et demande Montigny.

Montigny (*troublé*). — Que Votre Majesté me donne la main, puisque j'ai le bonheur de la baiser dans une si heureuse occasion.

Diego. — Il a perdu l'haleine.

Le roi. — Dites, c'est vous qui êtes Montigny ?

Montigny. — Il y a un mois que j'ai le plaisir d'attendre ce jour.

Le roi (*qui a remarqué son embarras*). — Calmez-vous.

Montigny. — J'ai apporté de Flandre une dépèche de Son Altesse, dans laquelle elle annonce un grand dommage.

Le roi. — Je vous comprends.

Montigny. — Votre Majesté paraît pressée, et je crains...

Le roi. — Soyez sans crainte, j'ai le temps.

Montigny. (*Il a laissé tomber ses gants, les ramasse et les présente au roi.*) — Votre Majesté royale a laissé tomber ses gants.

Le roi. — Ce ne sont pas les miens.

Montigny. — Le gouvernement de Flandre... Je ne sais plus ce que je voulais dire; je suis tout troublé. La solitude, le respect...

Le roi. — Ou la conscience.

Diego. — Le Flamand est tout perdu.

Le roi. — Ma sœur, voulez-vous dire, m'apprend que des gens coupables, désobéissants, séditieux, remuants veulent troubler la Flandre ? J'aime à croire que vous n'ètes pas du nombre. Vous ètes venu pour rechercher avec moi le moyen de faire échouer leurs desseins ? Et il y a plus d'un mois que je vous fais attendre ?

Montigny. — Oui, Sire, et je désire m'en aller.

Le roi. — Mais vous ne pouvez partir si vite.

Montigny. — Pour quelle raison ?

Le roi. — Parce qu'il convient que vous soyez ici. L'Espagne est un pays agréable, une seconde patrie pour les étrangers.

Montigny. — Ma présence est nécessaire en Flandre.

Le roi. — Amusez-vous, amusez-vous, Montigny.

Montigny (*à part*). — Le roi connaîtrait-il mes desseins ?

Le roi. — Vous reviendrez me parler à loisir.

Montigny. — Je ferai ce que je dois à mon sang et à mon roi.

Le roi. — Vous vous en trouverez bien. (*Il sort.*)

Montigny. — Ce n'est pas un roi, c'est un fantôme. Que dois-je faire ?

Diego. — Amusez-vous, amusez-vous, Montigny. Vous devez être malade. Seulement, remarquez que les rois, entre mille autres épithètes, s'appellent des médecins, dont les remèdes guérissent et tuent.

Montigny (*seul*). — Peu importe : c'est pour cacher mes vues que je parle au roi. Je vais voir le prince Carlos, et, si nous l'emmenons en Flandre, alors..., alors nous verrons.

Un jour que le prince se distrait en faisant chanter et accompagner par ses musiciens une poésie dont il est l'auteur, il croit voir occupée à l'épier une personne postée à la grille de la cour. Poursuivi par l'idée que son père le fait constamment surveiller, il se lève et va donner un coup de poignard dans la figure de celui qu'il prend pour un espion (1). Tandis que le personnage blessé étanche le sang qui lui coule du nez, Don Carlos le fait appeler par un domestique. Il est stupéfait en le voyant : c'est Montigny ! Celui-ci s'excuse de paraître vis-à-vis du prince la figure ensanglantée. Don Carlos feint de ne pas le reconnaître.

Le prince. — Vous paraissez Flamand.

Montigny. — Seigneur, je suis Flamand. Je suis venu pour des affaires d'importance.

(1) Levantase y dá una puñalada en los paños (à travers la toile). Il faut supposer que la grille est figurée par un décor au fond du théâtre ou sur le côté.

Le prince. — Personnelles ou d'autrui ?

Montigny. — Quelques-unes me concernent ; d'autres, la Flandre.

Le prince. — Combien y a-t-il de temps que vous êtes à la Cour ?

Montigny. — A peu près un mois. Nous sommes perdus si le roi connaît nos projets.

Le prince (*bas*). — Dites, quels projets a-t-on en Flandre ?

Montigny. — Je désire exposer mes services à Sa Majesté. La Flandre a le même désir.

Le prince. — Avez-vous vu mon père ?

Montigny. — Oui. Son aspect majestueux m'a troublé, et mon silence a été l'aveu de ma faute, aussi clair que si je le criais.

Le prince. — Malheureux ! Pourquoi vous troubler ?

Montigny. — J'ai perdu la tête. Je ne lui ai pas remis les lettres de Madame.

Le prince. — Que vous a-t-il dit ?

Montigny. — Il m'a dit des choses qui m'ont fait frémir et que je cherche à oublier.

Le prince. — Qu'attendez-vous de cette affaire ?

Montigny. — Une mauvaise issue.

Le prince. — Comme vous vous troublez pour peu de chose ! Calmez-vous.

L'entretien se poursuit, dans lequel Don Carlos s'ouvre à Montigny et lui dévoile les raisons qu'il a d'être mécontent de son père. Il est entouré de gardes, de sentinelles, de gens qui mettent le roi au courant de toutes les particularités de son existence, à qui il veut crever les yeux. Il avoue avoir pris le seigneur flamand pour l'un d'eux et exprime le regret de l'avoir blessé, lui qu'il tient pour ami. Il cherche le moyen de sortir de l'Espagne et a le dessein d'aller en Flandre, ce tout petit coin d'un empire, que son

père devrait lui donner : ce ne serait pas une grande affaire. Que Montigny ne se laisse pas troubler par les rayons d'un soleil qui se couche. Il est, lui, le soleil levant ; il vient de recevoir le serment des cortès en qualité d'héritier du trône, et il exhorte Montigny à prendre courage.

Un bruit de pas interrompt l'entretien. Le prince fait entrer Montigny dans son cabinet.

Au cours d'une querelle avec le cardinal Espinosa, président du Conseil, Don Carlos s'emporte si violemment que ses cris attirent le roi de ce côté. Seul avec son fils, Philippe II, poussé à bout, veut une explication franche et nette sur sa conduite.

Le roi. — Y a-t-il quelqu'un qui nous entende ?

Le prince. — Votre Majesté voit-elle quelqu'un ?

Le roi. — Je veux que nous parlions sans être écoutés.

Il rappelle les trois points principaux au sujet desquels son fils se plaint de lui. Sur le premier point, il a reçu satisfaction : les cortès viennent de lui prêter serment et de le reconnaître comme héritier du royaume. Mais cet agrandissement ne déplaira-t-il pas à Dieu? Mauvais prince, ne sera-t-il pas mauvais roi? Deuxième point : il veut être associé à l'expédition des affaires ; mais il manque des qualités nécessaires pour cela. Enfin, il veut aller en Flandre ; son père s'y oppose, parce qu'ils sont en désaccord et qu'il ne convient pas de donner aux Flamands le spectacle de leur désunion. La religion en souffrirait, les hérétiques en profiteraient pour réclamer des concessions contraires à l'autorité suprême et à la foi catholique, raisons d'autant plus puissantes que le roi se défie du carac-

tère séditieux de son fils, de son ambition et d'autres défauts qu'il trouve inutile de rappeler.

Le prince. — Je ne projette pas d'aller en Flandre. Que Votre Majesté craigne, disserte, condamne, accumule les dangers, les inconvénients, les raisons d'Etat, les avis divers des nations, l'inquiétude des rebelles, le goût des nouveautés chez le peuple, la division qui affaiblit les royaumes, l'insolence des hérétiques, tout cet édifice qu'elle élève sur un fondement de soupçon s'écroule de lui-même. Si je passais en Flandre, qui oserait s'attaquer à mon père, à mon roi, alors que je serais là pour le défendre ? Et si, peut-être, j'ai songé à m'éloigner, c'est pour ne pas m'entendre appeler mauvais fils et désobéissant... Mais je ne m'occupe pas de la Flandre.

Le roi. — Vous dites, vous affirmez indignement que vous ne vous préparez pas à aller en Flandre, et je sais, moi, que beaucoup de lettres vont et viennent par la main de Montigny !

Le prince. — Votre Majesté prétend-elle me pousser à bout pour me perdre ? Je ne sais qui est Montigny, je ne le connais pas. Je suis vendu par des traîtres !

A ce moment, le roi aperçoit une traînée de sang qui va de la chambre au cabinet où s'est caché Montigny.

Le roi. — Qu'est-ce que ce sang ? Il va de ce côté, vers l'intérieur. Il y a là quelqu'un. Holà ! Que l'on sorte !

Le prince. — C'est un domestique.

Le roi. — Il faut s'en assurer.

Le prince (*à part*). — C'en est fait.

Le roi. — Qui que ce soit, qu'il sorte. (*Montigny sort*).

Montigny. — Sire...

Le roi (*à Don Carlos*). — Ne vous ai-je pas demandé s'il y avai quelqu'un qui pût nous entendre ? Carlos, cet homme que vous

voyez est Montigny. Connaissez-le bien, pour qu'une autre fois vous ne disiez pas, s'il se présentait encore à vous : Je ne sais qui est Montigny, je ne le connais pas. Le voici, c'est lui, regardez-le bien. C'est une honte pour un prince de répondre contrairement à la vérité quand c'est un roi qui interroge. (*Il congédie son fils.*)

Le roi (*à Montigny*). — Que faisiez-vous dans le cabinet du prince ?

Montigny. — Un étranger est curieux de voir ce qu'il y a à admirer.

Le roi. — Voilà qui est bien. (*A part.*) Quelle meilleure preuve de perfidie que de mentir ainsi en face ? Est traître qui ment au roi. (*Entre Don Diego.*) Don Diego, comme un Italien qui idolâtre les sculptures et les tableaux, M. de Montigny est curieux ; conduisez-le, qu'il admire et contemple ce qui est dans les chambres réservées du prince. (*Bas à Diego.*) Et au retour, vous l'étranglerez dans le cabinet particulier. (*A part.*) Mon secret livré à Montigny !

Diego. — Allons, Montigny.

Montigny. — Que veut dire ceci ?

Le roi. — Distrayez-le, amusez-le.

Montigny. — Seigneur, j'ai déjà tout vu.

Le roi. — Voyez-le de nouveau.

Montigny. — Voudrait-il m'arrêter ?

Diego. — Amusez-vous, Montigny. Vous passerez le temps gaiement.

Le soir, Don Carlos rentre dans son appartement, où il s'attend à trouver une jeune fille, Violante, qu'on doit lui avoir amenée de force. Tout est dans l'obscurité. Tandis qu'un domestique va chercher de la lumière, il appelle. On ne lui répond pas. Mais sa main rencontre un corps inanimé, qu'il prend pour Violante évanouie. Il

crie, on accourt avec de la lumière. Son émotion est au comble quand il aperçoit Montigny assis dans un fauteuil, étranglé, tenant en main un papier : c'est une lettre censément écrite par Don Carlos à l'empereur ; le prince répond à celui-ci : « Par Montigny j'ai reçu une lettre dans laquelle Votre Majesté m'invite à partir secrètement le plus tôt possible pour me marier. J'aurais dû le faire sur-le-champ, comme je le désirais, si j'étais toujours maître de mes actes ; mais je ne le suis pas. La loi inviolable du respect m'oblige à garder obéissance et fidélité au roi. Ainsi il convient que je lui communique d'abord ce projet. Je partirai quand me l'ordonnera le roi mon père. »

Don Carlos comprend : c'est une leçon et un avertissement qui lui sont adressés. Plus que jamais il est décidé à partir.

A l'instant même où il affirme sa résolution, le duc d'Albe, qui vient d'être désigné pour réprimer les troubles en Flandre, entre. Tous les sentiments de colère, de rancune, de vengeance qui se sont accumulés dans le cœur de Don Carlos font explosion.

Le prince. — Prétendre aller en Flandre, quand je veux y aller, moi !

Le duc. — Que Votre Altesse se calme.

Le prince. — Vous n'irez pas !

Le duc. — J'en ai reçu l'ordre.

Le prince. — Qu'importe !

Le duc. — Si le roi l'ordonne, il n'importe ?

Le prince. — Non, il n'importe !

Le duc. — S'il me l'ordonne, j'irai.

Le prince. — Ma volonté aussi est loi, et puisque vous avez l'audace de contrarier la mienne, j'empêcherai que vous y alliez.

Don Carlos tire sa dague. Le duc lui saisit le bras. L'arme tombe, le duc la ramasse et la lui remet.

Le duc. — Voici la dague, et voici la poitrine que vous pourriez frapper si ma vie n'était pas utile au roi. (*Il sort.*)

Informé de cette scène, le roi appelle le duc d'Albe pour en connaître les détails, et le congédie sur ces mots : « C'est bien, duc, allez avec Dieu. Je suis roi ; j'ai assez permis à Carlos : il n'y a plus à patienter. Vive Dieu ! il sera prisonnier aujourd'hui dans son appartement. »

L'ordre est donné et immédiatement exécuté.

Le prince est pris d'un violent accès de colère et finit par s'affaisser. Il s'endort.

Une ombre apparaît.

L'ombre. — Carlos !

Le prince. — Qui m'appelle ?

L'ombre. — Une ombre anticipée du cadavre de ta renommée.

Le prince. — Que veux-tu ?

L'ombre. — Tu ne régneras pas .

Le prince. — Et pourquoi ne commanderai-je pas ?

L'ombre. — Les cieux ne le veulent pas. Ils ne permettent pas à qui se met sous la protection de bandes hérétiques de triompher, ni de vivre, ni de commander, ni de régner.

L'ombre sort.

Cette apparition, cette révélation produisent sur Don Carlos une impression d'effroi, de terreur, de désespoir. Il crie, il implore du secours, il appelle son père. Le roi accourt, suivi du duc d'Albe, de Ruy Gomez, de Don Diego. Il trouve le prince expirant et le fait porter sur son lit.

Quelques instants après, on vient annoncer que Don Carlos est mort.

Le roi (*à ses ministres*). — Cela vous attriste ? Dès le jour de sa naissance, je savais que j'avais engendré un homme mortel. Tout ce qui a vie meurt. Par là l'Espagne est délivrée de bien des embarras. La fièvre l'a tué.

Ruy Gomez. — Et les excès.

Le roi. — Et surtout son caractère. (*Au duc d'Albe.*) Partez en Flandre et soumettez les rebelles.

Le duc. — Seigneur, c'est ce qui convient le mieux. Je pars : vous n'avez rien à craindre.

Comme on le voit, Enciso et Montalvan ont représenté Philippe II sous un autre aspect que ne l'ont fait Otway, Alfieri, Schiller et ses imitateurs, M. Emile Verhaeren. Le caractère qu'ils lui ont attribué, c'est celui que les contemporains lui ont connu, on peut ajouter qu'ils admiraient. De même, ils ont peint Don Carlos avec ses défauts, mais sans le charger pour faire valoir son père ; ils n'ont pas soutenu une thèse, comme les écrivains des siècles suivants, et ont trouvé dans les faits exposés par Cabrera ou connus par la tradition des éléments d'intérêt suffisants.

Dans la pièce d'Enciso, l'exécution de Montigny par la garrotte forme le sujet d'une scène des plus dramatiques. Ce qui en augmente l'intérêt, c'est que l'exécution n'est pas inventée, — elle eut lieu, comme on sait, dans le plus grand secret, au château de Simancas, au mois d'octobre 1570, — mais qu'elle est restée ignorée des historiens jusqu'au milieu du XIXe siècle. Comment Enciso a-t-il été amené à mettre ce tragique épisode sous les yeux du

public? Est-ce l'effet d'un pur hasard? Y a-t-il été conduit par l'étude du caractère de Philippe II et la connaissance de certains actes analogues à celui-ci, restés plus ou moins secrets, comme le meurtre d'Escovedo, ami de Don Juan d'Autriche, assassiné le soir, dans une rue de Madrid, avec l'assentiment du roi? Il fait remarquer par Philippe II lui-même que Montigny, en le trompant, l'a trahi ; or, la trahison est un crime de lèse-majesté, que le roi peut punir de mort, sans forme de procès. C'est dans cette conviction que, plus tard, il souscrit à l'assassinat du confident de son frère, dont les causes furent révélées par Antonio Perez.

On doit, croyons-nous, admettre que, du temps de Philippe II, la vérité s'était répandue, mais qu'on n'osait ou qu'on ne voulait pas la divulguer, même en approuvant le fait. Il est certain que, outre les personnes chargées de procéder à l'exécution, il en était dans l'entourage du roi qui la connaissaient. Le 19 septembre 1574, dans une lettre chiffrée à Philippe II, Requesens, blâmant les rigueurs exercées sous l'administration du duc d'Albe et la procédure employée dans les affaires relatives aux troubles, citait en particulier le cas de Berghes et Montigny retenus en Espagne, dont l'un avait succombé à la maladie, dont l'autre « avait péri de mort violente », bien que, ajoutait-il, on eût voulu persuader au monde qu'il était décédé naturellement (1). Si un ministre espagnol a su la vérité autrement que par un document écrit, à l'époque où l'exécution

(1) *Nueva colección de documentos inéditos*, V, 225-228. Cabrera ne dit rien de la mort de Montigny. Herrera, autre historien officiel de Philippe II, le fait mourir à Medina del Campo, sans indiquer l'année.

eut lieu, elle a pu être connue de même d'un écrivain né quinze ans après (1).

Une particularité qu'on remarquera, c'est la similitude entre la scène dans laquelle Don Carlos blesse Montigny et celle dans laquelle Hamlet perce, à travers une tapisserie, Polonius, qui est en train de l'épier. *Hamlet*, représenté pour la première fois en 1602 et publié en 1604, est antérieur de quinze années environ au *Don Carlos* d'Enciso. On ne peut en induire cependant que le poète espagnol se soit inspiré de Shakespeare. Il ne lui a pas non plus emprunté l'idée du spectre, qui se trouve aussi dans *Hamlet* : cette sorte d'apparition se rencontre dans d'autres pièces espagnoles de la même époque.

(1) Enciso naquit à Séville en 1585.

2

—

Don Juan d'Autriche.

Si le Don Carlos des poètes dramatiques autres que les espagnols est un personnage purement factice, son oncle Don Juan a pu être présenté sans exagération comme un héros. Il ne tient pas dans l'histoire la place qu'il ambitionnait, mais il a eu une carrière glorieuse. Tout jeune, il commande une flotte chargée de faire la chasse aux corsaires de Barbarie et se distingue dans cette campagne navale. Il soumet les Mores de Grenade après une lutte longue et difficile. Généralissime de la ligue conclue entre le Pape, l'Espagne et Venise pour combattre les Turcs, il gagne, à Lépante, la bataille qui a immortalisé son nom; il reprend Tunis, que l'Espagne perd peu après, à son grand regret, car il désirait s'y établir. Il était célèbre quand, en 1576, son frère le choisit pour pacifier les Pays-Bas, réparer les fautes commises par le duc d'Albe et succéder au faible Requesens, récemment décédé.

Une pareille mission déplaisait à Don Juan. Ce qui l'attirait, c'était le Midi, la mer, la Méditerranée. Grégoire

XIII encourageait ses desseins; mais Philippe II s'en défiait. Bien qu'à contre-cœur, Don Juan céda à la volonté de son frère, abandonna, au moins momentanément, son projet de fondation d'un royaume sur la côte d'Afrique et tourna ses vues du côté de l'Angleterre : il ne songeait à rien moins qu'à placer Marie Stuart sur le trône d'où il aurait chassé Elisabeth et à l'épouser. Une mort prématurée devait bientôt mettre un terme à toutes ces aspirations.

Fils naturel de Charles-Quint, amené tout jeune en Espagne, Don Juan réunit au plus haut degré les qualités du peuple chez lequel l'empereur avait décidé de le faire élever : sentiments chevaleresques, amour des armes, affection profonde pour la foi catholique, dont il fut l'ardent champion. Son extérieur est plein de noblesse, ses manières élégantes, sa galanterie extrême. C'est une figure romanesque, séduisante, et il n'est pas étonnant qu'en Espagne plusieurs poètes l'aient mis sur la scène.

Dans son drame *Le plus grand exploit de Charles-Quint* (1), Enciso nous le montre enfant, à Bruxelles d'abord (2), où il est introduit à la Cour. Dès le premier entretien qu'il a avec lui, son père le trouve si intéressant qu'il est tenté de l'embrasser ; il a peine à se retenir et à ne pas lui révéler le secret de sa naissance. De son côté, le petit garçon est saisi d'étonnement et d'admiration à la vue de ce Carlos « dont le nom, doux à l'oreille, fait trembler la terre asser-

(1) *La mayor hazaña del Emperador Carlos V*. Ce grand exploit, c'est l'abdication, le séjour et la mort de l'empereur à Yuste. Au premier acte, l'action se passe à Bruxelles.

(2) Trois ans après sa naissance, en 1550, Don Juan était dans les Pays-Bas, sous la garde d'un « joueur de viole de Sa Majesté », Massy, qui l'avait reçu de l'aide de chambre Adrien Du Bois. Il portait alors le nom de Jerónimo. Enciso, dans ce premier acte, suppose l'enfant plus âgé qu'il ne l'était à ce moment : il était né en 1547, à Ratisbonne.

vie et frissonner le monde. » Et il se sent pris pour lui d'un amour filial, sans savoir pourtant que cet amour est justifié.

Captivé par sa bonne mine et son esprit éveillé, Charles-Quint s'intéresse à lui, s'informe de ses goûts, des conditions dans lesquelles il est élevé, de ce qu'il fait. En dehors des armes, pour lesquelles il est passionné, il ne sait pas grand'chose ; mais il annonce une grande vivacité ; il est prudent, généreux, ne dit de mal de personne. L'empereur se réjouit de constater qu'il a tout son caractère. Il prend plaisir à le questionner.

L'EMPEREUR. — Savez-vous qui est votre père ?

DON JUAN. — On ne me l'a pas dit; mais, à en juger par mon orgueil, si ce n'est pas Votre Majesté, je ne sais quel autre ce pourrait être.

L'EMPEREUR. — Le choix n'est pas mauvais. Et que voudriez-vous devenir ?

DON JUAN. — Moi, seigneur ? Soldat.

L'EMPEREUR (*à part*). — Bravo ! Il est tout à fait délicieux. Je ne sais comment la joie ne me fait pas dire qu'il est mon fils. (*Haut*) Don Juan, mon grand majordome Quijada vous recevra comme page. Restez pour le servir.

DON JUAN (*à part*). — Je dois servir !

L'EMPEREUR. — Dès aujourd'hui, considérez votre maître comme un père. Servez-le et soyez raisonnable : on dit que vous êtes un garçon sauvage. Apprenez bien pour ne pas être un mauvais gentilhomme.

Don Juan se retire, mortifié d'apprendre qu'il va avoir un maître et persuadé qu'il aura une vie malheureuse.

Quelques mois avant la mort de l'empereur, en 1558, il est amené à Cuacos, non loin du couvent de Yuste, où

Quijada s'installe avec sa femme, chargée d'élever le fils de Charles-Quint. Celui-ci l'attache à sa maison en qualité de page et a ainsi l'occasion de le voir souvent. Il le traite familièrement, lui témoigne une sollicitude peu ordinaire, intervient même quand il commet des incartades, qu'il indispose les paysans par une trop grande hardiesse ou qu'il poursuit les jeunes filles du village avec trop d'assiduité, annonçant déjà le goût de la galanterie qu'il allait manifester dès l'adolescence.

Un moment solennel fournit au poète le sujet de deux scènes des plus émouvantes. Sentant sa fin approcher, l'empereur décide de faire remettre au roi, son fils, le collier de l'ordre de la Toison d'or, qu'il porte : conformément aux statuts, l'insigne est restitué au grand maître à la mort du chevalier. Charles-Quint déclare confier cette mission à Don Juan comme au meilleur serviteur de sa maison.

Don Juan (*à part*). — Son meilleur serviteur ! Est-ce que je rêve ? Ma vie est une énigme.

L'empereur. — Ah, Don Juan !... (*A part*) Mais non, c'est une folie. (*Haut*) Allez avec Dieu. Vous pleurez ?

Don Juan. — Je pleure de chagrin, car le plus grand bonheur n'en est plus un s'il m'éloigne d'un empereur que je vénère tant. La séparation me semblera pire que la mort.

L'empereur, *ému*. — Je ne puis y résister ! Dieu vous garde de longues années ! Embrassez-moi. (*A part*) Ah ! Dieu ! La douleur est un glaive qui tranche mon cœur en mille pièces.

Don Juan (*à part*). — Mon âme me dit en ce moment je ne sais quoi... Mais c'est folie.

L'empereur. — Allez avec Dieu, Don Juan. Servez le Roi et soyez vertueux. Encore une fois, revenez, Don Juan. Vous pleurez ?

Je ne vous reverrai pas. J'écris à mon fils qu'il vous emploie. Maintenant, allez avec Dieu.

Le jeune page pressent qu'un événement considérable se prépare pour lui.

Il va accomplir sa mission près de Philippe II, avec une suite brillante. Lui-même est magnifiquement vêtu. Introduit auprès du roi, il s'agenouille.

Don Juan. — L'empereur m'envoie près de Votre Majesté. Il se tient pour mort et remet au roi son maître cette Toison, dernier insigne de sa royauté, qu'il va échanger contre un trésor plus sûr et plus grand. La splendeur de sa vie cesse ; aujourd'hui commence à éclater la mienne, car, sans savoir qui je suis, j'ai la faveur extrême d'apporter au roi que je révère l'insigne du plus fameux guerrier.

Le roi, *après avoir passé au cou de son frère la Toison.* — Le lion protégera l'agneau. Recevez le plus noble des ordres, l'héritage de plus puissant empereur, vous qui avez le grand honneur d'être le fils de Don Carlos, le frère de Philippe. Altesse, relevez-vous.

Don Juan. — Est-ce une illusion, une ombre, un songe vain ?

Le roi. — Relevez-vous, prince de la mer.

Don Juan. — Comment aller plus haut, même en montant au ciel ? Moi, fils de Don Carlos ! N'ai-je pas perdu la raison ? (*Il se lève*). O mon père, l'amour que vous me portiez témoignait que j'étais de votre sang et me prédisait cet événement heureux (1).

Prince de la mer, ce titre Don Juan allait le mériter par un rôle glorieux que Lope de Vega a célébré dans la

(1) Antoine de Latour, *L'Espagne religieuse et littéraire.* Paris, 1863, pp. 56-71. — Ad. Schaeffer, *Der Prinz Don Carlos. — Die grösste That des Kaisers Karl V. — Zwei Dramen von Don Diego Ximenez de Enciso*, Leipzig 1887, pp. 133-279. C'est seulement après son retour des Pays-Bas en Espagne, en 1559, un an après la mort de Charles-Quint, que Philippe II, en présence de toute la cour, reconnut Don Juan pour son frère. Il changea son nom de Jerónimo en celui de Juan.

Sainte Ligue (1), où il rappelle la guerre de Chypre, la constitution de la ligue contre les Turcs et la bataille de Lépante.

Montalvan a mis aussi Don Juan au théâtre (2) ; mais il s'est moins attaché aux faits qu'à la peinture du caractère, sans négliger la galanterie, à laquelle, comme Lope de Vega dans deux pièces que nous analyserons, il a même accordé une grande part. Philippe II, apprenant que le prince passe des nuits à s'amuser avec le jeune archiduc Albert, se sert d'un moyen détourné, suivant son habitude, pour le blâmer : il le charge de réprimander son compagnon de plaisir. Don Juan ne se trompe pas sur l'intention de son frère et fait cette réflexion : « La missive s'adresse à moi, mais l'adresse est changée. »

Cette vie dissipée va, d'ailleurs, prendre fin. Dans une conversation qu'il a avec lui, Philippe II rappelle leur première entrevue, dont il n'a certainement pas perdu le souvenir. Ce jour-là, il lui ceignit l'épée, lui mit au cou la Toison d'or qu'il porte et le mena à Valladolid (3). Un peu moins de dix ans après, vrai fils de Charles, Don Juan s'illustrait par ses victoires. Aujourd'hui, le roi veut lui confier une tâche non moins importante que celles dont il l'a chargé jusqu'ici. La Flandre est livrée aux derniers excès. Ferdinand de Tolède a procédé si rigoureusement

(1) *La Santa Liga, tragicomedia famosa.* Lope de Vega, *Obras, publicadas por la Real Academia española*, t. XII. Madrid, 1901, pp. CV-CXXVIII et 315-352. Les notices de cette belle édition sont de Marcelino Menéndez y Pelayo.

(2) Juan Perez de Montalvan, *Primero tomo de las comedias*, año 1638. En Alcala, folios 216-235 : *El señor don Juan de Austria.*

(3) Ce passage contient évidemment une réminiscence de la pièce d'Enciso : *La mayor hazaña del Emperador Carlos V.* Dans plus d'une scène de son *Don Carlos*, Montalvan a aussi imité le *Príncipe Don Carlos* d'Enciso.

que, simple justicier, il a passé pour cruel, sanguinaire. Le grand commandeur, qui a succédé au duc d'Albe, s'est montré si bon qu'on lui a perdu le respect. Ce qu'il faut aux Flamands pour les gouverner, c'est un prince à la fois énergique et digne de leur confiance, comme Don Juan. Le roi désire que son frère parte. Ce choix lui convient-il?

Don Juan. — Vous savez que je ne puis vouloir que ce qui vous plaît.

Le roi. — Eh bien, je veux.

Don Juan. — Eh bien, je veux aussi.

Le roi. — Embrassez-moi. Je vais écrire à l'infante Marguerite (1).

Pourtant il se défie de son frère et veut l'avertir qu'il entend rester le maître. Encore une fois, il exprime sa pensée sous une forme voilée : il lui conseille de se rappeler les paroles prononcées par Trajan quand, au début de son règne, il reçut du Sénat l'épée du commandement. Don Juan, qui ne le comprend pas ou feint d'ignorer ce qu'il veut dire, le prie de répéter le mot de Trajan. « Si, aurait-il dit, cédant à de mauvais conseils, j'étais tyran, ambitieux, si je voulais me rendre maître de ce qui ne me revient pas, enfoncez-moi la pointe du fer dans la poitrine. »

Don Juan. — Seigneur, je le dis.

Le roi. — Le Sénat romain, c'est moi : vous m'entendez ?

Don Juan. — Je vous entends.

(1) Marguerite de Parme. Dans les délibérations du Conseil d'Etat relatives au choix du successeur de Requesens, il avait été question de la rappeler. Le projet fut repris pendant l'administration de Don Juan.

Don Juan part pour les Pays-Bas (1). Il entre dans le Luxembourg, informe aussitôt les Etats de sa venue, exprime sa confiance dans leur loyauté. Il est décidé à leur faire toutes les concessions possibles, dût son espoir être trompé.

Des *vivats* se font entendre, auxquels se mêlent les sons d'instruments de musique. La mère de Don Juan, que le prince n'a jamais vue, mais pour laquelle il ressent de l'affection et un grand respect, vient se jeter à ses pieds et lui demande, comme « sa moindre esclave, » la main à baiser (2). Don Juan refuse, s'agenouille à son tour devant elle. Puis il lui raconte sa vie passée, ses exploits, comment son frère l'a chargé de venir rétablir la paix dans les Pays-Bas, son voyage à travers la France. Il l'entretient de l'objet de sa mission : défendre la cause de Dieu, venger la religion, renforcer l'inquisition, rendre son éclat à l'Eglise, raviver la foi, faire trembler l'hérésie, augmenter la gloire de l'Espagne, le pouvoir du roi et accroître son propre renom.

On pourrait s'étonner de voir Don Juan témoigner en public tant de respect à une femme qui vivait dans le dévergondage aux Pays-Bas (3). Telle fut, pourtant, sem-

---

(1) Montalvan le fait suivre d'un domestique portant un costume flamand. C'est son ami et conseiller Octavio Gonzaga qui l'accompagna. Le prince était déguisé en valet, tandis que Gonzaga jouait le rôle du maître.

(2) Barbara Blomberg résidait alors, en effet, dans les Pays-Bas, où elle se trouvait depuis longtemps. Son mari y était mort en 1569. Elle recevait une pension de Philippe II. C'est à Bastogne, au mois de décembre 1576, que la mère et le fils se rencontrèrent.

(3) P. Herre, *Barbara Blomberg, die Geliebte Kaiser Karls V. und Mutter Don Juans de Austria*. Leipzig, 1909, pp. 41-76.

ble-t-il, la nature des rapports qu'il entretint avec elle (1).

Un point que Montalvan a mis en relief, avec raison, c'est la soif de gloire qu'il attribue à son héros, la défiance de Philippe II, l'antagonisme, caché mais très réel, qui devait perdre Don Juan. Il est évident que Montalvan a été frappé de ce manque de sympathie entre les deux frères.

Lope de Vega n'a indiqué qu'en légers traits le caractère ambitieux de Don Juan dans ses deux pièces : *Don Juan d'Autriche en Flandre, Les Espagnols en Flandre* (2). Peut-être a-t-il voulu éviter d'amoindrir et Philippe II et le prince en qui il célébrait, en même temps que le champion de l'Eglise et de la foi, le soutien de la puissance de l'Espagne, le défenseur de l'autorité royale.

A peine Don Juan a-t-il annoncé son arrivée que, dans le Conseil d'Etat et dans l'assemblée des Etats qui participe à la direction des affaires, ses dispositions conciliantes, ses déclarations pacifiques sont accueillies avec froideur. Chez certains même il ne rencontre que de l'aversion. Ce sentiment est manifesté surtout par deux hauts personnages que Lope a inventés, le duc de Linod et le sieur de Cleu, en qui il concentre le dépit, l'animosité des chefs de l'opposition, surtout la haine contre les Espa-

(1) Le 14 août 1572, il lui adresse une lettre des plus affectueuses. Duquesa de Berwick y Alba, *Documentos escogidos del Archivo de la casa de Alba*. Madrid, 1891, pp. xi et xii et 299-300. Trois mois après son arrivée, il est vrai, Don Juan comprit la nécessité d'éloigner une personne dont la conduite l'humiliait. Il l'envoya en Italie, sous prétexte que Marguerite de Parme désirait faire sa connaissance. A Gênes, on l'embarqua sur un navire qui la transporta en Espagne.

(2) *La famosa comedia de Don Juan de Austria en Flándes*, de Lope Félix de Vega Carpio (inédita). *Obras, publicadas por la Real Academia española*, t. XII, pp. cxxxi-cxxxix et 397-433. — *Los Españoles en Flándes. Ibid.*, pp. cxxviii-cxxxi et 353-395.

gnols, le mécontentement causé par leur prédominance dans l'administration et dans l'armée. Le duc, c'est l'homme hésitant entre le devoir et l'intérêt, mais faible et se laissant entraîner à des résolutions extrêmes. M. de Cleu, qui occupe le premier rang dans le mouvement révolutionnaire, c'est l'ambitieux qui rêve le pouvoir suprême, dont l'arrivée de Don Juan anéantit les espérances. L'un et l'autre sont présentés sous un aspect très défavorable, tandis que les Espagnols ont toutes les qualités qui peuvent leur valoir l'approbation générale. Il n'y a pas lieu d'en faire un grief au poète ni de le taxer de partialité en lui opposant les données de l'histoire : il s'agit ici d'une œuvre dans laquelle l'imagination a de droit une large part.

Don Juan arrive à Namur. Le duc de Linod et le seigneur d'Yssche (1), député par les Etats pour connaître ses intentions, reçoivent l'assurance qu'elles sont des plus conciliantes. Comme témoignage de sa sincérité, il nomme le duc capitaine de sa garde (2), refuse de recevoir les chefs de l'armée espagnole, coupables d'excès qui ont indigné le roi (3). Ce n'est que quand ils auront été punis que les

---

(1) Mons de Iche : Antoine de Withem, seigneur d'Yssche. Il arriva à Luxembourg le 7 novembre 1576, et pas à Namur, où Don Juan fit son entrée seulement le 24 février 1577. La chronologie est assez mal observée dans ce drame.

(2) « Il chargea de la garde de sa personne le duc d'Arschot, qui s'était offert pour cela, à la demande des députés (des Etats). Le duc jura d'accomplir loyalement ce dont les Etats et le seigneur Don Juan l'avaient chargé. » *Comentarios de las alteraciones de los Estados de Flandes sucedidas despues de la llegada del señor don Juan de Austria a ellos hasta su muerte.* Compuestos en latin por Rolando Natin Miriteo (M. A. Delrio) en cinco libros y traduzidos en Castellano por don Rodrigo de Medina y Marzilla. Madrid, 1601, 1 vol. in-4°, fol. 41 v°.

(3) « Il prit grand soin de ne pas se laisser voir des capitaines espagnols, usant à ce point de sévérité à leur égard qu'il semblait réprouver ce qu'ils avaient fait et être indisposé contre eux (y serles contrario). » *Ibid.*, fol. 23 v°.

innocents pourront le venir voir. Ce ton rigoureux n'est qu'affecté : même coupables, les soldats espagnols ont toutes ses sympathies.

La noblesse des procédés du prince charme le duc, qui consent à rester près de sa personne. M. de Cleu, au contraire, dont les aspirations sont déçues, s'afflige, s'irrite et, aveuglé par la colère et la soif de vengeance, ne médite rien moins qu'un meurtre. Un personnage qui lui est dévoué, Mequetrefe (1), offre de tuer Don Juan le jour de son entrée à Bruxelles. La proposition est acceptée.

Don Juan approuve la Pacification de Gand et consent au départ des soldats espagnols. Les tercios sont rassemblés pour quitter le pays et viennent défiler devant le prince, commandés par les mestres de camp Julien Romero, Mondragon, Sancho d'Avila, trois capitaines fameux dans l'histoire des guerres des Pays-Bas. Mondragon, parlant au nom de tous, s'adresse à leur chef.

MONDRAGON. — Seigneur, puisque Votre Altesse l'ordonne, nous quittons la Flandre pour aller en Espagne (2), rondaches dans les étuis, épées aux fourreaux, trompettes au dos, tambours aux bagages. Voilà donc les Flamands délivrés du joug espagnol, qui les blesse et les ennuie tant, chargés de la garde de Votre Altesse. L'armée, les garnisons seront flamandes ; leurs soldats occuperont les places. Nous sommes affligés de laisser en gage entre leurs mains Votre Altesse, dont la vie importe tant et nous est si chère : elle représente notre roi, elle est le fondement de l'honneur de l'Espagne, le soleil de

(1) Mequetrefe signifie proprement homme officieux, qui s'agite beaucoup et ne fait rien, empressé : ardélion.
(2) Para ir á España. C'est en Italie qu'ils vont.

la milice, le soutien de la gloire de l'Autriche, la protectrice de la foi, la mer de nos espérances.

Il continue sur ce ton pompeux l'éloge de Don Juan.

Sancho d'Avila (*l'interrompant*). — Ah, Mondragon, pourquoi parler ainsi ? Je ne suis pas philosophe, moi. Seigneur, Votre Altesse est tout l'honneur de l'Espagne. On nous a enlevé la garde de votre personne, on nous chasse de ces Etats, nous retournons chez nous. La loyauté castillane était le frein de ces gens, qui vous trompent en paroles. Vive Dieu, ils vous vendront ! Je les connais, leurs paroles. Demain, n'importe où nous soyons, vous nous ferez chercher. Nous partons en pleurant à l'idée que, si même nos pieds avaient des ailes, les mains n'arrivent pas à temps. Quelle misère ! Que Votre Altesse soit en paix ; plût à Dieu...

Don Juan. — Sancho d'Avila !

Sancho. — ... que la Flandre ne fût pas restée sans Espagnols (1).

Don Juan. — Allons, assez. En avant ! Que les tambours battent le départ.

Les tercios partis, Don Juan se dirige vers Bruxelles. Il se trouve dans une auberge retirée, attendant la députation des Etats et du Conseil, quand une jeune dame qu'il a prise en affection, Ircana, sœur du duc de Linod, vient l'avertir que son frère, bien qu'il ne cesse de protester de sa loyauté, fait cause commune avec M. de Cleu, comme lui trahit Don Juan et médite sa mort : il est à la tête d'une

---

(1) « Il n'en manquait pas parmi eux (les chefs de l'armée espagnole) qui, par une longue fréquentation, ayant pénétré le caractère des Flamands, prédisaient qu'ils reviendraient bientôt pour défendre la foi catholique, l'autorité du roi et les sujets fidèles. » Delrio, *Comentarios*, fol. 43 v° et 44 r°. Sancho d'Avila, gouverneur du château d'Anvers, venait de refuser de remettre la place au duc d'Arschot, qui lui succédait. Il avait chargé Martin del Hoyo, son lieutenant, de le faire pour lui.

conspiration dans laquelle un grand nombre de rebelles sont engagés. Mequetrefe doit être leur instrument. Ircana engage le prince à retourner sans tarder à Namur.

Il reste pourtant. Il persiste même à vouloir accabler ses ennemis de témoignages de sa générosité et de sa confiance.

La garde et la députation des Etats approchent. Le duc de Linod vient annoncer l'arrivée de M. de Cleu, avec le dais sous lequel le prince doit faire son entrée dans la ville (1).

Don Juan (*s'adressant au duc*). — Je suis au milieu d'étrangers, je me fie à votre âge et à votre bravoure. Gardez-moi bien.

Le duc. — J'aime Votre Altesse. (*A part.*) Le rouge me monte au visage.

Don Juan. — Duc, la genette (2) est l'insigne de mon frère et seigneur, de celui qui désarme mille rois : c'est lui qui, en ma personne, vient ici.

Le duc. — En effet.

Don Juan. — Duc, vous êtes mon ami.

Le duc. — Je suis votre serviteur.

Don Juan. — Remarquez que vous êtes aujourd'hui mon capitaine. Faites-moi honneur.

Le duc. — Fiez-vous à moi. (*A part.*) Quel affront pour un noble !

M. de Cleu se présente.

M. de Cleu. — Je suis aux pieds de Votre Altesse.

---

(1) « Le 1er mai 1577, dit Delrio, Son Altesse, accompagnée de sa maison, d'un grand nombre de seigneurs flamands et de quatre-vingts soldats, que le duc d'Arschot amena pour sa garde, fit son entrée à Bruxelles. » *Comentarios*, fol. 45 r°.

(2) Gineta, lance courte, insigne des capitaines d'infanterie. D'après Lope, c'est au duc de Linod que Don Juan a confié le commandement de sa garde.

Don Juan. — Tant de façons avec moi ! Dans mes bras, par ma vie !

M. de Cleu (*à part*). — Quelle élégance, quelle grâce ! S'il est autant soldat...

Don Juan (*à part*). — Il est très bien, le général irlandais

Entre Mequetrefe, tenant un pistolet d'une main, de l'autre, une sonaja (1).

Mequetrefe. — Je viens baiser tes pieds. Mais d'abord, vive l'invincible Don Juan, second Castrioto d'Albanie, gouverneur, capitaine de Flandre et de Milan ! (*Il se met à ses genoux.*)

Don Juan. — Un soldat n'est jamais riche. (*Il lui donne sa chaîne.*) Fais bon usage de ton pistolet.

Mequetrefe, confus d'être l'objet de tant de libéralité, renonce à son dessein.

Le duc avertit le prince que le moment est venu d'entrer sous le dais.

Don Juan. — Monsieur de Cleu, je vous accorde la faveur de tenir une colonne : je vous fais mon compagnon. Si vous n'entrez pas sous le dais, c'est parce que vous accompagnez le représentant du roi que vous reconnaissez pour maître.

Mequetrefe. — Quelle façon gracieuse de le mettre dehors !

M. de Cleu (*à part*). — Ma rage est au comble. Je me vengerai, Don Juan.

Bruxelles est en fête. Les rues sont remplies de monde ; on y élève des échafauds ; on fait les préparatifs d'une course de bague, à laquelle le prince se dispose à prendre part. En attendant son arrivée, le duc de Linod s'entre-

(1) Instrument qui a la forme d'un tambour de basque, mais sans peau, garni de rondelles de métal mobiles. Mequetrefe s'est muni de cet instrument pour marquer sa qualité de bouffon, qui lui a permis d'approcher le prince.

tient avec Charles Fugger, un des chefs de l'armée allemande, qui va quitter le pays ; il cherche à l'attirer dans le parti des Etats. Ses propositions sont repoussées avec mépris, et, pendant que le colonel s'éloigne, le duc lui lance cette apostrophe : « Va-t-en, orgueilleux Allemand. Il n'en manquera pas pour se joindre à la conjuration et à la ligue qui se préparent contre Don Juan. Le Mequetrefe, furieux de n'avoir pas osé le tuer à son entrée, est tout disposé à le faire aujourd'hui. »

Le prince arrive, accompagné d'Octavio Gonzaga, et, s'adressant au duc, qui se découvre, lui reproche de le trahir comme les autres. « Jamais, lui dit-il, je n'ai recherché l'amitié d'un ennemi, si ce n'est de vous. Je vous ai confié, vous l'avez vu, vie, honneur, tout. La violence de ces gens, leur insolence sont telles qu'il n'est possible de les vaincre qu'en brisant complètement avec eux. A table, ils veulent m'empoisonner ; au milieu des fêtes, ils conspirent contre mon frère ; mes mesures de clémence vexent ceux qu'elles devraient rassurer le plus ; du bienfait on déduit le mal ; on diffère l'exécution des promesses ; depuis l'homme du commun jusqu'au plus distingué, tous me tuent et m'enterrent cependant que je suis immortel. » Malgré ces causes de mécontentement, il ne se serait pas séparé d'eux si le roi ne lui avait ordonné de s'éloigner. Il retourne donc à Namur, dont le château vient d'être occupé (1). « Quant à vous, ajoute-t-il, faites votre devoir envers le

(1) Il ne le fut que plus d'un mois après le jour où cette déclaration est censée avoir été faite. L'entrée de Don Juan à Bruxelles eut lieu le 1er mai 1577. Ne se croyant pas en sûreté, il partit inopinément, le 11 juin, pour Malines. Le 14 juillet, il se mettait en route pour Namur et, le 24, s'emparait du château, afin d'assurer, disait-il, sa personne. Partout il apercevait des complots.

roi dont vous êtes sujet, pensez à Dieu et à sa foi, réprimez l'insolence de ces hérétiques, à qui j'ai montré un visage riant, à qui j'ai témoigné de la clémence, mais dont la méchanceté est venue à ce point qu'elle me force à retourner sur mes pas pour la réprimer et faire éclater ma justice. »

Et, piquant des deux, il part avec Octavio Gonzaga.

Tandis que le duc exprime la honte et la colère qu'il éprouve en se voyant ainsi confondu et humilié, M. de Cleu l'excite à se venger. Les deux seigneurs conviennent de faire la guerre au prince, de s'emparer de lui pour le tuer, de chasser du pays tout ce qui reste d'étrangers.

Don Juan, de son côté, rappelle les soldats espagnols. Ils arrivent, commandés par Alexandre Farnèse, son neveu, Mondragon, Sancho d'Avila. De part et d'autre, éclatent les protestations d'affection et de dévouement.

Don Juan. — Soldats intrépides, soutiens de mon honneur, donnez-moi les bras, car j'estime autant vos embrassements que vos épées.

Mondragon. — Votre Altesse a ici la fleur de l'Espagne.

Sancho d'Avila. — Ah ! seigneur, l'Espagne vous aime. Que vous ai-je dit ? La noblesse de ce pays vous a vendu. Vive Dieu, que je voie en face ces hérétiques ! Ils n'ont montré de l'audace que quand les Espagnols n'étaient plus là pour les mettre à la raison.

Don Juan. — Sancho d'Avila, je sais que vous brillez par la loyauté. Certainement, j'ai dormi, je sors d'un profond et lourd sommeil. Oh, mes chers Espagnols, je vais donc encore pouvoir vous embrasser et témoigner ainsi que je vous honore. Ah, valeureuse nation ! Par le roi, mon seigneur et frère, je vous jure que, nu ou

armé, je ne resterai plus sans Espagnols à mes côtés. Vous allez me venger de l'affront que j'ai reçu.

Sancho d'Avila. — Six mille Espagnols suffiront pour vaincre le monde (1).

Don Juan. — S'ils sont comme vous, vous avez raison.

C'est à Gembloux qu'a lieu la rencontre des deux armées. Pendant que le tambour bat la charge, Don Juan paraît et, s'adressant à un crucifix qu'il a en main : « Mon Dieu, je ne vous demande pas ici la victoire pour que l'on dise, à ma gloire et à mon honneur, que c'est moi qui l'ai obtenue, qui ai vaincu ces hérétiques. Je vous la demande parce que vous êtes et pour que l'on dise que vous êtes Dieu, que vous honorez qui vous sert. Allons, vainquons nous deux ! Christ, Dieu-homme, montrez votre clémence et votre bonté. En avant, Espagnols, contre l'ennemi ! Au combat ! »

On aperçoit dans les airs une croix traversée par une flèche, ensanglantée. Ce sont des hérétiques qui l'ont ainsi maltraitée, des étrangers vraisemblablement, car la nation flamande est, en très grande partie, catholique. Don Juan s'approche de la croix et adresse une nouvelle prière à Dieu, dont il défend la cause. La bataille se termine par une défaite sanglante de l'armée ennemie. C'est le plus grand triomphe que le roi et la religion aient remporté dans ces Etats : quatre étendards d'hommes d'armes, les drapeaux de l'infanterie pris, plus de sept mille

(1) Delrio dit que l'armée espagnole venant alors d'Italie s'élevait à six mille hommes. *Comentarios* fol. 97 v°.

hommes tués. Jamais non plus on n'a vu en Flandre le vainqueur éprouver si peu de pertes (1).

Malheureusement, la joie que provoque cette victoire est troublée par une triste nouvelle. Don Juan, malade, gît dans une pauvre maison au milieu de ses troupes. Les chefs de l'armée, Sancho d'Avila, Charles Fugger et d'autres arrivent et trouvent le prince à l'extrémité (2). Une dernière scène nous fait assister à sa mort

SANCHO D'AVILA. — Corps de Dieu, pourquoi faut-il naître ? Voici un homme vainqueur du monde entier, qui a fait trembler la Renommée, et il expire dans un lit ! A quoi bon la richesse et les trésors, la couronne et la domination ? Après qu'il a vaincu le Turc, enchaîné le More, fait brûler ici l'hérétique, qu'il s'est montré un homme en tout, harcelé par amis comme par ennemis, qu'il a donné des preuves de vaillance et de force, arrive la mort, qui l'emporte contre son gré. Et Dieu n'aurait pas pu aujourd'hui..., j'allais dire... J'enrage tellement que je combattrais l'enfer lui-même ! Pour lui sauver la vie, je passerais la mer à la nage.

CHARLES FUGGER. — Flandre, tu enterres au milieu d'un nouveau triomphe le phénix de l'Autriche, le soleil de la guerre.

Entre Octavio Gonzaga, accablé.

---

(1) Ces détails sont presque littéralement ceux qu'on trouve dans Delrio : « De memoria de hombres no se sabe que en Flandes aya avido otra mayor (vitoria) ni con menos daño del vencedor. Perdieron los Rebeldes quatro estandartes de hombres de armas, casi todas las vanderas de la infanteria : quedaron presos y muertos mas de siete mil. » *Comentarios*, fol. 111 v°. Herrera s'exprime à peu près dans les mêmes termes. *Historia general del mundo*, t. II, Valladolid, 1606, p. 322.

(2) La bataille de Gembloux eut lieu le 21 janvier 1578, et Don Juan mourut le 1er octobre de la même année dans son camp, à Bouges, près de Namur. Le poète réunit en quelques jours des événements qui se sont produits dans un intervalle de neuf mois. Il passe sous silence la défaite des Espagnols à Rymenam, le 1er août.

Octavio. — Son Altesse est expirante. Après avoir reçu l'extrême-onction, elle a ordonné d'annoncer qu'elle veut faire ses adieux à l'armée.

Un rideau s'ouvre. On aperçoit Don Juan couché sur un lit. Tous les capitaines l'entourent.

Don Juan. — Frères et amis, écoutez-moi. J'ai voulu mourir pour la sainte foi ; pour elle, j'ai combattu ; toujours mon intention a été de soutenir l'Eglise. Le Père Orontes, à qui je me suis confessé, a loué fort mes intentions. Je vous prie de me pardonner. Que Dieu m'accorde aussi son pardon.

Tous. — Amen.

Don Juan. — J'avais pensé à être clerc ; mais je n'en fus pas digne. Le roi, mon seigneur et frère, prit sur lui de m'en dispenser. Vous pouvez dire à Sa Majesté que j'ai voulu la servir loyalement. Je suis content de mourir sans avoir entretenu d'orgueilleux projets, sans avoir recherché la gloire, que je ne possède pas. Bien que jeune, je vais avec joie rendre compte de mes actes à qui m'appelle. Je n'ai pas à faire de testament. Le roi, mon seigneur, décidera au sujet de mes domestiques mieux que je ne saurais le proposer. Je lui ai recommandé de ne pas les oublier : ils m'ont bien servi, et moi, je les ai vraiment aimés. Voilà pour les affaires. Quant à la vie, elle appartient à Dieu. Seigneur, agréez mon repentir et ne différez pas ma mort, si vous me trouvez préparé. Pour l'âme, Seigneur, j'ai été un grand pécheur, vous le savez. Pardonnez à ce Don Juan qui confesse votre loi, dont les soupirs vont à vous. Dans le roi, mon seigneur, je laisse un bon chapelain : il fera dire, chez les religieux, les prières publiques pour cette âme pécheresse.

Sancho d'Avila. — Que Votre Altesse ne me parle pas, car j'en crève, corps de Dieu, à mourir.

Don Juan (*à Alexandre Farnèse*). — Mon neveu, prince aimé, le moment est grave. Je vous remets le commandement que le roi

m'a confié. Soyez vigilant à l'extrême, ayez l'œil sur l'armée en campagne, rappelez-vous qu'il y va de l'honneur de Dieu, de l'honneur de l'Espagne.

Le prince. — Je reste votre indigne successeur ; je ferai ce que je pourrai de toutes ces nations. Votre héritier aura de lourds devoirs à remplir.

Don Juan. — Dieu vous accordera à tous sa faveur. Octavio Gonzaga, vous direz au roi, mon seigneur, que si mon désir d'augmenter la foi et sa gloire, si mes services dans les batailles qu'a livrées cette monarchie mortelle ont mérité d'être reconnus, je lui demande, je le supplie d'ordonner que ce corps soit transporté en Espagne, où est enterré l'empereur, mon père, pour que, mort, je jouisse de la faveur d'être à côté de lui. (*Il porte les yeux sur un crucifix qu'il a en main.*) Et vous, Agneau divin, Christ, Dieu-homme, aidez-moi dans ce dernier voyage. Vous êtes roi, accordez-moi cette grâce, car la douleur m'abat... Frères, priez Dieu pour moi. Jésus, je remets mon âme entre vos mains. (*Il meurt.*) (1).

Farnèse ordonne de préparer des obsèques solennelles à son oncle. Au son d'instruments de musique, une figure apparaît, qui représente l'Espagne; elle s'adresse au prince. « En vain, lui dit-elle, la douleur vous fait projeter d'élever un trophée à la gloire du fils de Charles-Quint. Il vit après

(1) Toute cette scène est empruntée aux *Commentaires* de Delrio, fol. 146-149, et à la relation envoyée par le père François Dorantes, confesseur du prince, à Philippe II, le 3 octobre 1578 (Gachard, *Les Bibliothèques de Madrid et de l'Escurial*, pp. 449-454). Il ne semble pas exact que Don Juan, comme Lope le lui fait déclarer, aurait eu du goût pour la carrière ecclésiastique ; il ne l'est pas non plus, ainsi que Delrio le lui fait dire, que son père aurait ordonné qu'il embrassât cette carrière. Dans une note du mois de juin 1555, jointe à son testament, l'empereur, révélant l'existence d'un fils naturel qu'il avait eu d'une femme non mariée, exprimait le désir que ce fils prît « spontanément et de son plein gré » l'habit dans un ordre de moines réformés. Weiss, *Papiers d'Etat du cardinal de Granvelle*, t. IV, pp. 496-498. Don Juan préféra l'état militaire.

sa mort. Le vaillant monarque allemand et espagnol qui fit trembler le monde l'attend aujourd'hui, les bras ouverts. Ne le conduisez pas en terre avec un bruit qui pourrait nuire à l'éclat de sa renommée ; ne déployez ni étendards ni drapeaux pour qui jouit d'une pareille gloire. »

Dans cet hommage à Don Juan, Lope exprime l'idée qui a inspiré sa pièce : la glorification du frère de Philippe II. C'est, en même temps, l'exaltation de la bravoure du soldat et de son dévouement : lui aussi est le défenseur de la foi et de l'autorité du roi dans les Pays-Bas. Quelle honte il éprouve quand, en vertu de la Pacification de Gand, il est obligé de quitter la Flandre ! Don Juan n'est pas moins affligé de devoir se séparer des vieux tercios, il ne s'y résigne qu'à contre-cœur, et il ne tarde pas à les faire revenir.

Le retour des Espagnols, la lutte qu'ils engagent contre l'armée des Etats, la victoire qu'ils remportent à Gembloux, c'est le sujet de la pièce de Lope : *Les Espagnols en Flandre*, dont plus d'une scène rappelle le drame précédent.

Alexandre Farnèse se trouve à Naples, où habite sa mère Marguerite de Parme (1), quand il reçoit cette lettre de Philippe II : « Mon neveu, les Etats de Flandre gardent mal les promesses qu'ils ont faites pour le cas où je retirerais les Espagnols. Don Juan, mon frère, est mécontent, et sa vie est en danger. J'ai envoyé au marquis d'Ayamonte l'ordre de vous livrer les Espagnols établis dans l'Etat de Milan. Partez tout de suite avec eux en Flandre pour secourir mon frère. Outre que vous m'obligerez, j'estimerai ce

(1) « Madama Maria » pour Marguerite. Dans la liste des personnages, elle est désignée sous le nom de Madama de Austria. Lope change parfois les prénoms pour la facilité du vers.

soin avec amour particulier et satisfaction. » Les tercios de Lombardie s'acheminent vers les Pays-Bas.

Don Juan, retiré à Namur, délibère pendant ce temps avec ses conseillers sur les mesures à prendre. Gabriel Niño, Rodrigo Pimentel, Octavio Gonzaga regrettent le départ des soldats espagnols. Don Juan est incapable de résister avec le peu d'hommes qu'il a sous la main ; le prince palatin Casimir recrute des hommes en Allemagne pour les rebelles ; à Lille, Douai, Orchies, dans l'Artois et le Hainaut, la situation est mauvaise. « Les Espagnols, s'écrie Don Rodrigo, peuvent-ils tolérer d'être maltraités comme ils le sont par ceux qui devraient les servir? On agissait moins librement quand ils étaient ici. On va jusqu'à attenter à la vie de Son Altesse. » Le duc d'Arschot et son frère, le marquis d'Havré, trouvent qu'il suffira au prince de se fortifier à Namur, qu'il est inutile de faire appel aux soldats espagnols : les Etats resteront fidèles à leur souverain légitime. Don Juan rend hommage à la fidélité des deux seigneurs. Si tous, en Flandre, étaient animés des mêmes sentiments, il se considérerait comme en sûreté ; mais il a dû faire connaître à son frère le danger dans lequel il se trouvait, et il annonce que les soldats partis quelques mois auparavant sont en route.

Cette nouvelle irrite le duc d'Arschot. Resté seul avec le marquis, il donne un libre cours à son indignation. Il voudrait voir à ses pieds celui à qui il baise aujourd'hui la main. « Sommes-nous Flamands, s'écrie-t-il, ou esclaves? Voici que reviennent les Espagnols qui ont commis tant de vols, qui se sont repus de notre sang comme des loups. Nous allons de nouveau souffrir leur arrogance.

Philippe a-t-il résolu de nous replacer sous le joug? Si vous êtes mon frère, il faut lui refuser l'obéissance. Jetons le masque, et tirons l'épée contre lui. »

Ils partent à cheval, sous un déguisement.

Leur défection n'inspire pas grand regret à Don Juan : elle est plus que compensée par l'arrivée des Espagnols. Les tercios défilent, tambours et trompettes en tête, drapeaux déployés, suivis des femmes et des besaciers portant les hardes. Don Juan leur tend les bras.

Don Juan. — Messieurs les Espagnols, soyez tousles bienvenus. Donnez-moi vos bras, mes enfants !

Le capitaine Perea. — A vos pieds, héroïque seigneur !

Don Juan. — Pas à mes pieds.

Le capitaine Heredia. — Eh bien, nous vous donnons les mains pour aller à la gloire, conduits par vous.

Don Juan. — Pas les mains, mais les bras pour vous serrer.

Tous. — Vive Don Juan dix mille ans !

Don Juan. — Dites : Philippe, soldats.

Tous. — Vivent Philippe et Don Juan d'Autriche (1) !

Les opérations commencent. Gembloux est pris par l'armée des Etats. Les Espagnols marchent sur cette ville. L'action s'engage. Don Juan, à genoux, un guidon

(1) Dans toutes les circonstances, les soldats, sans distinction de grade, étaient traités par Don Juan en amis, en frères : c'est ainsi qu'il les appelait. Il apportait, écrit le capitaine Alonso Vazquez, une grâce particulière dans les allocutions à ses soldats et ses entretiens avec eux. Au moment où il quitte le château de Namur pour aller à la rencontre de l'ennemi (dans la direction de Gembloux), il entre au milieu des escadrons et, le chapeau à la main, leur souhaite à tous le bonjour. Quand il va au-devant du tercio de Lope de Figueroa, récemment arrivé, il embrasse Lope, se découvre, ce qu'il fait toujours devant les drapeaux, et adresse aux hommes la bienvenue. Alonso Vazquez, *Sucesos de Flándes y Francia*, t. I. (*Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. LXXII, pp. 89, 114.)

en main, se tourne vers un Christ placé à côté de lui et fait cette prière : « Seigneur, toi qui, sur cette croix, pour me procurer la paix, as permis cette cruelle et atroce guerre, toi qui as rompu les portes de l'enfer, fais que le Flamand obstiné dans sa rébellion tremble à ta voix. Si quelquefois, Seigneur, l'épée, le canon, l'arquebuse ont vaincu, c'est à toi qu'en est revenu l'honneur. Je pars pour les châtier ; éclaire-moi : je porte la verge de justice, la croix. »

Au haut d'un décor apparaît un personnage qui figure l'Imagination. Elle rappelle à Don Juan que le but de ses héroïques exploits est d'assurer le triomphe de la religion et, pour le roi d'Espagne, la domination dans le monde. Un rideau s'ouvre. On aperçoit Philippe II assis dans un fauteuil. Trois femmes, représentant la Prudence, la Religion et la Justice, soutiennent au-dessus de sa tête un globe de grande dimension. L'Imagination continue : « Aide Philippe, puisque tu es son frère, à retenir, à garder cet Empire d'une main invincible ; qu'il soit réparti entre vos bras puissants : Philippe aura l'Espagne, tandis que toi, tu as la Flandre. »

Des cris retentissent et annoncent la victoire des troupes royales. La pièce finit au moment où elles se préparent à attaquer la ville de Gembloux.

Dans les drames historiques espagnols, il existe deux actions parallèles, celle qui naît du sujet principal et une intrigue amoureuse, quelquefois plusieurs qui ne s'y rattachent, en général, que très faiblement. Ici, l'intrigue secondaire s'amène de façon naturelle. Don Juan ne dédaignait pas la société des femmes, et Lope ne pouvait manquer l'occa-

sion d'introduire un élément qui avait, d'ailleurs, sa prédilection. C'est ainsi que, dans *Les Espagnols en Flandre*, il fait jouer à une dame flamande, Rosela, un rôle relié au sujet principal plus étroitement que d'ordinaire. L'armée des Etats occupe Gembloux. Le duc d'Arschot présente au comte de Boussu, qui commande à ce moment, un sien parent, ou soi-disant tel, du nom d'Adolphe. Ce personnage offre de tuer Don Juan, à la seule condition qu'on lui élève dans sa ville natale, s'il réussit, une statue avec cette inscription : « Adolphe, libérateur de la patrie, qui triompha, à son honneur, de l'Espagne ennemie. » Boussu le lui promet.

Don Juan est dans sa tente, en manteau de campagne, quand est introduite une jeune femme, munie d'un sauf-conduit : c'est Rosela. Elle lui remet un billet qui la recommande comme espionne ; mais le véritable but de sa démarche est autre que de trahir ses compatriotes : elle est éprise de Don Juan et n'a cherché à pénétrer près de lui que pour déclarer son amour.

On vient annoncer au prince qu'un religieux demande à lui parler. Don Juan s'empresse de faire asseoir Rosela sur un siège et de la couvrir de son manteau et de son chapeau. Elle feindra de dormir, et le frère, s'il remarque sa présence, ne soupçonnera pas qui elle est. Le religieux est introduit. Il refuse de croire que l'officier, en simple pourpoint, qui le reçoit, est le prince, se persuade qu'on le trompe, que la personne assise sur la chaise est Don Juan qui se cache : tant de gens veulent attenter à sa vie qu'il prend naturellement des précautions. Il tire un pistolet de dessous son vêtement et le décharge sur

Rosela en criant : « Voici l'instant de donner la liberté à la Flandre ! » Rosela pousse un cri : elle a le bras percé d'une balle. Des soldats de la garde accourent, entraînent et mettent à mort cet émule anticipé de Balthasar Gérard. Dans sa main gauche, il tenait serré ce billet : « Je suis Adolphe, qui, pour délivrer la patrie, ai troqué la vie contre la renommée et la gloire en donnant la mort à l'Espagnol d'Autriche. »

Don Juan. — Cette fois, il a manqué son coup.

Rosela. — Ah, grand seigneur, Adolphe est mon frère !

Don Juan. — Ton frère ?

Rosela. — L'Espagnol n'avait pas de plus grand ennemi : il le poursuivait autant que je l'aime.

Don Juan. — Tu seras récompensée de l'avoir ainsi aimé. Guéris-toi, Rosela, et aie bon courage. Vous autres, ne dites rien de ceci à personne : je ne veux pas que les Etats sachent qu'il y a des hommes comme celui-ci, qui pourrait trouver des imitateurs.

Quand Don Juan se porte sur Gembloux, dans l'intention de reprendre cette ville, Rosela le suit. Surprise dans la mêlée, le seigneur de Goignies, commandant en chef de l'armée des Etats, ordonne de la tuer pour trahison. Un gentilhomme biscaïen, Chavarria, la délivre. La bataille finie, Chavarria l'amène à Don Juan avec un prisonnier d'importance gravement blessé et qui n'est autre que le seigneur de Goignies lui-même.

Don Juan. — Ah, vaillant Biscaïen !

Chavarria. — Seigneur, je vous amène un gentilhomme captif et une dame délivrée.

Don Juan. — Je connais la dame. Etanchez-lui le sang.

Goignies. — Seigneur, je me jette humblement à vos pieds.

Don Juan. — Qui êtes-vous ?

Goignies. — M. de Goignies, qui a été gouverneur de Bruxelles. Je vous demande les mains, seigneur.

Don Juan. — Aujourd'hui, Monsieur de Goignies ?

Goignies. — Invincible général, il vaut mieux tard que jamais.

Don Juan. — Aujourd'hui que vous êtes à ma discrétion ?

Goignies. — Et blessé à mort.

Don Juan. — Amis, emmenez-le pour le soigner au château de Namur.

Goignies. — Imitez le Christ et pardonnez.

On emporte Goignies (1).

Chavarria (*à Don Juan*). — Il y avait avec moi un Albanais, du nom de Dimitre. Je vous supplie de l'honorer de votre protection.

En récompense de sa conduite, Don Juan annonce à Chavarria qu'il le recommandera au roi et l'unit à Rosela, heureuse de recevoir un mari de sa main.

On trouve à la fin de *Don Juan d'Autriche en Flandre* un bout de scène analogue. Au moment de mourir, le

---

(1) Mons de Goni. Antoine de Goegnies, seigneur de Vendegies, dont le nom est orthographié Gongnies et plus souvent Goignies, maréchal de camp de l'armée des Etats, fait prisonnier à la bataille de Gembloux, avait été gouverneur et prévôt du Quesnoy. En 1585, Alexandre Farnèse le nomma gouverneur de Bruxelles. Nous ne savons pas si, comme le lui fait dire Lope, il l'avait été avant 1578. Alonso Vazquez rapporte qu'il se rendit à un soldat albanais du nom de Dimitri. Chavarria est très vraisemblablement inventé par Lope, comme Rosela. Delrio écrit à propos de la capture de M. de Goignies: « al qual traydo delante del S. don Juan, le pidio la mano vitoriosa para besarsela, la qual su Altesa le dio, diziendole que assi castigava Dios a los que le menos preciavan, y se rebelavan contra su Rey... Dio por respuesta Mons de Goingnies, la cara llena de verguença, que nunca avia peleado contra la santa Fè Catolica, y con esto fue llevado preso al castillo de Namur. » *Comentarios*, fol. 111 v° et 112 r°. Herrera, peut-être d'après Delrio, donne les mêmes détails. *Historia general del mundo*, t. II, pp. 322-323.

prince prie Charles Fugger d'épouser la sœur du duc de Linod. Le colonel allemand aime, du reste, Ircana ; mais il ne l'aurait pas eue si Don Juan — c'est lui-même qui le déclare — avait vécu. Fugger promet qu'il l'épousera.

Sauf ces intrigues amoureuses, Lope de Vega s'est peu écarté de la vérité historique. On ne doit même pas considérer comme des créations de pure fantaisie le seigneur de Cleu et le duc de Linod, du parti des Etats, que le poète suppose être d'origine étrangère, le premier Irlandais (1) le second Italien et de maison illustre (2). Sa conception n'est pas aussi éloignée de la réalité qu'elle le semble. Suivant nous, il a eu en vue des hommes dont les figures ont passé sous ses yeux quand il recherchait les éléments de son drame : Philippe de Croy, duc d'Arschot, et son frère, le marquis d'Havré. Dans le seigneur de Cleu, on trouve bien des traits qui constituent le caractère du premier : orgueilleux à l'extrême, prétentieux, emporté, se plaignant sans cesse, détestant les Espagnols, excitant les Etats à la résistance. Membre du Conseil d'Etat, chevalier de la Toison d'Or, il occupait, par sa naissance et son rang, une haute situation sous le gouvernement de Requesens, situation qu'il aurait voulu voir s'élever grâce à l'affaiblissement de l'autorité du roi. On le soupçonnait même de désirer l'établissement d'une sorte de

---

(1) Es gallardo
El general irlandés.
Lope de Vega, *Obras*, t. XII, p. 422.

(2) S'adressant à Ircana, le duc lui dit :
Nuestra parentela ilustre
Del honor de Italia lustre.
Ibid., p. 412.

république (1). Avec cet orgueil, il était léger, indiscret, inconsidéré, sans consistance, parce qu'il agissait souvent sous l'impulsion de motifs intéressés, et on comprend qu'il n'ait jamais inspiré une grande confiance ni à l'un ni à l'autre parti.

Lope attribue au seigneur de Cleu, la prétention d'occuper le premier rang dans l'Etat. Delrio, parlant du duc d'Arschot, écrit : « Des ministres du roi l'excitaient à ne pas permettre que les comtes (Pierre-Ernest de Mansfeld et Charles de Berlaymont) s'égalassent à lui, parce que le roi ne leur avait pas donné une aussi grande autorité, mais qu'il lui avait accordé la première place, et que les autres devaient lui être soumis comme à leur chef ; qu'il ne se laissât pas supplanter, ...qu'il ne donnât pas occasion à un autre de lui enlever le titre très honorable de libérateur de la patrie (2). »

Non seulement de Cleu présente une grande analogie avec le duc d'Arschot, mais on voit que, pour composer ce personnage, Lope s'est servi des *Commentaires* de Delrio, comme il s'en est servi, d'ailleurs, pour tout son drame (3).

Quelque curieuses que soient ces concordances, nous nous garderons toutefois de vouloir y trouver une préci-

(1) Requesens à Don Diego de *Zúñiga*, son frère, 9 juillet 1574. *Nueva Colección de documentos inéditos*, t. III, Madrid, 1893, p. 311.

(2) *Comentarios*, fol. 14 v°. Le nom de Cleu ne pourrait-il pas être considéré comme une déformation voulue de celui de Croy ?

(3) L'ouvrage de Delrio a paru en 1601. Les approbations que porte le manuscrit de *Don Juan de Austria en Flándes* sont datées du 4 octobre 1606 ; mais la pièce est antérieure au moins de deux années. Christobal Perez Pastor mentionne un acte par lequel Alonso de Heredia, directeur d'une troupe de théâtre, s'engage, le 29 juillet 1604, à la faire représenter à Madrid le mois suivant. *Nuevos datos acerca del histrionismo español*. Madrid, 1901, p. 354.

sion que le poète n'a pas recherchée : en effet, il attribue au duc de Linod des actes et des intentions qui devraient plutôt être rapportés au duc d'Arschot, et *vice versâ.* Il faut même constater qu'entre le seigneur de Cleu et le duc d'Arschot, il y a des différences notables de caractère et de conduite. Ainsi Philippe de Croy n'a jamais médité le meurtre de Don Juan par ambition ou par vengeance, et Lope s'est gardé de lui attribuer un pareil dessein dans *Les Espagnols en Flandre*, où il l'a mis en scène sous son véritable nom.

3

—

Siège de Mons par le duc d'Albe (1)

C'est dans la Vieille-Castille, à la Aldehuela, que Lope a placé l'action des deux premiers actes de la pièce qui a pour titre le nom de ce hameau. Les personnages principaux sont le duc d'Albe (2) et son fils Ferdinand de Tolède, né d'une liaison contractée avec la fille d'un meunier.

Dès qu'il a su que la jeune femme serait mère, le duc l'a mariée à un de ses vassaux, Anton. L'enfant reçoit le prénom de son père naturel. Celui-ci lui témoigne de l'in-

(1) Lope de Vega, *El Aldegüela. Obras, publicadas por la Real Academia*, t. XII, pp. xci-xcix et 231-275. A la fin du manuscrit qui a servi de texte à l'éditeur, Menéndez y Pelayo, on lit : « terminé le 6 mai 1623. » Cette pièce a aussi été imprimée sous les titres suivants : *El hijo de la molinera y Gran Prior de Castilla* (Le fils de la meunière et Grand Prieur de Castille), attribué par erreur à Francisco de Villegas ; *Mas mal hay en la Aldegüela de lo que se suena.* (Le mal est plus grand à la Aldegüela qu'on ne le dit.) Aldegüela, forme ancienne d'Aldehuela, est un diminutif d'aldea, hameau. Plusieurs villages portent le nom de la Aldehuela. Celui dont il s'agit ici était situé dans une dépendance du duché d'Albe, la seigneurie de Valdecorneja, qui comprenait les districts actuels de Barco d'Avila et Piedrahita, province d'Avila. D. Angel Salcedo Ruiz, *Un bastardo insigne del gran Duque de Alba, el Prior D. Hernando de Toledo.* Madrid, 1903, broch. in-8°, pp. 10-11.

(2) Lope donne au duc, au premier acte, le prénom de Fadrique. A partir du deuxième, il le désigne par son titre.

térêt ainsi qu'à ses parents, constate avec plaisir qu'il a des goûts recherchés et montre des qualités au-dessus de sa condition. Quand il part pour les Pays-Bas, il le fait entrer dans la maison de sa femme, au grand regret de Ferdinand, qui a pour lui une admiration des plus vives et voudrait le suivre en Flandre.

Son orgueil, son audace, son caractère indépendant font commettre au jeune garçon les actions les plus hardies. Il va à la prison délivrer un ami qu'il prétend injustement détenu. Il est poursuivi, arrêté, s'évade avec la seule aide de son épée et part pour la Flandre, sur le conseil de sa mère, qui l'assure de la protection du duc d'Albe. Il arrive aux environs d'une ville entourée de tentes et d'une quantité de gens de guerre. Un soldat à qui il s'adresse lui apprend qu'il est sous les murs de Mons et lui fait le récit des derniers événements (1) :

« Dans Mons, en Hainaut (2), la place que vous voyez ici investie, le comte Louis nous résiste depuis longtemps. Pour empêcher qu'il soit secouru et ravitaillé, le duc a réparti son armée dans les abbayes et sur les hauteurs. Voici la montagne de Jemappes (3), où il a élevé un fort quadrangulaire (4) muni de deux grosses pièces, gardé et

(1) Le 24 mai 1572, Louis de Nassau s'empara de Mons par surprise. Le mois suivant, Fadrique de Tolède, fils du duc d'Albe, investit la place avec Noircarmes et Chiapin Vitelli. Le 23 août, Ferdinand de Tolède, fils naturel du duc, vint le rejoindre. Le 27, le duc lui-même arrivait au camp pour diriger les opérations. Les renseignements donnés par le soldat espagnol sont empruntés à l'ouvrage suivant, livres VI et VII : *Comentarios de Don Bernardino de Mendoça, de lo sucedido en las guerras de los Payses baxos, desde el Año de* 1567 *hasta el de* 1577. En Madrid, 1592, 1 vol. in-4°.

(2) A Mons de Nao.

(3) De Janepe.

(4) El fuerte que señalo el Capitan Bartholomo Campi, casi en forma de estrella de quatro rayos, écrit Mendoza, qui donne, fol. 151 v°, le dessin de ce fort.

défendu par le brave Julien Romero, le plus vaillant Espagnol qui ait vu le jour de notre temps. Chiapin Vitelli occupe l'abbaye d'Epinlieu (1) avec Monsieur de Noircarmes (2), très bon soldat,dont il est satisfait ; le mestre de camp Don Rodrigo de Tolède, l'abbaye de Bélian avec son tercio; Francisco Bobadilla, brave cavalier, les tranchées du faubourg de Nimy ; le corps de l'armée, ce monticule de Bertaymont (3), d'où l'on voit tout à découvert. Dans ce fossé est notre cavalerie légère ; à main gauche sont massés les Allemands. Le duc est à Bertaymont. Son pavillon est celui où nous voyons les armes d'Espagne s'agiter au vent. A l'aube, le chant des oiseaux est remplacé par les salves des pièces d'artillerie et des files d'arquebusiers (4).

» Il y a eu quelquefois de violentes rencontres, dans lesquelles les assiégés ont éprouvé de fortes pertes. Don Rodrigo de Tolède a reçu neuf blessures dans une escarmouche, où il a montré la grandeur de son courage. Antonio de Céron Lumbreras et quinze autres cavaliers ont été tués. Chiapin Vitelli a été blessé, mais à son secours est accouru le valeureux Romero, dont les livres raconteront les rares vertus (5). Sans ressources et désespérant d'obtenir du renfort, les hérétiques huguenots (6) perdent courage. »

---

(1) Espinlic.

(2) Mons de Nor.

(3) Beta y Mont.

(4) Lope a introduit ici un jeu de mots : salva, décharge de fusils ou de canons, a aussi le sens de chant des oiseaux au lever du soleil.

(5) « El (daño) que de nuestra parte huvo, fue salir herido Chapin Vitelli, con un arcabuzazo en una pierna, y Don Rodrigo de Toledo, Maestre de Campo, que cargo guiando sus arcabuzeros, con nueve heridas... Murio el Capitan Alonso de Lumbrales, y Antonio Céron, teniente de la compañia de arcabuzeros à cavallo de Garcia de Valdes. De los de à cavallo fueron quinze los muertos, y poco mas los heridos, y seis infantes. » Mendoza, *Comentarios*, fol. 134 et 141 r°. Lope fait de Céron et de Lumbrales (Lumbreras) un seul personnage.

(6) Un grand nombre de Français, des Huguenots, servaient dans l'armée de Louis de Nassau.

Le jour tombe. Le duc, occupé à inspecter les postes, aperçoit Ferdinand et le reconnaît : il vient précisément de recevoir une lettre de sa femme qui l'informe du délit dont le jeune homme s'est rendu coupable ; il la fait lire à Ferdinand.

Le duc (*à part*). — J'estime qu'il a plutôt prouvé son courage. Un noble doit savoir exposer sa vie pour un ami. (*A Ferdinand.*) Qu'en dites-vous ?

Ferdinand. — Ma mère m'a assuré que, si je vous avais offensé, vous me pardonneriez.

Le duc. — Et elle ne s'est pas trompée : je vous pardonne. Mais à la guerre vous aurez à changer de vie. Soyez soumis à vos chefs, quels qu'ils soient : il faut savoir obéir et se taire... Et pour finir, je vous dirai ce que Dieu dit à tous : « Aidez-vous, et je vous aiderai. »

Dès ce moment, la recrue se comporte comme un vieux soldat et donne des preuves de résolution et d'énergie.

On apprend que le prince d'Orange approche, qu'il va chercher à introduire du secours dans la ville assiégée. Il est décidé que la place sera attaquée sans plus de retard. Noircarmes (1) et Julien Romero dirigeront l'opération. Chiapin Vitelli commandera les Espagnols (2) ; Rodrigo de Tolède descendra de la position de Bélian ; Francisco de Bobadilla sortira avec ses hommes du faubourg de Nimy, qui sera occupé, ainsi que les tranchées, par des troupes allemandes et de la cavalerie. La cavalerie légère postée dans le fossé occupera Bertaymont.

---

(1) Mos de Nor Quermes.
(2) Chiapin Vitelli, marquis de Cetona, gentilhomme florentin, était mestre de camp dans l'armée venue aux Pays-Bas avec le duc d'Albe.

Au moment où se prépare l'assaut, le duc vient trouver son fils et lui révèle le secret de sa naissance. On va planter les échelles à la muraille : si, en face du danger, il ne se montrait pas digne du sang dont il est issu, que jamais il ne dise à personne ce qu'il sait du passé, car autrement, par la vie du roi, il le ferait tuer. « Prouvez, lui dit-il, en le quittant, que vous êtes mon fils, et je vous traiterai en père. »

Julien Romero ordonne l'attaque sur différents points. Les assiégés accourent. Une lutte acharnée s'engage. Les assaillants hésitent, quand un soldat, armé d'un bouclier, monte à l'échelle dressée au pied du ravelin. Le duc reconnaît Ferdinand. Il le voit s'accrocher aux créneaux, passer par-dessus le mur, se battre sur l'enceinte. Il est blessé, sa vie est en danger. Le duc ordonne de lui porter secours, appelle Romero ; dans son émotion, il laisse échapper ce cri : « Aidez-le, c'est mon fils ! »

Romero et une quantité de soldats répondent à son appel. Bientôt des cris de victoire retentissent. On voit Ferdinand planter le drapeau espagnol sur le boulevard.

Le duc, *de loin*. — Je te bénis, moitié de mon cœur. Le ciel te garde !

Francisco de Bobadilla. — Tes larmes affectueuses témoignent de ton contentement.

Le duc. — Ne dites pas que je pleure à qui n'a pas de fils.

L'armée entre dans la ville. Le duc embrasse publiquement Ferdinand. « Vous êtes mon fils, lui dit-il, votre bravoure le proclame. Je suis heureux d'être le père d'un si bon serviteur du roi. » Et il lui annonce qu'en récompense

de son exploit la croix de Grand Prieur de l'ordre de Saint-Jean va lui être attachée sur la poitrine : il l'avait sollicitée pour lui, comptant bien qu'il s'en rendrait digne un jour. Dans une chapelle voisine, Ferdinand est revêtu de l'habit de l'ordre. Au moment où il sort, son père et sa mère, arrivés d'Espagne, viennent assister à son triomphe. Sa mère est heureuse. Anton apprend qu'il n'est que le père putatif de Ferdinand ; il se résigne : il ne se sent pas déshonoré pour une faute commise par sa femme avant leur mariage.

Ainsi qu'on l'a vu, le récit du soldat espagnol racontant les opérations du siège est généralement exact ; les dernières scènes, à partir du moment où l'assaut est ordonné, sont imaginées pour exalter le personnage principal. La ville de Mons n'a pas été prise d'assaut. Le prince d'Orange ayant vainement tenté, du 8 au 11 septembre, de faire pénétrer du secours dans la place, comprit que la résistance de son frère devenait inutile et l'engagea à composer avec l'ennemi. Le 19, Louis de Nassau capitulait à des conditions favorables : lui et ceux de sa suite pouvaient sortir de la ville avec chevaux, armes et biens, les soldats avec la dague et l'épée.

C'est également pour faire valoir le héros de la pièce que Lope nous l'a représenté venant de son village aux environs de Mons tout jeune, n'ayant jamais servi, tandis que, en 1572, Ferdinand de Tolède était déjà Grand Prieur et occupait une charge importante aux Pays-Bas. Arrivé en 1567 avec son père, il avait alors le grade de mestre de camp et commandait un des trois corps dont

se composait l'armée espagnole (1). Il opérait dans le nord quand son père lui ordonna d'abandonner les places de la Hollande et de venir prendre part au siège de Mons.

On est autorisé à supposer que Lope de Vega l'a connu, qu'il a été en rapport avec lui. Pendant douze ans au moins, jusqu'en 1596, il a été au service de la maison d'Albe; il a même résidé assez longtemps, à deux reprises, à Alba de Tormes et a pu ainsi être mis au courant de certaines particularités de la vie du Grand Prieur qui lui auraient fourni le sujet des deux premiers actes de l'*Aldegüela* : les amours du duc et d'une paysanne, l'enfance de Ferdinand, qui passe pour être le fils d'un villageois, mais dont le père est un grand seigneur, qui manifeste des goûts chevaleresques, de la vaillance, de la fierté, admirateur passionné du duc, pour qui il ressent une affection extraordinaire. Sur cette période de sa vie, nous ne possédons aucun renseignement ; mais il faut croire que Lope n'a pas entièrement inventé une histoire où il fait agir, en les désignant par leurs noms, des personnages qui étaient ses contemporains, avec lesquels il avait vécu familièrement. Il n'a très vraisemblablement fait que transporter sur la scène des aventures connues de tout le monde (3).

En comparant *El Aldegüela* avec *La Mayor hazaña del Emperador Carlos V*, on constate que le Ferdinand de

(1) *Histoire de Ferdinand Alvarez de Tolède, duc d'Albe*, t. II, Paris, 1698, pp. 248 et suiv. D'après les propos tenus par le duc d'Albe au premier acte de la pièce, il faut admettre qu'il n'était pas marié quand il séduisit la mère de Ferdinand. Celui-ci serait donc né avant 1529. En 1556, il était déjà colonel d'infanterie dans le royaume de Naples. Il mourut en 1591. SALCEDO RUIZ, *Un bastardo insigne*, pp. 15-18.

(3) LOPE DE VEGA, *Obras*, t. XII, pp. XCII-XCIX. — SALCEDO RUIZ, *Un bastardo insigne*, pp. 16-17.

Lope de Vega et le Don Juan d'Enciso présentent les ressemblances les plus frappantes. Enfants naturels, l'un d'un empereur, l'autre d'un personnage occupant le plus haut rang, ils ont hérité avec le sang de qualités qui décèlent leur origine. A la campagne, où ils sont élevés, ils ont des allures toutes différentes de celles des paysans au milieu desquels ils vivent. Leurs pères les observent avec curiosité, et, avec satisfaction, retrouvent en eux leur propre caractère. L'un et l'autre reçoivent tout jeunes l'insigne d'un ordre élevé, Don Juan, le collier de la Toison d'or, Ferdinand, la croix de l'ordre de Saint-Jean avec la dignité de Grand Prieur. Cette analogie de caractères et de situations n'est évidemment pas fortuite : il n'est pas douteux que l'un des poètes a été inspiré par l'autre. *El Aldegüela* porte la date de 1623 ; *La mayor hazaña* ne serait pas postérieure à 1616 (1). Enciso aurait donc la priorité, et il faudrait en conclure que Lope est l'imitateur.

El Aldegüela n'est pas la seule pièce dans laquelle ait été représenté le siège de Mons en 1572. Il en existe une autre, dont les trois actes se rapportent à cet événement historique : *El sitio de Mons por el Duque de Alba*, de fray Alonso Remon. Schack la déclare mauvaise (2) ; d'après Ad. Schaeffer, c'est un tissu d'inventions absurdes (3). Nous devons nous borner à mentionner leur jugement, car ils n'analysent pas la pièce, et nous n'en avons pas trouvé d'exemplaire.

(1) A. Schaeffer, *Zwei Dramen*, p. 135. L'auteur a trouvé *La mayor hazaña* dans un recueil de comédies très rare, si pas unique, imprimé, suivant lui, entre 1612 et 1616.

(2) *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. II, Berlin, 1845, p. 450.

(3) *Geschichte des spanischen Nationaldramas*, t. I, p. 255.

4

—

Prise de Maestricht par Alexandre Farnèse (1)

Alexandre Farnèse dit, dans *Don Juan d'Autriche en Flandre*, à son oncle mourant : « Notre héritier aura de lourds devoirs à remplir (2). » Devenu successeur de Don Juan, il se trouve en présence des mêmes difficultés que lui ; les moyens dont il dispose sont insuffisants, l'argent fait défaut. Les soldats, à qui l'on doit un arriéré considérable, expriment tout haut leur mécontentement ; même les plus braves et les plus dévoués se plaignent en termes très durs, ainsi que le fait, au début du drame de Lope de Vega *El Asalto de Mastrique*, Alonso Garcia, que nous verrons se distinguer par son héroïsme. « Quelque infâme coquin, dit-il, a dû inventer la guerre avec sa furie, ses violences et son front orné de lauriers. Souffrir le froid en terre flamande ou la chaleur en Afrique, cela n'enlève pas le courage et n'attiédit pas l'ardeur ; voir

---

(1) *Doze comedias de* Lope de Vega Carpio *sacadas de sus originales.* Quarta parte. Año 1614. En Pamplona, por Nicolas de Assiayn, in-4°. Folios 53-76 : *La famosa tragicomedia del Assalto de Mastrique por el Principe de Parma. — El Asalto de Mastrique por el Príncipe de Parma.* Lope de Vega, *Obras*, t. XII, pp. cxxxix-cxliv et 435-475. Menéndez y Pelayo fait remarquer que la liste des pièces de Lope dans le *Peregrino en su patria*, écrit à la fin de 1603 et publié en 1604, ne mentionne pas ce drame : il aurait donc été composé entre 1603 et 1614.

(2) « Quien nos heredare. » Il n'est que capitaine général intérimaire. Philippe II lui conféra le gouvernement par lettres du 13 et du 14 octobre 1578.

les armes mises en pièces, des pieds ou des bras emportés, voir s'abattre des corps par centaines, cela ne trouble ni n'effraye. Mais ne pas donner à manger à un homme tant qu'il n'est pas mort ! Suffit-il qu'il marche derrière un drapeau déchiré? Par la vie du roi d'Espagne, je ne veux pas continuer ainsi. Il faut qu'on nous écoute et qu'on nous donne à manger. Nous en avons assez. C'est nous qui sommes les vaincus ! Est-ce que le roi ne mange pas, lui? »

Les embarras qu'il rencontre inquiètent Farnèse. Il les expose dans une réunion du conseil de guerre, à laquelle assistent les mestres de camp Lope de Figueroa et Ferdinand de Tolède, Pedro de Tolède, Octavio Gonzaga, commandant de la cavalerie, le comte de Berlaymont, général de l'artillerie, le comte de Mansfeld, mestre de camp général.

« Vous n'ignorez pas, leur dit-il, le peu d'assistance que le roi catholique accorde à cette armée, non sans cause, il est vrai. Vous savez aussi que les soldats ont tous souffert des peines infinies, enduré des fatigues intolérables, qu'il serait impossible de rappeler, surtout les vaillants Espagnols : dans un pays si éloigné de leur patrie, ils n'entrevoient de secours que du ciel. Depuis longtemps ils attendent leur paye ; je crains que la faim ne les porte à la mutinerie, à moins que je ne les emploie à un siège : l'espoir du sac leur ferait prendre patience (1). Pour cela, Maestricht me paraît tout désigné : la place est aux con-

(1) Non seulement le sac des villes était dans les usages de la guerre, mais les généraux le promettaient aux soldats qui réclamaient leur paye et menaçaient de se mutiner, comme le fit le duc d'Albe pendant le siège de Mons, en 1572. Voir notre volume : *L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas*, p. 267.

fins de l'Allemagne et du pays de Liége ; on est sûr d'y recevoir munitions, armes et tout ce qui est nécessaire. Voilà mon projet. Dites-moi votre avis. »

Tous approuvent ; il est décidé que l'armée va se mettre en route.

L'ordre de marche est ainsi arrêté : Lope de Figueroa tiendra la droite avec le gros de la cavalerie, Ferdinand de Tolède, la gauche avec son tercio, que pourraient accompagner le tercio de Francisco de Valdés et les Wallons; Alexandre Farnèse occupera le centre avec le reste. Le capitaine Castro, attaché à la maison du prince, annonce aux troupes cette nouvelle, qui est accueillie par des acclamations.

Arrivé près de Maestricht (1), Farnèse s'empare du château de Petersen (2) et y établit son quartier général.

A la tête des défenseurs de la ville est un homme énergique (3). Au moment où lui parvient la nouvelle de l'ap-

---

(1) L'armée arriva le 8 mars 1579 devant Maestricht ; le 12, la place était investie.

(2) Aujourd'hui Petersheim, au nord. Lope écrit : Petrixón. Il ne semble pas, comme il le fait dire à Farnèse, que l'occupation de ce point ait eu lieu sans résistance. Le châtelain, rapporte Alonso Vazquez, avait déclaré d'abord qu'il ne recevrait pas les soldats royaux ; il avait même fait tirer sur eux. Le prince donna ordre de braquer des canons contre le château. A l'intervention d'un père jésuite, le châtelain consentit à cesser sa résistance. Les Espagnols n'en saccagèrent pas moins son habitation jusqu'à l'arrivée du prince, qui fit arrêter le pillage. *Sucesos de Flándes y Francia*, t. I, pp. 185-186.

(3) « Si que l'on esperoit qu'icelle garnison tant valeureuse soubz la charge et conduicte du sieur gouverneur d'illecq, par provision, Melchior de Zwarsenbourg (Melchior de Schwartzenberg de Herle, ou plutôt van Zwartzenberg, comme il signait, superintendant de la ville de Maestricht), gentilhomme du quartier de Lembourg, de grande réputation en faict de guerre,... pourroit encoires soustenir quelque trois ou quatre mois. » *Mémoires anonymes sur les troubles des Pays-Bas*, t. IV, avec préface et annotations par Alex. Henne, Bruxelles, 1864, pp. 41-42. — « Le gouverneur fut admirablement secondé par un ingénieur d'origine française, qui dirigea presque seul la défense de la place, Sébastien Tapin, très vaillant et d'une vigilance extrême. » ALONSO VAZQUEZ, *Sucesos de Flándes*, t. I, p. 187.

proche de Farnèse, il retient 4,000 paysans venus au marché, tous hommes solides, dont il compte faire de vaillants soldats. Quand se présente le capitaine Castro, chargé de le sommer de rendre la place, il le reçoit avec dédain.

Castro. — Le duc, mon maître, vous fait dire qu'il est arrivé ici avec une armée du roi d'Espagne, au nom duquel il vous conseille et vous commande...

Le gouverneur. — « Il vous commande » est de trop.

Castro. — ... de rendre la place au roi, son maître. Autrement, s'il plante seulement un canon, avant que vous ripostiez, il ne restera pas un homme vivant dans Maestricht.

Le gouverneur. — Qu'il plante un canon ou qu'il en plante trente, cela n'importe. Je sais qu'il en a cinquante. Mais sa confiance sera déçue. Je connais les menaces, les ruses et les procédés des Espagnols : leurs propos ne me font pas peur. Dites-leur qu'ils veillent à leurs vies.

Castro. — Alexandre entrera rien que pour vous châtier.

Le gouverneur. — Fût-il Alexandre de Macédoine, va-t-en lui donner ma réponse. Il a pensé venir se loger à Maestricht comme il s'est logé à Petersen. Il verra si je sais me défendre.

Les opérations sont poussées avec vigueur ; mais le nombre des pionniers est insuffisant. Farnèse se met à l'œuvre comme un simple soldat. A peine fait-il jour qu'on le voit travailler aux tranchées. Les officiers suivent son exemple (1). L'artillerie commence à battre la place. Les chefs parlent bientôt de livrer l'assaut. Farnèse résiste

(1) « On commence aussitôt à travailler de toutes parts, sans perdre de temps. Le prince mettait la main à tout, allait partout, aidait à creuser les mines, comme s'il eût été le moindre des soldats ou simple pionnier, donnant ainsi l'exemple et animant les autres. » Alonso Vazquez, *Sucesos de Flándes*, t. I, p. 192.

à leurs instances : l'heure n'est pas arrivée. Le moment venu, le tambour donne le signal de l'attaque, mais on l'entend ensuite battre la retraite : la tentative a échoué.

Farnèse assemble le conseil de guerre. Pedro de Tolède opine pour la levée du siège : ils sont arrivés dans des conditions difficiles ; le gouverneur de Maestricht a enrôlé de force six mille paysans (1), qu'il fait travailler nuit et jour. Ferdinand de Tolède trouve que l'on sacrifie inutilement des hommes et du temps : les assiégés ont toutes sortes d'inventions meurtrières, des bombes, des chaînes, dont une seule emporte vingt hommes de volée ; les dommages qu'on peut leur causer ne sont rien pour eux. Et puis, l'argent manque ; on n'a plus de crédit en Allemagne ; on ne sait même pas payer au pays de Liége ce qu'on doit pour les approvisionnements fournis sur parole. Le prince reconnaît que ces raisons sont fondées, mais il refuse énergiquement de partir. « Je prendrai Maestricht, dit-il, ou Maestricht me prendra (2). »

---

(1) Plus haut, Lope faire dire quatre mille par le gouverneur.

(2) Tous les jours, c'étaient des escarmouches, artifices nouveaux, mines, fourneaux, contre-mines, couronnes de feu et autres engins et machines, rencontres dans lesquelles on s'attaquait pique à pique. On se battait sous terre, sur la muraille, dans le fossé. Ce qu'on gagnait aujourd'hui, on le perdait demain. Le 8 avril, le prince fit appeler les colonels et mestres de camp et les prévint qu'on donnerait l'assaut général le lendemain. Tous l'approuvèrent. Le 9, au point du jour, on se mit à battre la muraille. Au bout de deux heures et demie, la brèche était faite, assez large pour l'assaut. Le signal est donné, au son des fifres, des trompettes et des tambours. Les soldats s'élancent au cri de « Santiago » ! L'ennemi résiste courageusement : sept cents Espagnols de marque sont tués, ainsi que beaucoup d'Italiens, parmi lesquels un bon nombre de gentilshommes de la maison du prince. Le lendemain (10 avril), le prince assemble son conseil ; il demande que chacun donne son avis franchement, sans autre considération que le service du roi. Quelques-uns se prononcent pour la levée du siège ; d'autres proposent un nouvel assaut. Le prince répond que lever le siège ne convient ni à sa réputation ni à celle de l'armée. Quant à livrer un second assaut, cela ne se pouvait : on n'avait ni boulets ni poudre pour l'artillerie. ALONSO VAZQUEZ, *Sucesos de Flándes*, t. I., pp. 197-206.

Avant tout, il faut trouver, ce jour même, de l'argent.. Le capitaine Castro est chargé d'aller en emprunter aux officiers ; il leur dira que le prince les prie de lui accorder ce gracieux service (1). Sa demande est accueillie par un refus chez les Wallons et les Allemands. Il arrive au quartier des Espagnols au moment où les capitaines conversent sur la continuation du siège, le manque de ressources, la difficulté de venir à bout de l'entreprise, l'énergique résistance de la place. Il les croit mal disposés et tremble en les abordant.

Castro. — Le prince, mon seigneur, supplie vos grâces...

Ribera. — Couvre-toi et parle.

Castro. — ... connaissant votre valeur, généreux Espagnols, d'avoir la bonté de lui prêter, sur sa parole et ceci (*il montre un papier*), votre argent, vos bijoux et vos chaînes.

Perea. — Castro, sois le bienvenu. Il sera fait comme le duc l'ordonne. Plût à Dieu que ce tercio eût un trésor ! A qui lui donne son sang, il ne peut refuser son or.

Castro. — Ah, seigneurs Espagnols, miroirs et soleils de la valeur et de la courtoisie, vous consentez à prêter au duc, sur sa parole, et à lui donner ce que vous avez ici ?

Tous. — Oui.

Perea. — Je n'ai que cette chaîne.

Ribera. — Moi, celle-ci. (*Il présente une chaîne et une bourse.*)

Añasco. — Moi, celle-ci et cent doublons.

(1) Quand l'argent lui manquait, il le demandait à ses capitaines, sans intervention d'un tiers. S'ils n'en avaient pas, il leur prenait leurs chaînes et leurs bijoux et les envoyait à Liége pour les y engager. Il faisait de même pour ses chaînes, ses bijoux et son argenterie, afin d'empêcher que les soldats n'abandonnassent leurs drapeaux et leurs postes. *Ibid.*, p. 192.

Castro. — Oh, vous qui êtes la terreur des autres nations, gloire à la patrie qui vous a donné un cœur aussi vaillant !

Alonso Garcia. — Prends ces écus : je les ai gardés tout un temps muets pour les faire parler en cette occasion.

Campuzano, *soldat.* — Voici tout ce que j'ai, et aussi ces anneaux.

Marcela, *une femme qui sert dans l'armée sous l'habit militaire.* — Moi, ces bijoux.

Perea. — Doucement. Viens, capitaine. Le tercio va te recevoir avec son or.

Castro. — Que d'honneur et de loyauté !

Alonso. — C'est ainsi que nous servons le roi d'Espagne.

Ribera. — Vive Philippe !

Les opérations sont poussées avec une nouvelle vigueur. Tout en les dirigeant, Farnèse y prend part : on le voit porter des fascines. Ses officiers font comme lui ; mais ils le supplient de ne pas exposer ainsi sa personne. Le comte de Berlaymont vient d'être tué en conduisant les travaux de l'artillerie (1) ; Francisco de Cardona a été frappé mortellement d'un coup d'arquebuse. Parme, froidement, fait l'éloge de l'un et de l'autre. « Cardona, remarque-t-il, était cousin du duc de Gandia. Ce gentilhomme arrivait régulièrement le premier à tout. » Pedro de Tolède a reçu une balle dans l'œil. Une contre-mine de l'ennemi vient d'éclater ; elle a envoyé au ciel, entre des amas de poussière et de fumée, deux compagnies espagnoles entières, celle de

(1) « Pendant qu'il faisait monter les pièces, le général de l'artillerie Hierges, comte de Berlaymont, reçut en pleine poitrine une arquebusade qui le tua net. Cette mort fut regrettée de tout le camp : c'était un gentilhomme vaillant, bien vu et très aimé de toutes les nations. » Alonso Vazquez, *Sucesos de Flándes*, t. I, pp. 210-211. Gilles, baron de Hierges, avait hérité, l'année précédente, du titre de comte, à la mort de son père, Charles de Berlaymont.

Gonzalo Saavedra, vaillant gentilhomme de Séville, et celle de Gaspard Ortiz, de Valence. Les corps ont été mis en pièces, sauf celui d'un soldat du nom d'Alonso Alvarez, qui, après un voyage en l'air entre les membres de ses camarades, est, par miracle, retombé vivant (1).

Farnèse, toujours impassible, songe à un autre miracle : il fait creuser de nouvelles mines et ordonne de préparer les canons pour le jour de la fête de Saint-Jean, où aura lieu un assaut général (2). Cinquante pièces, dont dix coulevrines, sont pointées contre les murailles. Une brèche est pratiquée. Le vieux tercio s'élance à travers les bombes, les boulets, les pierres. La défense est acharnée : on dirait que toute la voûte céleste lance des cercles de feu et engendre des nuages de plomb. Au milieu des bras, des têtes, des jambes et des troncs, les braves Espagnols, baignés de sang, gravissent les murs. Un grand nombre d'officiers, huit cent soldats, beaucoup d'Italiens sont tués (3).

A la chute du jour, les tambours donnent le signal de la retraite.

---

(1) « Deux grandes mines avaient été pratiquées, auxquelles le prince comptait mettre le feu le lendemain. Comme, après avoir gagné la tourelle, les mineurs étaient très fatigués, les capitaines Gaspard Ortiz, D. Gonzalo de Sayavedra, Alonso Alvarez et beaucoup de soldats de leurs compagnies y entrèrent pour se reposer, sans s'inquiéter de ce que faisaient les rebelles. Or, ils creusaient une contremine au-dessous. Ils y mirent le feu ; elle vola jusqu'au ciel et tous ceux qui se trouvaient dedans. Il n'en échappa que le capitaine Alvarez, qui était à la bouche de la mine, très éloigné des autres ; quoique fort maltraité, il en fut quitte avec deux côtes mises en pièces. » *Ibid.*, p. 208.

(2) « Le prince voulut célébrer par un assaut général le jour de la Saint-Jean. Il chargea de l'attaque sept capitaines espagnols avec leurs compagnies. » *Ibid.*, p. 212.

(3) Les noms des principaux officiers tués sont donnés par Lope. On les trouve dans Vazquez et Herrera.

Parme délibère avec deux de ses généraux en qui il a le plus de confiance et qui lui sont particulièrement dévoués, Lope de Figueroa et Ferdinand de Tolède.

Lope. — Je ne sais ce que nous allons faire. Que pense Votre Altesse ?

Parme. — Tenir ferme, Don Lope, et vaincre ou mourir : il y va de l'honneur du roi d'Espagne.

Lope. — C'est un diable qui est enfermé là-dedans. Quelle brave défense !

Parme. — Extraordinaire ! Quel feu ! Quels hommes ! Artifices, munitions, inventions, armes, trahison, il n'y a rien qu'ils n'emploient. Mais dussions-nous y passer l'hiver, quand même ils essayeraient d'amener le feu de l'enfer et la mer pour combler le fossé...

Lope de Figueroa. — S'il voulait en venir aux mains, sans fossé, sans mer, eau ni feu, je jure Dieu qu'il ne resterait pas un seul rebelle dans toute la Flandre.

Ferdinand de Tolède. — Ils sont bien approvisionnés et obstinés. L'affaire nous coûte déjà mille hommes, le mal est proche, le remède lointain; mais Votre Altesse est engagée : pour le service du roi et pour le vôtre, il n'y a pas un homme, croyez-le bien, qui craigne la mort.

Parme. — Vous me l'avez déjà assez montré.

L'Alférez Ribera vient annoncer qu'une tourelle dont l'occupation était ordonnée a été prise entre le feu de deux batteries, que le fossé est comblé. Parme fait avancer vingt canons à force de bras. Lui-même aidera à les tirer. Lope de Figueroa, chargé de diriger l'attaque, lui répond : « Non seulement je dresserai la plus grosse pièce sur le mur, mais si cela importe au roi et à vous, je l'établirai, j'en jure Dieu, dans le clocher même. »

Pendant que l'on procède aux préparatifs, survient un événement aussi pénible qu'inattendu. Castro, resté seul avec Farnèse, l'entend tenir des propos incohérents. Il crie : Aux armes ! Il se plaint d'être gelé, puis dévoré par une horrible chaleur. Il demande qu'on lui enlève son épée ; son bâton de commandement le brûle. Il a le cœur en feu. Ribera, qui est avec Castro, appelle au secours. Ferdinand de Tolède, Lope de Figueroa, Octavio Gonzaga sont consternés : le prince a perdu la raison. On le porte sur son lit. Il continue à divaguer : il ordonne que l'on tire, qu'on éloigne les Wallons, qu'on entre à Maestricht. On se perd en conjectures. L'aurait-on empoisonné? Quelque démon s'est-il emparé de lui? Maestricht en est plein.

On le déshabille, et on découvre la cause du mal : un charbon ou bubon pestilentiel au dos. L'abcès est ouvert, la fièvre tombe, et la raison revient au prince. Quoique très affaibli, il reprend bientôt la direction des opérations(1).

Il réunit le conseil de guerre et lui annonce sa résolution de livrer un nouvel assaut. Octavio Gonzaga et le comte de Mansfeld iront incontinent porter ses ordres. Le lendemain, l'armée entrera dans la place : c'est le jour

(1) « Le plus grand dommage éprouvé en cette circonstance fut qu'il survint au prince (25 juin) une forte fièvre pestilentielle, causée par le travail et les soucis, qui l'obligea, bien contre sa volonté, à se mettre au lit. Le lendemain, il voulut s'habiller, mais il lui fut impossible de se tenir sur pied. De son lit, il donnait ses ordres, comme s'il n'eût pas été malade, insistant pour que Gabrio Cervellon (général du génie) ne s'éloignât pas d'un point de la muraille. On le tenait au courant de tout ce qui se faisait. Son état s'aggrava. Les médecins donnaient peu d'espoir de guérison ; l'inquiétude augmentait dans l'armée. Le troisième jour de sa maladie, le 27 juin, le danger devint tel qu'il fut fait défense de lui parler. Mais il ne sut rester en repos : ne pouvant assister aux opérations, il voulut qu'on lui en fît rapport, et surtout excita ceux de son conseil à pousser le siège avec toute la vivacité possible. » ALONSO VAZQUEZ, *Sucesos de Flándes*, t. I, pp. 212-213.

de saint Pierre, et ce très saint apôtre leur donnera sans doute les clefs de Maestricht (1).

On apprend que les assiégés ont construit une demi-lune pour riposter à l'artillerie plantée sur leur mur et s'y défendre. Le moment est arrivé de tenter le dernier effort. Un soldat, le même qu'on a entendu, avant le siège, se faire l'écho du mécontentement commun, Alonso Garcia, arrive au quartier général, où il a été appelé.

PARME. — Alonso, l'honneur du roi et le mien vont, dans cette occasion, être confiés à ta bravoure. Tu es de Tolède, tu es vaillant.

ALONSO. — Je sers le roi et Votre Altesse ; je travaille pour le Christ, la propagation de sa loi et la glorification de son nom. Ordonnez-moi de me jeter dans le feu, je le ferai.

PARME. — Eh bien, c'est, tu le sais, dans les moments difficiles et graves qu'on juge de la valeur d'un homme. Tu monteras sur cette tourelle et, pendant toute la nuit, tu y feras la garde : tu seras la sentinelle du camp.

PEREA. — Belle occasion de se distinguer !

PARME.— Tu ne cesseras de donner l'alerte, et, au lever du soleil, armé de tout ton courage, tu t'élanceras sur la demi-lune. Je sais bien ce que ton exemple ou l'émulation fera faire aux Espagnols quand ils te verront tirer l'épée.

ALONSO. — Ce n'est que cela ?

PARME. — Est-ce peu ?

---

(1) « Le 28, Gabrio Cervellon vint l'avertir que les préparatifs étaient terminés et le pria de vouloir donner ses ordres. Sans perdre de temps, le prince fit appeler ceux de son conseil, exprima le regret de ne pouvoir les assister dans une occasion si pressante et ordonna que le lendemain, jour de Saint-Pierre, son avocat, on livrât un assaut général et qu'on entrât dans la ville par tous les moyens. Saint Pierre ouvre les portes du ciel à ceux qui lui sont recommandés : il avait, disait-il, confiance qu'il lui ouvrirait celles de Maestricht. L'attaque aurait lieu au point du jour. » *Ibid.*, p. 213.

Alonso, *enfonçant son chapeau.* — Le Christ pour tous ! Adieu ! (*Il part.*)

Don Lope. — Le brave soldat !

Perea. — Il n'y en a pas deux comme lui.

Parme. — C'est bien pour cela que je l'y ai excité.

Don Lope. — Il le fera, j'en suis sûr, dût-il endurer mille morts.

Parme. — Pierre, donnez-moi les clefs de la place, que je vous la doive, après Dieu, pour qu'en votre nom, je les envoie à Philippe, roi d'Espagne.

Ainsi qu'il a été convenu, Alonso Garcia monte la garde au haut de la tourelle. Tout repose ; lui seul veille. Il songe que la réputation de l'Espagne est entre ses mains. Pas de faiblesse ; s'il meurt, la gloire est certaine. Il n'interrompt ses réflexions que pour lancer le cri : Soldats, alerte ! La nuit avance. Les premières lueurs de l'aube se montrent à l'horizon. Il salue le soleil qui va se lever pour être témoin d'une action d'éclat. Le jour paraît. Il pousse le cri de guerre : Santiago ! invoque l'aide de la Vierge et s'élance de la tourelle.

Armés d'épées et de boucliers, les assiégés se précipitent sur Alonso, qui se défend. Les Espagnols arrivent à son secours. Le prince de Parme, trop affaibli par la maladie pour se mettre à la tête des troupes, est sorti de sa tente et anime les assaillants.

Cependant Alonso Garcia abat les ennemis comme l'herbe des champs. Les soldats qui l'ont suivi font de même, si bien que, dans l'espace d'une demi-heure, plusieurs milliers d'hommes sont tombés. La victoire est complète.

Tandis que Castro raconte à Farnèse les incidents de la lutte, des soldats entrent, l'épée nue. Alonso Garcia,

en leur nom, demande que les Espagnols, à qui est due la victoire, puissent en avoir le fruit. Le prince les autorise à saccager la ville : la nation espagnole, quand elle était pauvre, lui a donné tout l'or qu'elle possédait ; il est juste qu'elle jouisse du pillage. Mais il faut que l'on cesse les cruautés commencées (1).

Le sac terminé, l'armée se prépare à faire son entrée solennelle dans Maestricht. Le camp est mis en ordre ; on fourbit les armes ; chacun revêt ses plus beaux habits. Précédé de tambours et de trompettes, le prince, ne pouvant monter à cheval, s'avance porté sur un siège. Des capitaines arrivent avec un dais qu'ils vont tenir sur sa tête.

RIBERA. — Venez, illustre seigneur.

LE CAPITAINE ROMAN. — Gloire et honneur de l'armée, entrez dans Maestricht le front couronné de lauriers.

PARME. — Soldats, qu'est-ce que ce dais ?

PEREA. — Il était ici dans une église.

PARME. — C'est le dais du Saint-Sacrement ?

ROMAN. — Oui, seigneur.

PARME. — Etrange folie ! Couvrir la misère humaine avec ce qui sert à couvrir Dieu ! Reportez-le vite à l'église sous peine de ma disgrâce. Je ferai mon entrée sur ce siège.

---

(1) D'atroces excès furent commis. Tous les soldats de la garnison et un grand nombre d'habitants, sans distinction d'âge ni de sexe, furent mis à mort. Le gouverneur et le défenseur de la place périrent également. « On sauva la vie à l'ingénieur Bastien Tappin, à cause de sa science. Il estoit fort blessé, mais il fut guéri de ses blessures. Après cela, comme l'Empereur l'eut demandé pour s'en servir, il fut tué en une fenestre. Le gouverneur Swartsenbourg, sieur de Herle, y fut pareillement tué. » VAN METEREN, *Histoire des Pays-Bas*, La Haye 1618, fol. 173 r°.

Une des plus belles scènes, la plus belle peut-être de ce drame intéressant, est celle où le soldat Alonso Garcia chargé de donner le signal de l'assaut dans les conditions les plus périlleuses, accomplit son devoir avec un héroïque sang-froid. Le fait n'est pas une simple invention. Suivant Bentivoglio et d'autres, la prise de la ville aurait été due à l'initiative de quelques soldats qui, pénétrant par une ouverture non gardée, auraient appelé des camarades et seraient entrés avec leur aide. Strada dit que l'assaut était préparé et que la découverte de l'ouverture praticable par une sentinelle ne fit qu'avancer l'assaut de quelques heures (1). C'est la version que l'on trouve dans une curieuse relation française publiée peu après l'événement. « Le matin, sur les huict heures, ainsi que les Espagnols vouloient donner voye à une mine qu'ils avoyent faite (non descouverte par ceux de la ville), un Espagnol, suivy inopinément de deux Allemans, voulant descouvrir, au péril de sa vie, par gestes de ceux de dedans la ville, ou autrement, s'ils la pourroient avoir esventé, cognut qu'il n'y avoit aucun pour deffence sur les murailles, et, pour en estre plus asseuré, hazarda sa vie plus que devant, se montrant tout à descouvert, et plusieurs fois : mais voyant qu'il n'y avoit nul sur les murailles, marcha plus avant et dit : « Juro à Dios, son los vellaquos de poco coraçon ; » et, à l'heure, faisant signe à ceux du camp, arrivèrent peu à peu les troupes, et nonobstant ceux de la ville y survenans, n'entrèrent tant à leur aise, que si la multitude des assiégeans n'eust excédé le peu de nombre des assiégez, encor' y eut-il à refaire. (Il est besoin que ce soit dit pour ne par-

(1) P. Fea, *Alessandro Farnese, duca di Parma.* Torino, 1886, p. 105.

ler fabuleusement). Somme les assiégeans entrent, et assez de force, dans la ville, le jour de la feste et solennité S. Pierre (1). »

Alonso Vazquez, mieux informé, est plus précis ; il écrit : « Au point du jour, un soldat de la compagnie du capitaine Alonso de Perea, Alonso Garcia Ramon, de Cuenca, qui se trouvait en un réduit, s'apercevant que l'ennemi, fatigué, se reposait, sauta dans le fossé en criant : « Cierra España! Santiago ! » Tous les Espagnols suivirent. Les Allemands et les Wallons firent de même (2). » Ce ne serait donc pas sur un ordre du capitaine général qu'Alonso Garcia aurait accompli son exploit, et l'entretien de Farnèse avec le soldat, dont la vaillance s'affirme avec tant d'énergie, la scène qui suit, le monologue impressionnant d'Alonso seraient inventés par le poète.

Pour le reste, il n'a rien imaginé d'essentiel. Naturellement, il a disposé les faits d'après les nécessités de la composition et de la mise en scène. Ainsi, l'entrée triomphale à Maestricht n'eut pas lieu immédiatement après le sac. Farnèse était alors trop malade pour être transporté. Quand le capitaine Pedro de Castro vint lui annoncer la prise de la ville, il ne donna même pas un signe de satisfaction. On aurait dit qu'il voulait négliger, oublier tout ce qui pouvait troubler sa conscience. Sans prendre l'avis de personne, il fit appeler un confesseur. Les médecins l'ayant averti que, s'il avait des dispositions à prendre, il ne devait pas perdre de temps, il communia et reçut

(1) *Discours du siege et prinse de la ville de Mastrich en Flandres par le duc de Parme.* A Paris, chez Jean d'Ongoys, imprimeur, 1579. Broch. pet. in-8°.

(2) *Sucesos de Flándes,* t. I (*Colección de documentos inéditos,* t. LXXII), p. 214.

l'extrême-onction. Il dépêcha le colonel Mondragon au roi pour lui rendre compte de l'état des choses.

Son abattement, dit Vazquez, dont nous reproduisons le récit, était très grand. La fièvre redoubla ; il fut pris d'un transport au cerveau, d'un délire furieux, se mit à tenir des propos étranges, à donner des ordres à l'armée. S'adressant à Jean-Baptiste de Tassis et à Gaspard de Robles, seigneur de Billy, il leur demanda ce qu'ils faisaient dans sa chambre, s'ils ne savaient pas que les Allemands et les Wallons de l'armée catholique voulaient en venir aux mains,et pourquoi ils n'allaient pas rétablir la paix, propos qui parurent merveilleux : les deux nations, en effet, étaient sur le point de s'attaquer, et, sans l'intervention de ces gentilhommes, elles se seraient battues. Pendant son sommeil, il parlait de guerre, appelait par leurs noms des soldats qu'il connaissait, donnait des ordres, commandait l'attaque, faisait opérer la retraite.

Il était abandonné des médecins et pleuré de toute l'armée quand, le vingtième jour de sa maladie, on le vit bondir dans son lit et se découvrir tout le corps. On aperçut alors qu'il avait un charbon à l'épine dorsale. On appela les médecins, qui s'étonnèrent de n'avoir pas vu la cause de sa maladie et ouvrirent l'abcès. Si on ne l'avait pas fait, eux-mêmes déclaraient qu'il n'aurait plus vécu deux jours. Il commença à parler avec beaucoup de calme, demanda à être changé de logement, trouvant le sien bien triste, et exprima le désir d'être transporté à l'intérieur de la ville.

Le 28 juillet, les quarante mille hommes campés sous les murs de la place revêtirent leurs plus beaux habits, et

ils en avaient de magnifiques, grâce aux richesses gagnées par le pillage. On plaça le prince sur un siège de velours cramoisi, surmonté de rideaux de damas de la même couleur, et on le déposa dans la cour. Ici étaient réunis les capitaines ; ils avaient réglé entre eux l'ordre selon lequel ils le porteraient. Huit capitaines du vieux tercio, que commandait le mestre de camp Ferdinand de Tolède, prirent le siège sur leurs épaules et marchèrent ainsi jusqu'à leur quartier. Ici huit autres le prirent et le portèrent au quartier du mestre de camp Francisco de Valdés. On le mena ainsi par tous les tercios et les régiments des autres nations, entouré des drapeaux et étendards, au nombre de plus de trois cents, et des colonels et mestres de camp, rangés suivant l'ordre d'ancienneté.

A leur arrivée à la place d'armes, l'artillerie tira des salves. Beaucoup de soldats, qui croyaient leur chef mort, vinrent soulever les rideaux qui surmontaient le siège pour le reconnaître et aller annoncer la bonne nouvelle aux autres. De toutes parts, la joie se manifestait par des démonstrations bruyantes. Le prince, encore très faible, demanda qu'on cessât tout ce bruit. A l'entrée de la ville attendaient vingt-quatre capitaines avec le dais du saint sacrement de l'église primaire. A cette vue, il fit déposer le siège à terre, réprimanda d'un ton irrité les officiers pour leur étourderie, indigne de vieux soldats distingués, et leur enjoignit de reporter le dais à l'église d'où ils l'avaient tiré. Tout stupéfaits, ils se bornèrent à répondre qu'on devait cet honneur et d'autres plus grands au plus valeureux et parfait capitaine du monde (1).

(1) *Sucesos de Flándes*, t. I, pp. 221-223.

Il entra par la brèche qui avait été pratiquée près de la porte de Bruxelles, au son des trompettes et des tambours, au bruit des arquebuses et des salves d'artillerie, et fut conduit à l'église Saint-Servais, où l'on rendit grâce à Dieu de tant de bien reçu de sa sainte main. Tous les assistants furent frappés de l'extrême pâleur du prince et de son épuisement, causé par les grandes souffrances qu'il avait endurées (1).

Si la *Prise de Maestricht* finit par l'apothéose d'Alexandre Farnèse, cette pièce a aussi pour objet, comme *Don Juan d'Autriche* et *Les Espagnols en Flandre*, de faire applaudir le soldat espagnol. La prédilection de Lope pour ces sortes de drames est l'expression d'un sentiment patriotique intense, qui se manifeste dans un grand nombre de ses œuvres (2). Elle s'explique aussi par l'attrait de sujets qui lui rappelaient le temps de sa jeunesse. Comme beaucoup d'écrivains, ses contemporains, comme Cervantes, Calderon, il avait servi dans l'armée ; en 1588, à l'âge de 26 ans, il se trouvait sur le *San Juan*, un des galions de l'Armada envoyée par Philippe II pour conquérir l'Angleterre. Dans plus d'un de ses écrits, il évoque le souvenir

---

(1) *Liber Relationum eorum quæ gesta fuere in Belgio et alibi per sermum D. Ducem Alexandrum Farnesium.* Bibliothèque royale de Bruxelles, manuscrits, II, 1155, fol. 70-71, r°. Cette histoire a été écrite par un personnage témoin, comme le capitaine Alonso Vazquez, des événements qu'il rapporte, sans doute un officier italien attaché à la maison du prince. On y trouve un récit détaillé de l'entrée solennelle de Farnèse à Maestricht, qui concorde généralement avec celui de Vazquez et qui le complète sur quelques points.

(2) « Si ces pièces (historiques ou héroiques) sont inférieures à beaucoup d'autres par l'art de la composition, le mouvement patriotique de l'auteur et son zèle pour la gloire nationale leur donnent un intérêt supérieur à celui que peut exciter tout l'art poétique. » Sismondi, *De la littérature du Midi de l'Europe*, t. III, Paris, 1813, pp. 506-507.

de ce temps où, l'arquebuse sur l'épaule, il était allé s'embarquer à Lisbonne et où, dans maintes occasions, sa vie avait été en danger (1).

Mais dans aucun de ses drames il n'a déployé l'appareil militaire plus largement que dans la *Prise de Maestricht* : soldats en marche ou combattant, bruit des tambours, des trompettes, des canons, des arquebusades, cris poussés par les assaillants, tout cela donne à la pièce le caractère que l'auteur exprime par le mot de *tragi-comedia* ; nous dirions aujourd'hui : drame militaire à grand spectacle. Si l'action s'échauffe, il indique les mouvements de scène. Quand Alonso Garcia s'élance du mur d'enceinte, Flamands et Espagnols en viennent aux mains, la mêlée est générale : « Ici, écrit-il, il n'y a pas de représentation, mais des coups d'épée, tandis qu'à l'intérieur, on tire des coups d'arquebuse, qui peuvent être imités au moyen de botafuegos. »

On comprend l'enthousiasme des spectateurs, que le théâtre passionnait, et parmi lesquels se trouvaient des témoins de l'action qu'on applaudissait ou même de vieux soldats qui y avaient pris part.

A ce sujet, Lope raconte dans sa nouvelle *La Desdicha por la honra*, publiée avec *La Circe*, en 1624, une aventure tout à fait caractéristique qui lui arriva le jour de la première représentation de l'*Asalto de Mastrique*. Le directeur avait attribué le rôle de l'alférez Martin de Ribera à un méchant acteur. Comme il partait, la représentation terminée, Lope fut accosté par un gentilhomme qui, tout

(1) Barrera, *Nueva Biografia*. Lope de Vega, *Obras*, t. I, pp. 49 et suiv.

pâle de colère, manifesta la plus vive indignation de ce qu'on eût chargé de ce rôle un homme dont la figure était déplaisante et qui paraissait un lâche, tandis que Ribera était vaillant et de bonne maison : le gentilhomme était le frère même de l'alférez. Il sommait donc Lope de donner le rôle à un autre acteur moins indigne, faute de quoi il l'attendrait, au haut du Prado un jour et à un moment qu'il fixait. « Je le consolai, ajoute l'auteur, et j'en choisis un autre, à qui je recommandai de faire le brave (1). »

A la préoccupation d'intéresser le public, qui fut constante chez lui, se joignait celle de se conformer à la vérité dans l'exposition des faits et la peinture des caractères. On sait qu'il puisait aux meilleures sources, qu'il était grand liseur d'ouvrages historiques. Des pages entières de volumes qu'il a consultés sont versifiées dans maints de ses drames (2). Les notes jointes à notre analyse de la *Prise de Maestricht* démontrent à l'évidence qu'il s'est servi de l'ouvrage d'Alonso Vazquez. A part les renseignements qu'il a pu tenir de la tradition orale ou puiser dans quelque relation imprimée, c'est même la seule source qu'il ait consultée ; le tome II de l'*Historia general del mundo* de Herrera, comprenant les événements de l'année 1579, n'a pu lui fournir que très peu de détails. Aux nombreuses preuves qui justifient notre opinion, il serait facile d'en ajouter d'autres. Nous nous bornerons à un dernier rapprochement. Alexandre Farnèse refusant de céder aux instances des officiers qui demandent la levée du siège, Lope lui fait dire : « Je prendrai Maestricht ou Maestricht me pren-

(1) Lope de Vega, *Obras*, t. XII, pp. cxxxix-cxl.
(2) *Ibid.*, pp. lvii, cx.

dra. » Vazquez lui attribue le même propos quand, en 1584, l'investissement d'Anvers étant décidé, ses conseillers blâmèrent l'entreprise (1).

On objectera que Lope s'est probablement renseigné en consultant les mêmes documents que Vazquez. Nous répondrons que le capitaine espagnol rapporte des événements dont il a été témoin, des souvenirs personnels ; que, d'ailleurs, un écrivain d'une aussi prodigieuse fécondité que Lope ne s'astreignait pas à de pareilles recherches. On pourra faire observer encore que l'ouvrage de Vazquez a été imprimé au XIXe siècle seulement (2), que le manuscrit original est dédié au roi Philippe IV, que ce prince succéda à Philippe III en 1621, que la pièce de Lope a été composée entre 1603 et 1614. Mais l'ouvrage a pu être rédigé avant 1621, et le manuscrit, tout au moins le commencement, communiqué à Lope par l'auteur (3).

Quoi qu'il en soit, c'est indubitablement à Vazquez qu'il doit la connaissance si exacte, si précise des faits ; c'est grâce à Vazquez qu'il a pu produire une œuvre d'une vérité frappante, d'une fidélité historique si remarquable qu'elle n'est inférieure sous ce rapport à aucun de ses autres drames.

---

(1) Respondió al capitan Pedro de Castro que dijese à Monsieur de Velli (Billy) y á los demas de su consejo que él habia de ganar à Amberes ú Amberes le habia de ganar á él. *Sucesos de Flándes*, t. I, p. 536.

(2) *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. LXXII-LXXIV. Madrid, 1879-1880. L'histoire de Vazquez comprend les années 1577 à 1592.

(3) Dans la dédicace, Vazquez parle au roi de son aïeul Philippe II : le roi est donc bien Philippe IV, quoique la dédicace soit datée du 1er mai 1614.

5

—

Assassinat du prince d'Orange (1)

Rebelle au bienfait, ce titre donné par Tomas Osorio au drame dans lequel les personnages principaux sont Guillaume d'Orange, le sujet rebelle et ingrat, et Balthasar Gérard, le vengeur du roi, indique l'idée de la pièce ; pas toute l'idée cependant : le meurtrier est aussi l'instrument de la colère du ciel. L'auteur lui attribue encore un autre rôle et des plus inattendus, comme on le verra.

Parti de la Bourgogne, dont il est originaire, avec un ami, Leoncio, il s'arrête à Paris, se fait passer pour Français et parvient à obtenir la lettre de recommandation suivante, adressée par le duc d'Alençon au prince d'Orange : « Le porteur d'icelle est attaché à ma personne. Il veut suivre la guerre, et, par mon ordre, combattre

(1) *Laurel de comedias. Quarta parte de diferentes autores.* Madrid, 1653, 1 vol. in-4°, fol. 170-187 : *El rebelde al beneficio*, de D. Tomas Ossorio. Cette pièce a été publiée sous deux autres titres : *Lo que le toca al valor y principe de Orange*, attribué à Mira de Amescua. *Parte* 34 *de Comedias escogidas.* Madrid, 1670. — *Ingrato á quien le hizo bien*, de un ingenio de esta corte. *Comedias nuevas escogidas de los meiores Ingenios de España. Parte* 45. Madrid, 1679.

sous Votre Excellence, à l'école de laquelle seule on apprend en Europe à être soldat, en attendant que les affaires des mécontents du royaume prennent une tournure telle qu'il me soit permis de retourner dans ces pays (les Pays-Bas). Je prie Votre Excellence de l'employer (1). » Le prince s'empresse de satisfaire à cette demande.

Arrivé à Delft, Gérard dévoile à Leoncio, le véritable but de son voyage et les motifs qui lui ont fait concevoir le projet d'assassinat. A la mort de René (de Châlons), prince d'Orange, le fief n'avait pas d'héritier, suivant le droit de l'Empire ; Charles-Quint donna la principauté à Guillaume de Nassau. Philippe II créa le prince gouverneur de la Hollande et chevalier de la Toison d'or. Traître et ingrat, Orange fit chasser de Flandre tous les Espagnols, rompit sacrilègement la Pacification de Gand, qu'il avait, dans beaucoup d'occasions, juré d'observer. Ce tyran ne permet pas que la Flandre soit en paix ; il veut que la foi catholique sombre dans ses Etats. Conspirateur, luthérien, calviniste, anabaptiste, il a attiré le duc d'Alençon pour arrêter les progrès des Espagnols. Gérard veut débarrasser la terre d'un monstre qui déshonore l'humanité : catholique et noble, c'est lui, c'est son bras que Dieu a désigné pour le punir. Si Leoncio préfère vivre, ne pas s'exposer, qu'il aille à la cour du prince de Parme. Quant à lui,

(1) Cette lettre a été imaginée par Osorio, qui a ainsi trouvé un moyen facile d'introduire Balthasar Gérard auprès du prince. C'est par l'intermédiaire du pasteur Villiers que Gérard parvint à se faire recevoir au service de celui-ci, en se disant fils d'un calviniste exécuté pour sa foi et calviniste lui-même. L'idée de faire intervenir le duc d'Alençon pourrait avoir été inspirée à l'auteur par un passage de l'histoire de Strada, d'après lequel Gérard, en attendant l'occasion, aurait suivi le duc retournant en France, ce qui est une erreur. *De bello belgico*, t. II, Romæ, 1647, p. 212.

il veut couper le cou à l'hydre de l'Eglise et triompher à l'exemple des hommes valeureux. « Plus le danger est grand, plus grande est la gloire. La mort arrive infailliblement ; qu'importe que s'abrège le terme d'une carrière incertaine? Heureux qui peut le raccourcir en s'honorant ! Mettons fin à ses trahisons et à ses méchancetés, rendons la paix à la Flandre, procurons l'avancement de la foi catholique, châtions par l'épée ou le pistolet ce soutien des athées, ce protecteur des huguenots, cet effroi de l'Eglise, cet épouvantail des hommes, ce scandale de l'univers (1). »

Leoncio assure à Balthasar qu'il peut compter sur lui.

Ici finit l'exposition. Elle est claire, naturelle et vraie ; elle annonce et explique l'action violente qui doit former le dénouement. Le personnage tel que l'auteur nous le présente est bien le fanatique que nous connaissons, employant la ruse et le mensonge pour capter la confiance du prince. Nous nous attendons à le voir uniquement préoccupé des moyens de préparer le meurtre qu'il médite et de l'accomplir dès que le moment favorable sera arrivé.

Une invention étrange se substitue à l'histoire : la mission divine dont on vient de nous entretenir est reléguée au second rang et va faire place à des sentiments moins élevés.

A Delft, Gérard retrouve une femme dont il a été amoureux à Paris, Isabelle, première dame d'honneur de la

---

(1) Mostro este valeroso mancebo (Balthasar Gérard) gran voluntad de emprender este hecho, ... sin temer el peligro de la muerte, por librar la patria de las manos de un hombre quebrantador de la Fê, traydor a su Principe, y que, con achaque y son de libertad, privô de la eterna a tanta y tan inumerable multitud de animas, y a los cuerpos de la temporal, y bienes de fortuna. HERRERA, *Historia general del mundo*, t. II, p. 548.

princesse d'Orange, Blanche : c'est le nom que Louise de Coligny porte dans le drame d'Osorio (1). Cette rencontre rallume chez l'un et chez l'autre la passion de jadis. Mais Gérard a deux rivaux : le prince, dont Isabelle repousse les avances, et Leoncio, dont elle accueille les déclarations avec dédain. Celui-ci est sous l'impression d'une irritation des plus vives quand Gérard vient l'augmenter en lui avouant son amour pour Isabelle et son intention d'exécuter ce jour même le projet qu'il lui a confié. Le prince, à l'occasion du baptême de son fils, a invité à un festin les parrains, les rois de Danemark et de Navarre (2). Gérard est chargé de servir. Il versera un poison violent dans la coupe de son maître. Il a annoncé à Isabelle l'intention de la débarrasser d'un importun dont les assiduités lui déplaisent, et il prie Leoncio de tenir prêts deux chevaux pour leur permettre de fuir (3).

Persuadé que son ami est la cause du mépris que lui témoigne la dame d'honneur, Leoncio le dénonce au prince, qui échappe ainsi au danger. Balthasar persiste néanmoins dans son projet d'assassinat. Le prince va lui offrir lui-même l'occasion de l'exécuter. Il arrive, le soir, à l'appartement de la dame, veut lui faire violence. Balthasar, caché dans un cabinet voisin, en sort, tire un coup de pistolet sur son rival, qui tombe ; il crie à Isabelle :

(1) Louise, fille de Gaspard de Coligny, quatrième femme de Guillaume d'Orange, mariée au prince le 12 avril 1583.

(2) Ce fils, né le 29 janvier 1584, reçut les prénoms de ses deux parrains, les rois de Danemark et de Navarre : Frédéric-Henri. Le baptême fut célébré, avec de grandes réjouissances, le 12 juin, à Delft. Il est à peine besoin de faire remarquer que les parrains n'assistaient pas à la cérémonie. Le meurtre eut lieu le 10 juillet.

(3) Le jour de l'assassinat, Balthasar Gérard fit préparer, au delà du fossé qui entourait le château, un cheval qui devait l'emporter ; mais il n'eut pas le temps d'échapper aux gens qui le poursuivaient.

« Tu es libre ! » Le secrétaire d'Orange et des soldats accourent. Balthasar s'échappe en sautant par une fenêtre. Le spectateur est laissé dans l'ignorance des événements qui suivent.

Ainsi la pièce finit comme un mauvais mélodrame, où l'invraisemblance est poussée à l'absurde. On a expliqué cette invraisemblance par le désir de mieux faire excuser le meurtre en doublant le fanatisme d'une autre passion puissante, la jalousie (1). L'atténuation était inutile : les Espagnols ne réclamaient pas d'autre excuse que le zèle religieux, et l'auteur a plutôt amoindri son héros par cette invention. Peut-être a-t-il trouvé ingénieux de lier étroitement au sujet principal l'intrigue amoureuse obligée ; mais l'idée était malheureuse : elle lui a fait fausser entièrement les caractères. On doit croire que ce défaut ne choquait pas les contemporains, car il a paru au moins trois éditions du drame d'Osorio, de 1653 à 1679 : le public applaudissait à l'assassinat sans se demander si les circonstances imaginées par l'auteur répondaient à la réalité historique. Aujourd'hui, nous trouvons la pièce faible et les personnages peu intéressants, sauf la femme du prince, qui, dans une courte apparition, excite la sympathie et la pitié: elle offre à Isabelle tous ses bijoux à condition qu'elle s'engage à épouser Balthasar et parte ; mais le prince s'oppose à ce départ et provoque ainsi lui-même la catastrophe.

Une scène de tout autre nature mérite encore d'être notée. Pendant le banquet offert aux parrains de Frédéric-

---

(1) AD. SCHAEFFER, *Geschichte des spanischen Nationaldramas*, t. II, p. 270.

Henri, Guillaume d'Orange et les deux rois conversent sur les principes du gouvernement et la meilleure façon de conduire les peuples. Le roi de Navarre est l'ami de ses sujets : il les traite avec douceur et ne connaît pas de plus grande satisfaction que de régner sur les cœurs. Celui de Danemark exprime le même sentiment, sauf une réserve : il faut que ses sujets admettent, sans exception, la religion luthérienne. La conception du prince d'Orange est bien différente. Sur le terrain des idées religieuses, il est d'un avis opposé à celui du roi de Danemark. « C'est de la tyrannie, dit-il, que de vouloir enchaîner le libre arbitre. J'accorderais à mes vassaux la liberté de conscience. Qu'ils soient loyaux et donnent l'âme à qui ils voudront. » Mais la liberté entière qu'il leur laisse en matière religieuse, il la leur refuse en politique. Ce fut la doctrine d'Alexandre et de César : pour bien commander, il faut se faire craindre. S'il gouvernait, il le ferait à la manière forte, comme a dû le faire le premier roi, qui fut d'abord un tyran :

El primero que fue Rey
Empeço por ser tirano.

Longtemps après lui, Voltaire a écrit :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

6

—

Une mutinerie militaire (1)

Les révoltes qui éclatèrent dans l'armée espagnole sous le règne de Philippe II eurent généralement pour cause des retards considérables dans le payement de la solde. Après avoir attendu quelquefois plusieurs années, les soldats perdaient patience, chassaient les officiers qui ne faisaient pas cause commune avec eux, choisissaient un chef, un *electo*, s'organisaient en république et vivaient aux dépens des contrées où ils étaient établis. Impuissant à les satisfaire, le gouvernement les laissait, le plus souvent, se livrer à tous les excès jusqu'au jour où il trouvait le moyen de composer avec eux. Une de ces mutineries qui l'inquiéta le plus, une des plus importantes par son développement et sa durée, fut celle de 1593.

Peu de temps après la mort d'Alexandre Farnèse, l'armée qui revenait de France, sous le commandement de Charles de Mansfeld, arrivait à la frontière, quand une partie des hommes, deux mille cinq cents environ, à qui

(1) *La gran comedia Los Amotinados de Flandes de* Luis Vélez de Guevara. *Quinta parte de comedias escogidas de los meiores Ingenios de España.* Año 1653. Madrid, Pablo de Val, in-4°.

on devait un fort arriéré, mourant de faim, se soulevèrent et se fortifièrent dans la ville de Saint-Pol. Comme on craignait que toute l'armée ne suivît leur exemple, on leur donna trois payes en acompte. Ce fut alors le tour des Italiens. Les uns allèrent se fixer à Pont-sur-Sambre, où ils rançonnèrent la contrée pendant plus de quinze mois ; d'autres à Sichem, d'où, organisés en république, ils firent des incursions dans le plat pays, jusqu'aux portes d'Anvers et de Bruxelles.

En 1594, l'archiduc Ernest entra en pourparlers avec les uns et les autres. Un accord fut conclu, en vertu duquel ils recevaient 500 écus par jour et obtenaient en garantie la ville de Tirlemont ; comme otage jusqu'au payement intégral de ce qui leur était dû, on leur livrait un officier espagnol. La république de Sichem dura jusqu'à l'arrivée de l'archiduc Albert, en 1596 (1).

Tels sont les faits dont Luis Vélez de Guevara s'est inspiré pour composer son drame *Les Mutinés de Flandre.*

Don Diego de Silva, chevalier de Saint-Jacques, se dispose à aller à la rencontre de l'archiduc Albert, qui arrive d'Espagne, quand les hommes de son tercio, mécontents d'attendre depuis longtemps l'arriéré de leur paye, se mutinent et vont jusqu'à exiger qu'il se mette à leur tête (2). Cet acte d'insubordination irrite Don Diego. Il les accuse d'ingratitude à son égard : n'a-t-il pas toujours

(1) Antonio Carnero, *Historia de las guerras civiles que ha avido en los Estados de Flandes desdel año* 1559 *hasta el de* 1609. En Bruselas, 1625, in-fol., pp. 301, 343-344. — Van Meteren, *Histoire des Pays-Bas,* fol. 367.

(2) Dans son *Histoire des guerres civiles de Flandre,* Carnero donne la liste des officiers supérieurs qui servirent aux Pays-Bas sous le règne de Philippe II ; on n'y trouve pas de mestre de camp du nom de Diego de Silva.

cherché à leur procurer le meilleur poste? Dans les batailles et les assauts, le tercio n'a-t-il pas toujours été au plus fort du danger? Quel mauvais exemple ils vont donner aux soldats d'autres nations ! A-t-on jamais vu les Espagnols servir autrement que pour l'honneur? Le roi, avec un zèle pieux, a déclaré qu'il perdrait plutôt la Flandre que d'accorder la liberté de conscience ; c'est sur eux qu'il compte pour ramener ses sujets au giron de l'Eglise et réprimer l'obstination des Flamands rebelles. Ils trompent sa confiance et ternissent l'éclat de la gloire espagnole. L'ennemi, qui observe avec envie la splendeur de l'Espagne, à la vue de cet acte infâme, prendra courage, redoublera d'audace et refusera hautement l'obéissance au roi, comme le font les Espagnols.

L'alférez au nom de tous, lui répond qu'ils persistent dans leur résolution : ils prétendent être payés ; ils veulent que Don Diego se ligue avec eux, s'engage par écrit à devenir leur chef et, par serment, à ne pas servir le roi jusqu'à ce que le tercio ait reçu les dix payes qui lui sont dues ; il leur assurera des logements dans le pays de Tirlemont (1). S'il ne souscrit pas à leurs exigences, il sera exécuté avant la fin du jour. Diego prend la plume, écrit, signe le papier et le présente à l'alférez.

Don Diego. — Voici, soldats. Par le ciel, que je prends à témoin, je jure et promets de donner mille fois ma vie dans les plus grands tourments plutôt que de manquer à un point de ce que j'ai signé.

L'alférez. — Que je vous serre dans mes bras !

Don Diego. — Lisez d'abord.

(1) Luis Vélez confond les mutinés de Saint-Pol, les Espagnols, avec ceux de Sichem, les Italiens.

L'ALFÉREZ *lit.* — « Moi, Don Diego de Silva, mestre de camp du vieux tercio mutiné, je déclare le désavouer comme désobéissant à Sa Majesté. Je procéderai contre lui avec la rigeur que m'imposent les devoirs de ma charge jusqu'à perdre la vie au service du roi, notre seigneur. Don Diego de Silva. » (*A Don Diego.*) Et tu avais ta raison quand tu as signé ce papier ?

DON DIEGO. — Oui.

L'ALFÉREZ. — Et tu n'as pas craint à l'idée de la mort qui t'attend ?

DON DIEGO. — Non.

L'ALFÉREZ. — Mais que prétends-tu en mourant ?

DON DIEGO. — Acquérir un renom immortel.

L'ALFÉREZ. — Et comment ?

DON DIEGO. — En servant mon roi.

L'alférez ordonne de préparer les arquebuses. Don Diego ne veut pas qu'après sa mort on puisse dire qu'il s'est laissé tuer par lâcheté : il tire son épée et, avant qu'on commande le feu, provoque ceux qui pourraient en douter. Emu de tant d'héroïsme, l'alférez s'écrie : « O valeureux Espagnol, tu ne mourras pas de la main de ceux que tu as humiliés ! Va en paix. Qui a mérité le prix de l'honneur mérite d'être acclamé. » Et il fait tirer une salve. Don Diego, affligé, s'éloigne au son des trompettes et des tambours, après avoir promis aux soldats de les disculper plus tard, quand l'occasion s'en présentera, auprès du comte de Fuentes (1) : ils ouvriront un jour les yeux, regretteront leur conduite et seront des « lions de Flandre. »

(1) Gouverneur général intérimaire, de la mort de l'archiduc Ernest, 21 février 1595, à l'arrivée de son frère Albert.

A la nouvelle de cette mutinerie, de l'insolence et de l'obstination des soldats, Fuentes est atterré. Quel affront pour lui ! L'archiduc Albert va arriver (1) ; il n'admettra pas d'excuse pour une aussi grave faute commise par des Espagnols et qui atteint le renom de vigilance du chef. Une humiliation publique augmente sa honte. Les bourgeois de Bruxelles viennent peu après offrir au nouveau gouverneur général 300,000 écus pour payer les mutinés, se plaignent de la rigueur de Fuentes, et celui-ci entend le prince leur donner raison : « Quand on ne sait pas, dit-il, gagner les volontés et qu'on donne aux Flamands des motifs de plainte, il n'est pas étonnant que les troupes espagnoles se mutinent. »

Le comte, indigné, réunit toute son argenterie et va trouver les mutinés. Il arrive au moment où l'alférez vient d'apprendre qu'une proclamation, signée de lui, désavoue leurs excès, les déclare rayés du contrôle et leur refuse la qualité d'Espagnols.

Le comte. — Quel est celui que vous avez nommé, à la stupéfaction du monde, chef de la mutinerie ?

Les soldats. — Nous le sommes tous !

Le comte. — Il ne suffit pas de crier et de faire du tapage : on sait ce que vous voulez. Je demande qui est le chef de cette mutinerie ?

L'alférez. — Seigneur comte, le corps tout entier est le chef.

Le comte. — Je comprends que personne ne veuille se désigner à cause du danger que courrait le chef de la faction; mais il ne s'agit

(1) Luis Vélez brouille les dates et altère les faits quand il montre Albert arrivant au moment où la mutinerie des Espagnols éclate et passant alors par Saint-Pol. L'archiduc vint d'Espagne aux Pays-Bas par l'Italie et fit son entrée à Bruxelles le 11 février 1596. Fuentes partit peu après. Carnero, *Guerras civiles*, p. 380.

pas de craindre une mesure de rigueur en de pareilles circonstances. Je demande qui est le soldat réputé le plus vaillant.

L'ALFÉREZ. — Le moindre, le plus simple, le plus pauvre saura se faire mettre en mille pièces en se battant contre une armée de huguenots.

LE COMTE. — Eh bien, que le plus résolu d'entre vous vienne s'expliquer ; je lui dirai que n'être pas fier d'être né Espagnol, c'est n'avoir pas d'honneur, voulût-on, vive Dieu, l'acheter au prix de son sang. Qui voit trente mille hommes commandés par Maurice de Nassau en Flandre et ne secourt pas le comte de Fuentes en danger si évident, non, il n'est pas chrétien, il n'a pas de cœur. Si le roi vous doit dix payes, ne reconnaissez-vous pas que vous me devez, à moi, mille occasions que je vous ai données d'acquérir, en Flandre, le plus grand renom qu'aient mérité des soldats ?

L'ALFÉREZ. — Tout cela est vrai, seigneur comte ; mais on ne fait pas la guerre sans argent. Qu'on donne l'ordre d'en chercher ; en attendant, nous accepterions un acompte et nous changerions d'avis.

Entrent des soldats portant des pièces d'argenterie.

FUENTES. — Le voici, l'acompte. Prenez cette argenterie et partagez-vous la.

L'ALFÉREZ. — Que personne n'y touche, sous peine de la vie. Nous sommes nus et pauvres ; mais nous voulons d'abord savoir d'où vient cette excessive libéralité.

LE COMTE. — L'argenterie vient de moi.

L'ALFÉREZ. — Votre Excellence nous croit-elle assez infâmes pour accepter comme acompte la vaisselle dans laquelle mange notre général ? Les soldats espagnols ne reçoivent que de leur roi honneurs et argent ; de leur général ils acceptent faveurs, dangers et occasions d'acquérir de la gloire. Si Votre Excellence a ordonné

de nous rayer des registres, nous inscrirons nos noms avec nos estocs sur les cuirasses des hérétiques, quand même l'enfer les aurait forgées. Que votre argenterie retourne d'où elle vient.

Et l'alférez donne rendez-vous au général pour le lendemain, en face de l'ennemi. Mais il demande que le tercio garde son mestre de camp. Le comte consent et dit à celui-ci : « Je vous laisse engagée ma réputation. »

Une occasion se présente à Fuentes, à Don Diego et aux Espagnols mutinés de regagner la considération et l'estime que tous ces incidents menacent de leur faire perdre aux yeux de l'archiduc et de l'armée entière.

Maurice de Nassau, entré dans le pays à la tête de forces considérables, n'est pas loin de Bruxelles. Le tercio mutiné est en marche pour venir renforcer l'armée espagnole qui protège la capitale. On apprend qu'il est cerné dans un bois, que deux mille hommes sont postés sur le canal pour lui barrer le passage d'un pont, que l'ennemi a percé une digue pour inonder la campagne qu'il doit traverser. Fuentes arrive à son secours, s'empare du pont. Les mutinés franchissent la campagne submergée, à travers des barques armées, d'où l'ennemi tire sur eux. Don Diego, l'alférez et Fuentes se retrouvent ensemble, sans se reconnaître d'abord, au milieu de l'obscurité.

Le comte. — Je suis le comte de Fuentes qui, de ma propre personne, suis venu à votre secours et ai gagné le pont. La fortune nous sourit.

L'alférez. — Le jour naissant va nous permettre de la suivre.

En effet, l'armée espagnole, ainsi renforcée, surprend l'ennemi et le défait. L'archiduc, venant de Saint-Pol,

arrive à temps pour féliciter les vainqueurs, sur le terrain même du combat, de ce succès inespéré.

Bien qu'il soit basé sur un fait historique, ce drame est, en grande partie, de pure imagination. Luis Vélez fait agir ses personnages sans s'inquiéter de la chronologie, ni de la topographie, ni de la succession véritable des événements. Mais s'il s'est infiniment plus écarté de l'histoire que Lope de Vega dans ses drames relatifs à Don Juan et à Alexandre Farnèse, il caractérise également bien le soldat espagnol : orgueilleux, arrogant, indiscipliné quand il est mécontent, mais vaillant, héroïque et magnanime dès qu'il rentre dans le devoir. A tous les degrés de la hiérarchie, il le représente avec autant d'art que de vérité. Les *Mutinés de Flandre* ne figurent pas au nombre des meilleures pièces de Luis Vélez de Guevara ; mais ils ne sont pas indignes de l'auteur de *Régner après la mort*.

7

—

Surprise d'Amiens (1)

Ce fait d'armes a rendu célèbre le nom du mestre de camp Hernan Tello Portocarrero, qui le conçut et l'exécuta. La surprise d'Amiens, le 11 mars 1597, est, en effet, un des épisodes les plus extraordinaires et les plus brillants de la guerre des Pays-Bas au XVIe siècle.

Henri IV, en lutte avec l'Espagne depuis deux ans, se préparant à entrer en campagne, aurait voulu introduire une garnison à Amiens, mais les bourgeois invoquèrent leurs privilèges, qui les en dispensaient ; ils prétendaient, d'ailleurs, être en état de se défendre eux-mêmes. Leur présomption les perdit. Portocarrero, qui connaissait la faiblesse de la place, projeta un coup de main des plus hardis. Avec l'autorisation de l'archiduc Albert, gouverneur général, il fit venir, dans le plus grand secret, des détachements des garnisons voisines. Le 10 mars, ils se trouvaient rassemblés à une demi-lieue de

---

(1) *Comedia famosa titulada : Por su rey y por su dama, de* Don Francisco Bances Candamo. *Biblioteca de autores españoles. Dramáticos posteriores á Lope de Vega,* tomo segundo, Madrid, 1859, pp. 369-389.

Doullens : six cents cavaliers, deux mille fantassins, six compagnies de lances. Hernan Tello à leur tête, ils allèrent, la nuit, se mettre en embuscade à une portée de mousquet d'Amiens.

Parmi les soldats et les officiers, on choisit quatorze hommes résolus, qui se déguisèrent en paysans, armés, sous leurs blouses, de dagues et de pistolets. Trois d'entre eux conduisaient un chariot chargé de foin, tiré par trois chevaux. A quelque distance suivaient un sergent et trois soldats portant des sacs de noix et de pommes, comme s'ils allaient les vendre au marché ; puis un autre groupe de six hommes avec un sergent, portant également des sacs.

Au moment où la petite troupe arrivait à la porte de la ville, un des conducteurs du chariot tira un coup de pistolet : c'était le signal convenu. Les faux paysans se jettent sur les hommes du corps de garde, en tuent une grande partie, s'emparent de leurs armes. Les Espagnols postés non loin de là accourent. Pris à l'improviste, les bourgeois sont dans l'impossibilité de résister : la ville est occupée presque sans coup férir (1).

Cet exploit forme de dénouement de la comédie *Pour son roi et pour sa dame*, dans laquelle Francisco de Bances Candamo a voulu montrer la galanterie alliée à la bravoure.

(1) Carnero, *Guerras civiles*. pp. 404-405. Outre cet ouvrage, Candamo a pu consulter le suivant : D. Diego de Villalobos y Benavides. *Comentarios de las cosas sucedidas en los Paises baxos de Flandes desde el año de* 1594 *hasta el de* 1598. Madrid, 1612, in-4°, fol. 83 v°-91 r° On trouve également un récit, moins développé, de ce fait d'armes dans D. Carlos Coloma, *Las guerras de los Estados baxos*, Amberes, 1625, in-4°.

Après le combat qui a précédé la prise de Doullens par les Espagnols (1), un soldat apporte à Portocarrero, son chef, un médaillon trouvé sur le champ de bataille. Dans le bijou est enfermé le portrait d'une ravissante jeune femme, une Française, dont le mestre de camp est aussitôt épris. D'humeur aventureuse, porté aux entreprises téméraires, il se met à sa recherche. Il la rencontre en compagnie de son père, habitant notable d'Amiens. La dame a entendu vanter sa vaillance et sa galanterie, et elle ne dissimule pas l'admiration qu'elle a conçue pour lui. De son côté, Portocarrero avoue le vif désir qu'il avait de la voir, et, comme preuve de la sincérité de sa déclaration, il lui montre le bijou trouvé à Doullens. Séraphine — c'est le nom de la dame — le lui enlève ; mais il ne lui laissera pas de repos avant de l'avoir recouvré.

Il la retrouve dans un bal masqué, à Amiens même, chez le comte de Saint-Pol, gouverneur de la Picardie, et obtient d'elle un rendez-vous, Après toutes sortes d'incidents des plus compliqués, il rentre en possession du portrait. Séraphine le lui restitue à condition qu'il ne cherchera plus à la rencontrer ; elle souffre le martyre en le voyant accomplir des actes audacieux qui peuvent le perdre à chaque instant ; elle ne veut pas pour un caprice — elle se garde de dire que c'est de l'amour — éprouver de nouvelles alarmes. Excité et par le cadeau et par cet aveu, le bouillant officier jure que, tant qu'il vivra, la belle dame ne donnera pas sa main à un Français. Séraphine objecte l'impossibilité d'une union entre

(1) La ville fut investie le 13 juillet 1595 par Fuentes et prise le 31 du même mois.

eux : ils ont pour maître des souverains rivaux. Elle ne pourrait s'engager que s'ils étaient sujets d'un même roi, « quand, dit-elle, Amiens sera à vous ou Doullens à moi ». Portocarrero trouve la solution facile : il supprime un des termes de l'alternative et choisit Amiens aux Espagnols, car Doullens, aussi longtemps qu'il en sera le gouverneur, n'appartiendra pas au roi de France. Séraphine, blessée de tant d'orgueil, se reproche l'indigne propos qu'elle vient de lui tenir inconsidérément et le quitte.

Portocarrero n'en persiste pas moins à vouloir la gagner en conquérant Amiens. Les mesures sont prises, les ordres donnés et exécutés comme on l'a vu plus haut. Le capitaine Francisco del Arco, confident du mestre de camp, et douze compagnons pénètrent dans la ville comme s'ils y venaient vendre des fruits. L'un d'eux mène un chariot au fond duquel un plancher de fer, caché sous la paille, recouvre des armes, épées, mousquets, pertuisanes. Le corps de garde voisin du point le plus faible est surpris et la ville occupée.

Flattée des égards que lui témoigne le vainqueur, la comtesse de Saint-Pol intervient en faveur du galant officier espagnol auprès de Séraphine.

Portocarrero. — J'ai tenu ma parole ; qu'elle fasse comme moi.

Séraphine. — Je le ferai, si mon père le veut.

Le père (*à Portocarrero*). — Je suis à vos pieds et vous félicite de l'heureux événement.

Pour son roi et pour sa dame est essentiellement, on le voit, une comédie d'intrigue. Comme œuvre littéraire, elle a des qualités que les meilleurs critiques s'accordent

à lui reconnaître (1). Au point de vue historique, il n'y a pas lieu de joindre un commentaire à la courte analyse que nous venons d'en faire. Nous mentionnerons pourtant la première scène, où le héros de la pièce s'abandonne, dans un entretien avec le capitaine Francisco del Arco, à des considérations sur la politique générale de l'Espagne qui ne paraissent pas ici à leur place. Nous ne savons pas non plus pourquoi le poète suppose que l'entretien a lieu en 1609. On entrevoit les plus grandes difficultés du côté des Pays-Bas. L'Espagne est fatiguée. Elle embrasse les quatre parties du monde, étend sa domination sur des nations diverses, dont la variété d'humeurs engendre mille maux. Les guerres de Flandre lui ont été fatales. On a marié Isabelle à Albert, on lui a donné les Pays-Bas en dot pour créer une troisième branche de la maison d'Autriche et dans l'espoir que les Hollandais reviendraient à l'obéissance sous des princes de sang royal, comme ils demandaient à être gouvernés. On espérait aussi qu'une puissance se serait constituée entre la France et l'Empire, qui pût tenir tête aux voisins sur terre et sur mer. Ainsi l'Espagne aurait cessé de consumer ses hommes et ses trésors. L'évé-

(1) Le ton du dialogue, galant, courtois, spirituel, s'adapte merveilleusement à l'action et aux personnages. Les caractères sont admirablement dessinés. Le contraste des mœurs françaises et espagnoles est rendu d'une manière frappante. Il règne dans tout l'ensemble une exaltation héroique, un sentiment d'orgueil patriotique, une vivacité de traditions et de souvenirs qui charment. L. de Viel-Castel, *Essai sur le théâtre espagnol*, Paris, 1882, t. II, pp. 283-284. — Ochoa admire également la peinture des caractères. *Tesoro del teatro español*, t. V. p. 254. — Tout le drame, dit Schack, est pénétré d'une ardeur militaire, d'une exaltation guerrière adoucies par le ton de la plus fine galanterie. Grâce à ce mélange, l'effet général est des plus charmants. *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. III, pp. 422-424.

nement n'a pas répondu aux espérancess que l'on entretenait.

De pareilles réflexions n'auraient, sans doute, pu être hasardées sur la scène du temps de Philippe III ou de Philippe IV. Mais Candamo écrivait à la fin du XVIIe siècle et ne faisait qu'expliquer les défauts et constater les résultats d'une politique abandonnée forcément et sans retour depuis 1648.

II

TROIS DRAMES MILITAIRES

—

1

Le siège de Breda (1)

Quand, à la fin du mois d'avril 1624, Spinola vint s'établir sous les murs de Breda, cette place était préparée à résister énergiquement. Forte par sa situation et ses travaux de défense, elle avait pour gouverneur un général expérimenté, Justin de Nassau, frère naturel du Stathouder, Maurice. A Madrid, l'entreprise était jugée très défavorablement : on la trouvait téméraire, inopportune. Aux Pays-Bas, presque tous les mestres de camp la désapprouvaient ; certains ne se gênaient pas pour déclarer qu'on allait au-devant d'un échec.

Quoiqu'il ne se fît pas illusion sur les difficultés du siège, Spinola n'en persista pas moins dans sa résolution. Le 28 août, l'armée, divisée en trois corps, se postait à Gineken,

(1) *El sitio de Breda. Biblioteca de autores españoles*, t. VII, *Comedias de* DON PEDRO CALDERON DE LA BARCA, colección hecha é ilustrada por Don Eugenio Hartzenbusch, tomo primero, segunda edición. Madrid, 1851, pp. 110-128.

à Terheyden et à Teteringhen. Bientôt la place était complètement investie.

En vain Maurice de Nassau et, après sa mort (1), Frédéric-Henri, son frère, essayèrent de forcer les lignes des assiégeants. L'insuccès d'une vigoureuse tentative faite, le 5 mai 1625, alors que les ressources étaient presque complètement épuisées, fit entrevoir aux défenseurs la nécessité de se rendre.

Le 2 juin, la capitulation était signée. Le 5, avait lieu la sortie de la garnison, dans l'ordre convenu : à l'avant-garde, une compagnie de cavalerie, à l'arrière-garde, une autre, dont presque tous les hommes étaient sans monture. Entre les deux marchait l'infanterie, tambour battant, enseignes déployées, les colonels en tête de leurs régiments. Au centre, le gouverneur de Breda. « Le marquis, rapporte le père Hugo, environné d'une belle troupe de noblesse, regardoit passer lui-même, d'un œil modérément victorieux, la pompe honorable de son triomphe de l'interstice qui estoit entre la ville et nostre dernier retranchement, saluant et embrassant courtoisement les chefs les uns après les autres et faisant grand honneur au vénérable vieillard, Justin de Nassau, desia tout chenu, à sa femme et à ses enfants (2). »

Comme le siège d'Ostende, celui de Breda avait attiré l'attention générale en Europe ; aussi valut-il des applau-

(1) 23 avril 1625.

(2) Herman Hugo, *Obsidio Bredana*. Anvers, Plantin, 1626, in-f°. Il parut, également chez Plantin, en 1627, une traduction espagnole de ce volume par Emmanuel Sueyro, et, en 1631, une traduction en français par Philippe Chifflet. Le Père Hugo, confesseur de Spinola, fut témoin des événements dont il a fait l'histoire. Nous citons son ouvrage d'après la traduction de Chifflet.

dissements unanimes au général italien. Même en Espagne, où l'on avait critiqué son entreprise au début, l'effet fut énorme : le conseil d'Etat, Olivarès, Philippe IV comblèrent d'éloges le vainqueur ; le roi l'éleva à la dignité de grand commandeur de Castille (1).

A Madrid, le succès des armes espagnoles fut fêté par des réjouissances publiques ; dans les églises, on rendit solennellement grâce à Dieu. On célébra la victoire de Spinola en vers et en prose. A Bruxelles, le Père Pierre de Bivero, chapelain de l'infante Isabelle, composa une paraphrase du *Te Deum* appliquée aux principaux événements du siège (2) ; Balthasar Nardus, d'Arezzo, un éloge du capitaine génois, dans lequel il rappelle ses exploits en Belgique, ses vertus héroïques et tout à fait divines (3) ; Antonio Hurtado de Mendoza, une *loa* où il raconte l'impression produite à la cour (4).

Un peu plus tard, Lope de Vega, dans un admirable poème dialogué, vanta les mérites du « grand Spinola, gloire de l'Italie et de l'Espagne, qui s'est acquis un renom immortel. La France s'émerveille, l'Angleterre et les îles ont tremblé. Pendant deux années, l'aurore et les étoiles l'ont constamment trouvé le corps revêtu de l'armure, méditant d'honorables desseins, exemple de ses soldats,

(1) Ant. Rodríguez Villa, *Ambrosio Spínola*, Madrid, 1905, p. 433.
(2) *Hymno triumphal de los divinos loores*, compuesto por el P. Pedro de Bivero, de la compañia de Jesus, predicador de S. Alt., en la toma de Breda. En Bruselas, por Huberto Antonio, 1625, 1 vol. in-4°.
(3) *Triumphus invictissimo heroi Ambrosio Spinolae, Balbatiae Marchioni, Aurei Velleris Equiti…, Panegyrico celebratus* a Balthasare Nardo Arretino. Bruxellis, typis Joannis Meerbecii, 1626, in-4°. Dédié au comte d'Olivarès.
(4) Ticknor, *History of Spanish Literature*, Boston, 1863, t. II, p. 448.

objet de la vénération aux frontières, à qui le passé porte envie, gloire de notre heureux temps (1). »

C'est alors aussi que Calderon composa son drame *Le siège de Breda*, dans lequel il nous fait assister aux opérations, depuis le moment où l'armée qui va investir la place part de Turnhout, jusqu'à la capitulation et la sortie des défenseurs.

Tous les personnages, à l'exception de ceux qu'il introduit dans l'indispensable intrigue amoureuse, sont historiques : le marquis Ambroise Spinola, le comte Jean de Nassau, Claude de Rye, baron de Balançon (2), Paul Baillon (3), le marquis de Belveder, Francisco de Medina, Fadrique Bazan, Gonzalo de Cordova, Luis de Velasco (4), Vicente Pimentel, le capitaine Alonso Ladron, Frédéric-Henri de Nassau, le comte Henri de Bergh (5), le prince de Pologne (6), venu pour assister aux opérations, Justin de Nassau, le colonel anglais Morgan, qui prit une part importante à la défense de la place.

Par une série de scènes qui se succèdent sans véritable action dramatique, le poète nous conduit jusqu'aux péripéties qui précèdent la reddition. De jour en jour, la situa-

(1) *Diálogo militar á honor del Excelentísimo Marqués Espínola.* Lope de Vega, *Obras*, t. xiii, pp. 147-155. Ce dialogue a été très probablement écrit en 1628, au moment où Spinola, venu en Espagne, se préparait à partir pour l'Italie, après sa nomination comme gouverneur du Milanais. Lope dit qu'il remplira ses fonctions « avec valeur et prudence. »

(2) Dont Calderon fait le marquis de Barlanzon. Le baron de Balançon était mestre de camp du vieux régiment de Bourgogne.

(3) Aussi Ballion, et mieux Baglioni. Il était mestre de camp d'un régiment italien. Dans Calderon : Pablos Ballon.

(4) Comte de Salazar.

(5) Enrique de Vergas.

(6) Vladislas-Sigismond. A son arrivée il fut reçu par Spinola, accompagné de presque toute la noblesse, et logé dans une tente richement meublée.

tion devient plus difficile pour les assiégés. Le peuple, poussé par la faim, exige que l'on capitule. Justin de Nassau demande un délai de vingt-quatre heures pour se résoudre ; il conserve l'espoir d'être secouru par son frère.

En effet, Frédéric-Henri approche avec 30,000 hommes et 1,200 chariots, dans l'intention de rompre les lignes d'investissement. Les Italiens sont chargés de l'arrêter, au grand dépit des Espagnols, qui voudraient occuper les premiers rangs à l'heure décisive. L'ennemi est repoussé. Les défenseurs de la place, dont le nombre est considérablement réduit, sans vivres, sans ressources, reconnaissent l'impossibilité de résister davantage. Morgan vient annoncer que le gouverneur est disposé à se rendre si on lui accorde des conditions honorables.

Le comte de Bergh et le baron de Balançon, désignés pour traiter, sont munis d'instructions qui leur recommandent de ne pas se montrer trop rigoureux. Dans l'armée, on murmure contre cette modération. Spinola cherche à obtenir l'approbation des soldats, parcourt les quartiers, s'adresse tour à tour aux Wallons, aux Anglais, qui réclament le sac. Plus généreux, les Espagnols s'en rapportent à la résolution du général en chef : que la ville soit rendue au roi, ils n'en demandent pas davantage. Si les autres nations veulent piller, ils leur donneront tout ce qu'ils possèdent, argent, bijoux, vêtements, pour satisfaire leur cupidité. « Le plus grand exploit est de ne pas souiller de sang la victoire. »

Au château de Breda, où le poète nous transporte, Justin et Morgan, Bergh et Balançon discutent les articles de la capitulation. Justin lit une note indiquant ceux qu'il propose ; il y demande un pardon général dans la forme la

plus ample et l'autorisation pour les réformés d'exercer leur culte. Le comte de Bergh convient qu'on ne peut empêcher les gens de vivre en leur religion, pourvu qu'ils le fassent en secret ; mais il n'admet pas les dogmatisants. Justin insiste : il trouve l'interdiction bien rigoureuse. Balançon veut rompre les pourparlers.

Balançon. — Ils meurent de faim, et ils font les forts !

Justin. — Mourir de faim, cela ne nous épouvanterait pas. Nous saurions mettre le feu à la ville et nous faire brûler avec elle.

Balançon. — Un hérétique ne craint pas le feu.

Il faut bien céder : les dogmatisants partiront, sous peine de mort.

A l'heure convenue pour la sortie de la garnison, un pont s'abaisse, la porte s'ouvre. Justin de Nassau invite Spinola à s'avancer et donne lecture de la capitulation. Spinola signe. Le défilé commence.

Ce sont, d'abord, les prédicants, en habit de deuil, puis les soldats, leurs femmes, leurs enfants, dont les figures portent les traces des souffrances endurées. Justin s'approche du général vainqueur et lui remet la clef de la place. « Je proteste, dit-il, que ce n'est pas la peur qui me la fait livrer, car la mort me causerait moins de douleur. Ce n'est pas non plus la trahison, mais la fortune, qui réduit en poussière les plus superbes et excellentes monarchies. » Et Spinola lui répond : « Je sais que vous êtes vaillant. La bravoure des vaincus fait le renom du vainqueur. »

Aux sons d'instruments de musique, le sergent-major dresse sur la muraille les armes d'Espagne ; il crie : « Breda pour le roi ! » Et Spinola ajoute : « Plaise au ciel que lui soit soumis le monde, du levant au couchant. »

Cette fin grandiose soulevait, sans nul doute, les applaudissements, de même que les scènes où, en termes emphatiques, le poète, par la bouche des personnages, vantait l'Espagne, l'illustre homme de guerre qui contribuait à son agrandissement, le roi, l'armée qui assurait la réussite de ses entreprises.

Avec une grande habileté, Calderon fait faire l'éloge de Spinola par le prince de Pologne, au moment où il vient d'inspecter les troupes : « Vivez, ô Ambroise, vous dont le bras vigoureux est celui d'un nouveau Mars, qui inspirez la terreur au monde, la crainte à la mort, qui êtes la gloire de Gênes, l'honneur de l'Espagne. » Mais il convient d'accorder à Philippe IV la part qui lui revient dans le succès ; le prince ajoute donc : « Un seul roi règne. Tous les autres empires ne sont que des ombres mortes en comparaison de cette grandeur sans égale. J'admire de tels sujets, qui emploient si noblement tant de vaillance au service de leur roi, dont la vie puisse durer, comme l'éloge, éternellement. »

Spinola enchérit sur la louange : « Quelle milice ! Il n'y a pas un soldat qui ne soit noble par le sang et par les armes. Veuille le ciel qu'ils contribuent à travailler à l'augmentation de l'honneur de Dieu, à la propagation de son Eglise, à la louange de Philippe, à sa gloire et à la nôtre. »

Les idées exprimées ici pénètrent le drame tout entier. Mais l'ardeur de la foi est poussée jusqu'au fanatisme dans une scène du premier acte, où le capitaine Alonso Ladron manifeste le plaisir qu'il a éprouvé à voir mourir dans les

flammes des « chiens d'hérétiques » et à attiser le feu (1). L'excès de zèle religieux n'empêche pourtant pas Calderon de présenter sous un aspect sympathique les défenseurs de la place et surtout Justin de Nassau : Spinola lui témoigne de l'estime, de l'intérêt, a pour lui les plus grands égards, lui accorde par la capitulation toutes les concessions possibles. Chez son adversaire, on aperçoit les mêmes sentiments. De là un échange de procédés chevaleresques qui devaient toucher les spectateurs.

Dans son ensemble, le drame est conforme à l'histoire. Il l'est même plus que la *Prise de Maestricht*, de Lope de Vega, dont Calderon s'est souvenu, semble-t-il, quand il écrivit le *Siège de Breda* (2). Evidemment, il s'est servi de l'ouvrage du Père Hugo ; sans doute aussi il a utilisé des documents, des renseignements fournis par des personnages qui avaient participé aux opérations. Quelques scènes, dans le développement de l'action militaire, ont été imaginées. Nous en indiquerons une seule : elle termine le premier acte.

---

(1) Y tanto gusto me daba
Verlos arder, que decia,
Altizándoles la flama :
« Perros herejes, ministro
Soy de la Inquisicion santa. »

(2) En comparant les deux drames, on trouve, en effet, dans celui de Calderon des passages qui semblent bien être des réminiscences de la *Prise de Maestricht*. Au moment où il se décide à investir Breda, Spinola dit : « Ou j'y laisserai ma vie, ou Breda sera à moi. » Lope fait dire à Farnèse : « Je prendrai Maestricht ou Maestricht me prendra. » Spinola dispose son armée autour de la place ; il remarque que c'est le jour de saint Augustin. Farnèse choisit pour le premier assaut du mois de juin le jour de saint Jean ; pour le second, celui de saint Pierre. Les défenseurs de Breda tirent avec furie ; le capitaine Alonso Ladron, qui est dans la tente de Spinola, dit à celui-ci : « Il faut que tous les diables se démènent là-dedans : tant de feu ne peut sortir que de l'enfer. » Après l'échec du 24 juin, Lope de Figueroa dit à Farnèse : « C'est le diable qui est enfermé là-dedans. »

Chargé de sommer Justin de Nassau de se rendre dès que l'investissement est terminé, Balançon s'approche des murs. « Il va recevoir une réponse qui l'épouvantera, » dit Justin après l'avoir entendu. Morgan fait mettre le feu à un canon. Balançon tombe ; des hommes vont le relever sous les yeux de Spinola. Il a une jambe emportée ; mais il conserve son calme et se félicite de n'être pas tué : « Que pensent ces luthériens? Ils m'enlèvent les jambes, ils me laissent les mains. » Quelque temps après, il reprend son commandement, appuyé sur une jambe de bois.

Cette façon brutale de répondre à un officier supérieur qui se présente en parlementaire est une invention choquante. Balançon fut blessé plusieurs fois au service du roi d'Espagne ; mais il ne perdit pas un membre. Dans la dédicace de la traduction de l'histoire du siège par le Père Hugo, Chifflet s'adressant à François de Rye, frère du baron Claude, fait l'éloge de celui-ci et s'exprime en des termes qui ne laissent aucun doute à cet égard. « Le marquis (Spinola), dit-il, en parloit savamment pour avoir remarqué sa valeur et sa prudence au siège d'Ostende, conquête du Palatinat, bref en mille occasions signalées, dont il porte encore les cicatrices honorables. » Nommé gouverneur de Breda, en 1625, après la prise de la ville, il était noté, en 1630, comme capable d'occuper de grandes charges. De 1631 à 1639, il fut maître de l'artillerie (1).

On s'étonne que Calderon ait introduit dans son drame une scène si peu conforme aux sentiments généreux que lui-même attribue aux chefs des deux armées. Ce qui est

(1) Gachard, *Les bibliothèques de Madrid*, pp. 153, 160, 164, 176, 412, 537.

curieux, c'est qu'il s'est servi ici, en la défigurant, d'une page de la relation du Père Hugo. Peu avant la mort de Maurice de Nassau et l'effort qu'allait tenter Frédéric-Henri pour secourir Breda, Spinola voulut proposer à Justin de Nassau d'entrer en composition. « A cet effet, rapporte le Père Hugo, il lui dépêcha secrètement un trompette du comte de Salazar, avec une lettre dans laquelle il lui accordoit un délai pour se décider, pourvu que, dès l'heure, il commençat à parlementer. Autrement après il n'en sortiroit pas à si bon marché. Justin répondit qu'il avoit été grandement étonné de voir les lettres du marquis et une proposition si étrange, mais bien davantage qu'il pensoit par ses menaces espouuanter des personnes qui n'auoient rien à craindre au monde à l'égal de la honte et du déshonneur ; que le temps lui apprendroit qu'il s'en estoit trop promis et qu'on l'auoit très mal informé de l'estat de la ville, laquelle il espéroit remettre entre les mains de celui qui lui auoit donné en garde (1). »

Autant la scène finale du premier acte est fausse, autant est vraie et dramatique celle de la reddition. En la lisant, on se rappelle le tableau fameux, *las Lanzas*, dans lequel Velazquez a célébré, lui aussi, le succès des armes espagnoles et qui, plus encore que le drame de Calderon, a contribué à en conserver le souvenir. Justin de Nassau et Spinola ont mis pied à terre ; les assistants se découvrent. Le général victorieux s'avance, s'incline, et, avec un mélange de distinction, de bonté et de finesse

(1) H. Hugo, *Siège de Breda*, traduction Chifflet, pp. 110-111.

dans le regard et le geste, pose la main sur l'épaule du gouverneur de la place, qui lui présente la clef (1).

En quelle année le *Siège de Breda* a-t-il été représenté? Après 1626 certainement, peut-être en 1628, pendant le séjour de Spinola en Espagne. Mais nous ne possédons à ce sujet aucun renseignement, et il faut se borner à des conjectures (2).

(1) C. Justi, *Diego Velazquez*, zweite Ausgabe, I. Bd., Bonn, 1903, p. 309. Menéndez y Pelayo a traduit en excellents termes l'impression produite par ce chef-d'œuvre : « Le pinceau de Velazquez a condensé en un moment suprême la sérénité un peu mélancolique du triomphe, la douceur charmante et l'humanité du magnanime vainqueur. » Lope de Vega, *Obras*, t. XIII, p. xl.

(2) La Bibliothèque nationale de Madrid possède une copie du drame de Calderon qui porte la date de 1632.

2

--

Siège et prise de Namur en 1695 (1)

Namur, devant tes murailles
Jadis la Grèce eût vingt ans
Sans fruit vu les funérailles
De ses plus fiers combattants.
Quelle effroyable Puissance
Aujourd'hui pourtant s'avance
Prête à foudroyer tes monts !
Quel bruit, quel feu l'environne ?
C'est Jupiter en personne,
Ou c'est le vainqueur de Mons.
N'en doute point, c'est lui-même.
Tout brille en lui, tout est roi.
Dans Bruxelles Nassau blême
Commence à trembler pour toi.
En vain, il voit le Batave,
Désormais docile esclave,
Rangé sous ses étendards ;

(1) *Comedia nueva. Sitio y toma de Namur.* De D. Pedro Francisco Lanini Sagredo. En Madrid, por Francisco Sanz, s. d.

En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni sous les Léopards.

Plein de la frayeur nouvelle
Dont ses sens sont agités,
A son secours il appelle
Les peuples les plus vantés.

Ces vers et tout le reste de l'ode fameuse dans laquelle Boileau célébrait la prise de Namur en 1692, pourraient s'appliquer au siège de la même ville trois ans plus tard, sauf que le « Nassau blême » prend, cette fois, la place du Jupiter français. Comme en 1692, l'aigle germanique est uni au léopard anglais ; Guillaume III, prince d'Orange, stathouder de Hollande, roi d'Angleterre, allié à l'Empire, à l'Espagne, à la Suède, à la Bavière, aux princes qui ont adhéré à la ligue d'Augsbourg, commande les forces opposées à l'armée française dans les Pays-Bas.

A la fin du mois de juin 1695, Guillaume se porta sur Namur dans l'intention de reprendre cette place. Les Français l'avaient fortifiée au point qu'elle leur paraissait inexpugnable ; ils n'avaient pas craint même de défier les alliés par cette inscription, mise sur une des portes de la ville : *Reddi quidem, sed vinci non potest.*

Cette assurance dura peu. Dès le 3 août, le roi ayant ordonné de préparer un assaut général pour le lendemain, le comte de Guiscard gouverneur de Namur, annonça qu'il rendrait la ville si on lui accordait une capitulation honorable. Une demi-heure après, des otages étaient échangés ; le 4, la capitulation était signée ; le 6, les Français se

retiraient dans la citadelle, au nombre d'environ 7,000 hommes (1).

Pendant près d'un mois, ils résistèrent énergiquement ; mais chaque jour ils perdaient du terrain. Le 24 août, ils n'avaient plus d'espoir que dans un secours du dehors, quand on apprit que le maréchal de Villeroi approchait avec une forte armée.

Le 30 et le 31, Villeroi chercha, en effet, à engager l'action. Tenu en échec par le roi d'Angleterre, il dut renoncer à son entreprise (2).

Dans le camp des alliés, ordre était donné en même temps d'attaquer la place de quatre côtés : le fort de Terra-Nova, le fort de Coehorn (3), la contrescarpe du même fort, du côté opposé à la brèche, la contrescarpe de la Cassotte et de la maison du Diable (4).

Le 1er septembre, on préparait un second assaut général, pendant la suspension d'armes convenue pour retirer les morts et les blessés, quand le comte de Guiscard, s'avançant sur la brèche du fort de Coehorn, demanda à parlementer. La capitulation, arrêtée après quelques contestations, fut signée le 2. Le 5, la garnison sortait avec les honneurs de la guerre.

Les opérations du siège, avec celles qui s'y rattachent en Flandre et le bombardement de Bruxelles, font l'objet du drame de Lanini, dont les éléments sont empruntés,

(1) *La campagne de Namur, contenant une relation fidèle de tout ce qui s'est passé de plus mémorable pendant la prise de cette importante place.* La Haye, 1695, pp. 68-69, 83.
(2) *Ibid.*, pp. 123, 130.
(3) Lanini écrit : Cochorna.
(4) *La campagne de Namur*, p. 124.

comme on le verra, à la relation que nous venons de résumer.

Premier acte. — A l'occasion de l'arrivée du roi d'Angleterre, qui va prendre le commandement en chef de l'armée de la ligue, une fête est donnée à Bruxelles par Maximilien-Emmanuel de Bavière, gouverneur général pour le roi d'Espagne. Pendant le bal, le comte Carlos Lestre, envoyé en toute diligence par le mestre de camp général marquis de Belmar, vient annoncer que l'ennemi s'est établi entre Comines, sur la Lys, et Ypres, et qu'il se renforce d'heure en heure. On apprend, en outre, que le maréchal de Boufflers (1), campé près de Fleurus, a l'intention d'envoyer un détachement sur la Meuse. Le comte de Guiscard, gouverneur de Namur, s'attend à une attaque des alliés.

En effet, dans une longue tirade, Guillaume III confirme et justifie le projet qu'on lui attribue d'assiéger cette place, « l'avant-mur des Provinces-Unies. » On comprend que les Français aient voulu s'en emparer. Ils y ont ajouté de nouvelles fortifications et, sur ses portes, ils ont mis une inscription, humiliante pour les armes de la ligue, qui doit être effacée.

A l'approche du roi, Guiscard excite ses soldats à la résistance. La ville est bien fortifiée, pourvue d'une grande quantité de vivres et de munitions. Elle a 15,000 hommes, qui peuvent être indifférents aux menaces de l'ennemi. Quant à lui, il jure sur son épée de mourir plutôt que de se rendre. Les soldats prennent le même engagement.

(1) El Mariscal Bussers.

De la muraille, ils voient apparaître, marchant d'un pas accéléré, des troupes françaises. C'est le maréchal de Boufflers qui leur amène sept régiments de cavalerie composés d'hommes vaillants.

Cependant les alliés, divisés en deux armées, commandées, l'une par Guillaume d'Orange, l'autre par le duc de Bavière, arrivent en vue de la place (1). Maximilien-Emmanuel, avec ses troupes et celles de Brandebourg, s'établit entre la Meuse et la Sambre ; le roi, avec les Anglais et les Hollandais, au quartier de Talife, le point le plus rapproché de la citadelle.

Deuxième acte. — Siège et prise de la ville. Les sapeurs ouvrent une tranchée en face de la porte Saint-Nicolas, une autre, du côté du faubourg de Jambe. Les assiégeants parviennent à établir leur artillerie sur la hauteur. Une bombe met le feu au magasin de fourrages des Français (2). Des flammes énormes s'élèvent vers le ciel ; une fumée intense remplit l'air. L'épouvante règne dans la ville. Les cris des femmes accroissent la confusion. Boufflers craint que leurs plaintes ne démoralisent les soldats et n'attendrissent les habitants ; il ordonne qu'elles sortent ; on assurera leur passage, et on les dirigera sur Mons.

L'assiégeant parvient jusqu'au faubourg de Jambe. Il s'approche de plus en plus. Boufflers charge Guiscard

(1) Le 30 juin. Les lignes de circonvallation furent achevées le 9 juillet ; le 11, on commença à ouvrir les tranchées. C'est le 2 juillet que Boufflers se jeta dans Namur. « De sorte que par ce secours la garnison se trouva forte au moins de 15,000 hommes, tous gens d'élite. » *Relation de la campagne de Flandre et du siège de Namur en l'année* 1695, seconde édition, La Haye, 1696, p. 12. On voit que, contrairement à ce que Lanini fait dire à Guiscard, la garnison compta 15,000 hommes seulement après l'arrivée de Boufflers.

(3) Dans la nuit du 16 au 17 juillet, on canonna un des magasins à foin des Français. *La campagne de Namur*, p. 34.

de l'attaquer. Le duc et le roi lui infligent une défaite sanglante. Les Français reprennent l'offensive. Une mine éclate ; des hommes volent en l'air. Les défenseurs de la place subissent des pertes considérables.

Un officier français, accompagné d'un trompette, demande un sauf-conduit pour s'entretenir, de la part du maréchal de Villeroi, avec le duc de Bavière.

L'OFFICIER FRANÇAIS. — Le maréchal de Villeroi, pair de France, qui commande les armées très chrétiennes en Flandre, notifie à Votre Altesse qu'il a ordre exprès de bombarder les places ennemies, en représailles des injustes hostilités que les navires hollandais exercent dans les ports français. Il vous donne cet avis en accomplissement de la noble urbanité que toujours la nation française observe envers les dames de sang royal. Comme Bruxelles est désignée pour le bombardement, il ne voudrait pas y trouver Madame l'Electrice, qu'il désire épargner. Il vous notifie, en outre, que si les alliés ne veulent pas voir leurs places converties en ruines, ils ont à lever le siège de Namur.

LE DUC. — Vous direz au maréchal que j'apprécie son avertissement. Je consulterai le roi d'Angleterre, et je donnerai la réponse dans trois heures.

L'OFFICIER. — Je n'ai pas d'ordre même pour une demi-heure.

LE DUC. — Dites lui donc qu'il prépare le bombardement de Bruxelles et que je vais en personne défendre la ville.

L'OFFICIER. — Elle pleurera bientôt sa ruine.

LE DUC. — Et la France, son orgueil (1).

(1) Ce n'est pas au duc de Bavière, mais au prince de Berghes, gouverneur de Bruxelles, que fut adressé l'avis, dans une lettre datée d'Anderlecht, le 13 août, à midi. Après avoir indiqué la raison donnée par l'officier, Villeroi ajoutait : « Sa Majesté s'est résolue au bombardement avec d'autant plus de peine que Mme l'Electrice de Bavière

Informée de l'approche de Villeroi et de son intention de bombarder Bruxelles, l'Electrice refuse de croire à un acte si contraire à la réputation de galanterie du roi de France et fait rassurer les habitants ; mais sa confiance est bientôt détrompée : la ville est incendiée, les églises abattues. Le maréchal part et annonce le projet de détruire Gand de la même manière (1).

A cette violente agression, les alliés répondent en activant les opérations devant Namur. Une tranchée occupée par les Français est prise. De cette position, les assiégeants ouvrent une brèche du côté du boulevard Saint-Roch. Le roi donne le signal de l'attaque. Le duc, les soldats, tous s'élancent avec lui, en criant : « A l'assaut ! Aux armes ! Guerre ! A l'attaque ! Santiago ! »

Boufflers, de son côté, anime ses hommes, les entraîne à la défense de la brèche. De la muraille, ils tirent, lancent des grenades. Les assiégeants, l'épée en main, arrivent avec des échelles et montent. Des hommes roulent dans le fossé. Deux Espagnols, le marquis d'Arconchel et Don Luis de Zuñiga, qui ont voulu être les premiers à l'escalade, entrent dans un fort en criant : « Victoire ! »

Le comte de Guiscard, reconnaissant l'inutilité d'une plus longue résistance, demande à capituler pour la ville. L'électeur et le roi entrent dans Namur et répondent aux

---

s'y trouve. Si vous voulez bien me faire savoir le lieu de la ville où elle est, le Roi m'a commandé de défendre d'y tirer. J'attendrai de vos nouvelles, Monsieur, jusqu'à cinq heures du soir. » Le prince de Berghes demanda vingt-quatre heures pour répondre, parce qu'il fallait en référer au roi d'Angleterre, et fit connaître que l'Electrice habitait le palais. Villeroi ordonna de commencer le bombardement à cinq heures et demie. *Campagne de Namur*, pp. 88-93.

(1) Ce projet ne fut pas mis à exécution. Le bombardement de Bruxelles dura jusqu'au 15, à midi. Les scènes qui suivent se rapportent à des faits antérieurs.

acclamations de l'armée par le cri : « Vive la maison d'Autriche ! »

Troisième acte. — Siège et prise de la citadelle. Les Français résistent vaillamment ; leur feu est des plus meurtrier. Du fort du Diable, en face duquel s'étendent les lignes les plus proches de la place, ils font rouler un tonneau rempli de poudre et de grenades, qui heureusement fait plus de bruit que de mal (1).

Le prince de Vaudemont, qui avait été chargé d'opérer en Flandre à la tête d'un corps d'armée, arrive avec ses troupes : il a appris que le maréchal de Villeroi, après avoir occupé Dixmude et Deynze, marche dans la direction de Namur, sans doute pour faire lever le siège de la citadelle. Le roi ordonne l'assaut. Ses gens s'avancent jusqu'à l'enceinte de la Cassotte et attaquent de quatre côtés. Les Français lancent des pierres, des matières enflammées sur les assaillants, qui, armés d'épées et de rondaches, cherchent à gravir les escarpes. Les chefs encouragent les soldats ; ceux-ci s'excitent mutuellement. De la citadelle coulent des ruisseaux de poix, mélangée d'huile, de graisse, de résine et de goudron (2).

Guiscard, blessé, propose un armistice pour traiter de la reddition du fort de Coehorn, dont il a le commande-

(1) Les Français, voyant avancer les approches de si près, roulèrent pendant la nuit (du 25 au 26) contre les gens de tranchée qui occupaient la parallèle d'en haut (du côté du fort de Coehorn et de la porte du château vers la Sambre) dix tonneaux, dont les uns étaient chargés de poudre et de grenades, et les autres remplis de poudre avec une bombe au milieu, lesquels descendant inégalement se dévoyèrent en partie de leur route... Ces tonneaux firent leur effet avec plus de bruit que de dommage. *Campagne de Namur*, p. 121.

(2) Dans ces actions sanglantes sur quatre points différents, les pertes des alliés s'élevèrent à 1,500 hommes environ, dont un tiers tué ; celles des Français, à 800 blessés et plus de 500 morts. *Ibid.*, pp. 126-130.

ment. Le duc de Bavière ne veut négocier que pour la capitulation de toute la citadelle. Guiscard consent. Des cris de joie accueillent l'annonce de la victoire des armées alliées.

L'électrice arrive (1), félicite le commandant en chef ; mais le roi lui répond : « C'est à ces illustres capitaines, qu'il faut rendre hommage ; c'est à leur bravoure qu'est dû le triomphe. »

Au haut de la citadelle, le comte Carlos Lestre agite un drapeau, en criant : « Alliés invincibles, Namur pour le roi d'Espagne ! Qu'il vive des siècles immortels ! » Tous répondent : « Qu'il vive et règne, toujours héroïque ! »

L'armée française sort, drapeaux déployés, arquebuses sur l'épaule, mèches allumées, et passe entre deux files de soldats de l'armée victorieuse. Elle est réduite à deux régiments (2). La remarque en est faite par le prince de Vaudemont, en présence du roi, qui ajoute : « Et même moins Boufflers; il reste mon prisonnier : il a manqué à l'accord avec les garnisons de Dixmude et de Deynze, en ne voulant pas de rançon. Qu'on le prenne (3). »

Ordre est donné d'effacer l'inscription mise par les Français sur les portes de la ville et de la remplacer par cette autre : « Namur a pu être pris grâce à notre bravoure,

(1) L'électrice ne vint pas à Namur, comme le suppose Lanini. L'annonce du bombardement l'avait effrayée à ce point qu'elle accoucha prématurément d'un fils, qui vint au monde sans vie, de sorte qu'elle fut hors d'état de se transporter ailleurs. *Ibid.*, p. 93.

(2) La garnison comptait encore 4,858 hommes : elle était diminuée des deux tiers. *Ibid.*, p. 151.

(3) Mené sous bonne escorte à Maestricht, le maréchal y resta jusqu'à ce que Louis XIV eût rendu les officiers et soldats faits prisonniers à Dixmude et à Deynze et retenus contre la capitulation et le cartel. *Ibid.*, pp. 151-152, 180-181.

mais ne pourra jamais se rendre à une puissance étrangère (1). »

Le *Siège de Namur*, pièce historique d'une exactitude presque rigoureuse, est aussi un drame à grand spectacle, *de ruido* (bruyant), ainsi que les Espagnols désignaient les *comedias* dans lesquelles se déployait, avec tout le fracas possible, l'appareil militaire, où retentissaient les cris des assaillants et des défenseurs (2).

Mais, tandis que les pièces de cette nature visaient, comme la *Prise de Maestricht*, de Lope de Vega, comme le *Siège de Breda*, de Calderon, à mettre en relief la valeur du soldat espagnol, à exalter la puissance du roi et de la nation pour laquelle il se battait, ici, l'éloge va à d'autres. C'est que la situation est bien différente entre cette époque et celle où agissaient au premier plan le duc d'Albe, Don Juan d'Autriche, Alexandre Farnèse, le comte de Fuentes, Spinola.

Au temps de Philippe II, l'Espagne possède la prépondérance en Europe. En 1625, sous Philippe IV, Calderon était autorisé à vanter encore les fameux tercios, la force principale sur laquelle elle s'appuyait aux Pays-Bas, et l'éclat de ce vaste empire « que le soleil ne cessait d'éclairer. » En 1695, il en est tout autrement. Le successeur des rois catholiques et de Charles-Quint est un impuissant, et l'Espagne marche à la ruine.

---

(1) « C'est avec beaucoup plus de raison qu'on peut renverser son inscription et dire que Namur a bien été à prendre, mais qu'il n'est pas à rendre : *Vinci quidem poterat, sed reddi non potest.* » *Ibid.*, p. 187.

(2) Parmi les indications fournies par l'auteur sur la mise en scène, on lit, au troisième acte : « Des pontons, placés sur le côté du théâtre, l'artillerie tire sur la citadelle, qui est de l'autre côté. De temps en temps tombent des morceaux de muraille et des hommes. » Ces hommes étaient représentés par des mannequins, *hombres fingidos*.

En Flandre, le soldat espagnol ne compte plus. Le roi est incapable d'y défendre ses droits ; c'est un prince de la maison de Bavière, soutenu par un descendant du Taciturne, ce sont des troupes étrangères qui combattent pour lui contre la France. Les chefs de l'armée sont, avec Guillaume III et l'électeur Maximilien-Emmanuel, des généraux hollandais, allemands, anglais. Quant aux Espagnols qui prennent part à la lutte, ils sont si peu nombreux, si effacés qu'à peine on en parle. On traite, on opère sans même demander leur avis (1).

Au siège de Namur, en 1695, les escadrons espagnols étaient sous les ordres de Maximilien-Emmanuel, avec les troupes des Etats et de Bavière. On ne les mentionne pas comme ayant pris une part importante aux opérations. Lanini, sans doute pour ménager l'amour-propre de ses compatriotes, a attribué un rôle en vue au marquis d'Arconchel et à Don Luis de Zuñiga, deux Espagnols de son invention, semble-t-il, car on ne trouve pas leur nom dans les relations du siège.

Il n'est plus question, en tout cas, d'exalter dans ce drame la puissance de l'Espagne, la grandeur de son roi, la valeur de son armée. Ce qu'on loue, c'est la force des alliés qui défendent les Pays-Bas, qui s'y substituent à l'Espagne et y défendent sa politique, mais pour leur compte.

S'adressant, le jour de son arrivée à Bruxelles, à l'électeur de Bavière et au prince de Vaudemont, Guillaume III leur dit : « La Flandre et le duché de Bourgogne, Etats héréditaires de la maison d'Autriche, ont toujours été

(1) H. Lonchay, *La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas*, Bruxelles, 1896, pp. 329, 343, 346.

convoités par la France, qui les a disputés par les armes et la plume, alors que le monde entier sait qu'ils sont à l'Espagne en juste droit. Outre qu'elle est le patrimoine de l'Autriche, la Flandre est, au cœur de l'Europe, une place forte dressée contre l'orgueil français ; c'est un frein qui l'étouffe, un bouclier qui défend Milan et toute l'Italie, bref une citadelle d'acier. Bien que la France exerce contre elle son arrogante colère, que ses armées l'envahissent, c'est une sage maxime d'Etat de permettre qu'elle l'attaque, parce que les coups qu'elle parvient ainsi à porter sont donnés loin de cette monarchie héroïque. »

Cette définition de la politique générale de l'Espagne dans les Pays-Bas est empruntée à Cabrera (1). Un pareil raisonnement pouvait être tenu par l'historien de Philippe II écrivant sous le règne de son successeur ; il n'était plus de saison à la fin du XVIIe siècle. Le moment était même proche où l'Espagne allait définitivement perdre cette « forteresse d'acier » sur laquelle elle s'était appuyée pour maintenir sa suprématie en Europe.

(1) Eran los Estados de Flandes castillo de acero en medio de la plaza de Europa, puerta para las entradas en Francia y Alemania en favor de la casa de Austria, freno para las suyas en Italia y España, escudo contra Inglaterra, Alemania, Francia, donde y con quien reprimir su furor, gastar sus fuerzas, recibir los encuentros léjos de la cabeza desta Monarquía, para las empresas de mar y tierra igualmente poderosas. *Filipe segundo,* vol. I, Madrid, 1876, p. 8.

3

—

Siège et prise de Douai en 1712 (1)

Après 1695, les puissances qui se faisaient la guerre dans les Pays-Bas, la France, d'une part, les alliés, Hollandais, Anglais et Allemands, de l'autre, continuent à s'y rencontrer. A dater de 1700, l'action de la France est déterminée par une politique nouvelle. Charles II lègue l'Espagne avec ses dépendances au duc d'Anjou, qui est proclamé roi sous le nom de Philippe V ; l'empereur Léopold revendique la succession en sa qualité de chef de la maison de Habsbourg ; les alliés prennent parti pour lui, tandis que Maximilien-Emmanuel de Bavière se prononce pour le petit-fils de Louis XIV. Les provinces belges sont envahies par les armées françaises, et la lutte dure jusqu'au jour où Louis XIV, par le traité d'Utrecht, du 14 avril 1713, déclare restituer les Pays-Bas à l'Autriche.

C'est la fin de cette longue guerre, — la guerre de la succession d'Espagne, — qu'Antonio Francisco de Flores a mise au théâtre. Son drame comprend les événements

(1) *Comedia famosa de* D. Francisco de Flores *del sitio y toma de Dobay.* Sans indication de lieu ni de date.

de la campagne de Flandre en 1712 : la défection de l'Angleterre, la brouille entre le prince Eugène de Savoie et le duc d'Ormond, qui remplace Marlborough disgracié, la prise du Quesnoy par les alliés, le siège de Landrecies par le prince Eugène, la victoire du maréchal de Villars à Denain, la prise de Douai par les Français, le 8 septembre(1).

Du côté des Français, les principaux personnages sont : le maréchal de Villars, le comte de Broglie (2), le lieutenant général comte d'Albergotti (3), le comte de Coigny (4) ; du côté des alliés, le prince Eugène, le duc d'Ormond (5), le prince d'Anhalt-Dessau (6), le comte d'Albemarle, général anglais commandant la cavalerie de l'armée hollandaise, le comte de Tilly (7).

Flores a heureusement mis en relief les caractères des chefs des deux armées en présence : le prince Eugène bouillant, plaçant sa gloire militaire au-dessus des intérêts politiques ; Villars, plus froid, plus perspicace. Ainsi, quand, au début de la campagne, Eugène investit le Quesnoy, Villars, arrivant dans l'intention de délivrer la place, constate qu'il serait téméraire d'attaquer les alliés dans les fortes positions qu'ils occupent et décide de se retirer. Ses généraux expriment un avis différent ; il leur répond :

(1) La pièce s'arrête ici. Au mois d'octobre, Villars reprit le Quesnoy et s'empara de Bouchain.
(2) El Conde de Brollo (de Broglio).
(3) El Conde de Alvergoti.
(4) El Conde de Gogni.
(5) El Duque de Ormod.
(6) El Principe de Anhalt de Sau.
(7) Sur ces personnages et la campagne de Flandre en 1712, on trouve des renseignements très précis dans l'ouvrage de Th. Brodrick : *A compleat History of the late war in the Netherlands*, London, 1713, pp. 359-381. Au sujet de la défection des Anglais, Flores a pu consulter le volume suivant : *La conduite du duc d'Ormond pendant la campagne de* 1712 *en Flandre*, traduit de l'Anglois, La Haye, 1715.

« J'y vois des inconvénients ; mais ce qui se perd aujourd'hui pourra se regagner demain. » Les généraux n'insistent pas. « Villars, observe l'un d'eux, unit la prudence à la valeur. »

Eugène, au contraire, cède avant tout au désir d'assurer le maintien de sa réputation. Au moment où il annonce la résolution de secourir Douai menacé par les Français, on lui représente les difficultés de l'entreprise, on lui fait remarquer que les Etats généraux ont recommandé aux chefs de l'armée alliée une grande circonspection. L'objection ne le touche pas. « Que dira de moi le monde? s'écrie-t-il. Il doutera de mon courage. Les Etats généraux n'ont pas considéré la chose au point de vue de ma valeur et de ma patience. Moi, permettre que Douai se perde sous mes yeux ! Que pensera l'ennemi s'il me voit me retirer? Je suis plus téméraire que prudent ; je ferai entrer mes gens dans la place, j'abattrai l'arrogance de Villars, je l'obligerai à renoncer à son entreprise. »

A l'occasion, du reste, les deux chefs ne manquent pas de témoigner l'estime qu'ils ressentent l'un pour l'autre.

Bien que le drame ait été écrit par un partisan résolu de Philippe V et de Louis XIV, on voit que l'auteur n'est pas trop influencé par ses préférences. Il n'a pas même cédé à l'esprit national en attribuant des rôles fictifs à ses compatriotes, ainsi que le fait Lanini dans le *Siège de Namur*. L'anachronisme eût été, cette fois, trop flagrant. Très restreinte dans les dernières années du XVII[e] siècle, la participation des Espagnols aux guerres qui se livrent dans les Pays-Bas est presque nulle en 1712. En 1713, elle prend fin avec la paix d'Utrecht.

III

LE SOLDAT ESPAGNOL EN FLANDRE

—

Nous comprenons sous ce titre des comédies d'intrigue qui se rattachent plus ou moins étroitement à l'histoire des Pays-Bas, dont la guerre forme le sujet principal, comme dans les pièces historiques. On y exalte le soldat, on le montre vaillant, mais orgueilleux à l'excès, jouissant, à tous les degrés de la hiérarchie, d'une considération qui ne s'accorde dans les autres armées qu'aux plus réputés. Cette estime de soi-même, cette grande considération s'expliquent par le rôle que le soldat espagnol joue en Europe et particulièrement en Flandre, où il passe ses meilleures années, verse son sang, affronte les rigueurs du climat, fier de marcher « sous les drapeaux du grand roi Philippe (1). »

(1) HEREDIA.

Aquí, sin barba, cual sabéis, vinimos
Los más de España, y en su guerra fiera,
Las canas vemos donde el bozo vimos.

VALLEJO.

Aquí, debajo la real bandera
De Castilla y León, del gran Felipe,
Vierte su sangre el que su premio espera.

Dans le *Siège de Breda*, de Calderon, le capitaine Alonso Ladron présente à Spinola les Espagnols rassemblés au camp devant Turnhout et fait leur éloge en ces termes : « Je puis les vanter sans crainte d'exagérer. Ils savent tout supporter ; mais ce qu'ils ne souffrent pas, c'est qu'on leur parle avec hauteur. »

Après Lope de Vega, aucun poète dramatique n'a mieux fait admirer l'armée espagnole que Luis Vélez de Guevara, l'auteur des *Mutinés de Flandre. L'Hercule d'Ocaña* est remarquable par la vigueur avec laquelle y sont exprimés l'énergie, la vaillance, la fierté et l'orgueil. Au deuxième acte, une scène est particulièrement remarquable, celle où Céspedes, arrivant aux Pays-Bas, adresse à son domestique une allocution où il lui trace les règles de conduite qu'il aura à observer ; c'est comme le code abrégé des préceptes dont le soldat doit s'inspirer en Flandre :

« Où tu es, Montalvan, il s'agit de se montrer vaillant : la poltronnerie ne passe pas pour de la galanterie et de la grâce. Nous sommes venus l'un et l'autre pour servir ; ou pars, si tu veux être lâche, ou fais ce que je te dis. Ici, les paroles sont de peu d'importance : la bouche ne doit servir

---

CARVAJAL.

Aquí, porque en los cargos le anticipe,
Con las armas á cuestas sufre el hielo,
Y porque de sus glorias participe.

PEREA.

Aquí nos toma prendas este suelo,
Porque perdiendo el dedo, el ojo, el brazo,
Nos va enterrando y deteniendo el cielo,
A cuál con el violento mosquetazo,
A cual con la veloz abierta mina,
O con la punta del feroz picazo.

LOPE DE VEGA, *Los Españoles en Flándes. Obras*, t. XII, p. 367.

qu'à manger. Ici, chacun se crée son sort. Ma dame, ici, c'est mon drapeau ; en aucune circonstance, le peigne et la bigote n'ont rien à faire. Ici, les parents dont chacun tire sa noblesse, ce sont les bras : c'est en servant bien qu'on se distingue. Qui dégénère de soi-même est un grand roturier, fût-il fils du plus grand seigneur. Ici, ce qui donne le titre, c'est la vaillance : le grand est celui qui se bat le plus. Sans les mérites, personne, ici, ne prend son vol vers le soleil. Il n'y a pas de faveur avec les balles ; on se recommande par sa valeur, rien de plus. Personne ici ne parvient à la fortune à moins qu'elle ne soit fondée sur le fil de l'épée. La vaillance elle-même exige que les plus obéissants soient les plus honorés. Voilà la religion que pratiquent les hommes de bien. »

Pour l'officier, la Flandre est la véritable école des armes. « En Flandre, remarque un gentilhomme qui arrive des Pays-Bas à Madrid, j'étais content, et je reconnais y avoir été instruit en tout ce qui me manquait ; car, si l'on trouve à la cour de très excellents chevaliers, la milice est ce qui leur donne le degré de perfection. » Et son valet, qui joue le rôle de confident, appuie l'avis sur un ton de plaisanterie :

» Force a été de vous y exercer de mille façons : rester éveillé durant quatre jours, ne pas se déshabiller pendant deux mois, braver les plus mauvais temps, la pluie, la neige, la gelée. Il est bien vrai que le froid, on le combat par la bière. On s'habitue ainsi à aller mourant de faim, mal vêtu, les habits déchirés, triste, sans un denier, imaginant à toute heure des ruses, ce qui distingue un parfait chevalier. Voilà ce que moi, j'ai appris (1). »

(1) Moreto, *El Caballero*, acte premier, scène 1.

D'autres motifs que le désir de servir le roi et de se former à l'art de la guerre attirent l'Espagnol aux Pays-Bas. Souvent on voit un jeune homme s'y réfugier afin de se soustraire aux poursuites dont il est menacé après une querelle, un duel qui l'exposent à la prison. Il s'enrôle, se distingue par sa bravoure et rachète ainsi sa faute, comme Don Juan de Mendoza dans *Pauvreté n'avilit pas*, de Lope de Vega.

Parfois, un homme d'humble naissance, poussé par l'ambition ou pour mériter la main d'une dame de condition supérieure à la sienne, ou simplement par devoir, se fait remarquer dans des batailles, dans des sièges, acquiert ainsi gloire et faveurs ; c'est l'officier de fortune : Lorenzo, dans le *Charbonnier de Tolède*, Juan de Merida, dans le *Vaillant nègre*, Don Lope, dans la *Dame capitaine*, Perote, dans le *Mousquetaire*.

A côté du soldat qui se bat pour l'honneur, il y a des aventuriers, des vagabonds. On trouve même des femmes qui servent sous un déguisement, les unes pour suivre un galant, d'autres à la recherche d'un amoureux infidèle, d'autres, entraînées par le goût des liaisons faciles et peu durables, comme Elvire dans le *Vaillant nègre* : « l'amour du soldat, dit-elle, ne dure qu'une heure ; le tambour bat, adieu señora (1). »

Revenu en Espagne, le soldat se plaît à rappeler les campagnes auxquelles il a pris part, la vie qu'il a menée aux Pays-Bas, tous les souvenirs qu'il en a conservés.

---

(1)

El amor del soldado
No es mas de una hora ;
En tocando la caja,
Adios, señora.

Il en a même rapporté des bouts de phrases, des mots flamands, que les auteurs dramatiques recueillent et utilisent pour amuser les spectateurs. Dans la *Prise de Maestricht*, une Espagnole répond ainsi à Alonso Garcia qui lui fait la cour :

ALONSO. — Veux-tu m'embrasser, mon cœur ?

MARCELA. — Toi, velfderthine (1).

ALONSO. — Tant que cela ? Il faut alors qu'on t'allonge le bras. M'aimes-tu autant que je t'aime ?

MAECELA. — Dat vuilghiuuil (2).

ALONSO. — Je suis fidèle et te suis fidèle (3). Le seras-tu, toi ?

MARCELA. — Jit minhere (4).

ALONSO. — Oublieras-tu que je t'aime ?

MARCELA. — Liverte steruen, mon chéri (5).

ALONSO. — Et tu aimeras bien quelqu'un, Marcela ?

MARCELA. — Nitifiston (6).

Des souvenirs du séjour en Flandre, il en est un auquel se mêle le plus souvent une impression désagréable : celui de la bière. Pour l'Espagnol, la cervoise est un breuvage dont il parle avec mépris et qui lui suggère les comparaisons

(1) *Wel dertien*, bien treize, ou mieux : *twelf dertien*, douze, treize (fois).

(2) Edition de 1614. Lire : *Dat wil gi wil*, je veux ce que vous voulez. L'édition de l'Académie espagnole a : *vuilghi guil*.

(3) Yo lo soy y te soy fiel : je le (fidèle) suis et te suis fidèle.

(4) Un peu, monsieur. *Git* ou *get*, pour *iet*(*s*), de la langue commune, est caractéristique du dialecte limbourgeois.

(5) *Liever te sterven*, plutôt mourir.

(6) *Niet verstaan*, pas compris, ou : *niets verstaan*, rien compris ; *niet te verstaan*, pas à comprendre ; *niet nie verstaan*, pas du tout compris.

Nous devons au savant professeur de Gand, M. J. Vercoullie, cette interprétation des réponses de Marcela.

les plus réalistes (1). Même s'il n'en est pas dégoûté, il lui reproche de porter à la tête.

Mais tout en regrettant le vin et le climat de son pays, le soldat trouve la vie agréable dans ces provinces où, au milieu des désastres, des calamités de tout genre, dans la gêne presque toujours, dans l'attente d'une paye qui vient tard ou jamais, réduit à vivre de maraude, au grand péril de sa vie et de sa conscience, comme dit Don Quichotte, il fait quelquefois bonne chère. Il oublie alors les misères, les incommodités de la veille, les dangers courus, les blessures reçues, et son sort lui semble enviable. *No hay mas Flándes*, il n'y a rien au-dessus de la Flandre, ce proverbe, employé pour affirmer la supériorité d'une chose (2), est peut-être celui que l'on rencontre le plus fréquemment dans les drames espagnols du XVII[e] siècle.

---

(1)

Voy á probar la cerveza
A falta de español vino;
Aunque con mejores ganas
Tomara una purga yo,
Pues pienso que la orinó
Algún rocín con tercianas.

Panduro, *gracioso*, dans *Pobreza no es vileza.*

Dans le *Mousquetaire de Flandre*, de Gonzalez de Bustos, Hormigo, qui joue aussi le rôle de bouffon, remarque pourtant qu'après du beurre, la cervoise n'est pas mauvaise.

(2)

No habra mas Flándes
De como sera servido.

Lope de Vega, *Por la puente, Juana*, acte premier.

I

—

Le vaillant nègre (1)

A Merida, dans l'Estrémadure, Catherine la noire, que sa bonne mine faisait appeler la négresse à la bonne figure (la negra de buen cara), avait un fils du nom de Juan, noir comme elle, dont le père, disait-on, était un grand d'Espagne. Juan rêvait d'aller servir le roi en Flandre ; mais ce goût des armes était contrarié par sa couleur brune et des traits qui accusaient une origine étrangère. Les soldats de la garnison, à qui son inclination était connue, car il les visitait souvent et s'entretenait avec eux, le plaisantaient à ce sujet en termes offensants.

A leurs grossièretés, il répond par des injures. Il insulte même le capitaine, qui le menace de sa genette, est arrêté, se défend, blesse quatre hommes, va se réfugier chez une dame qui le prend sous sa protection. Le capitaine, par galanterie, consent à révoquer l'ordre qu'il a donné de le fustiger. « Je vous dois la vie, dit Juan à sa bienfaitrice ;

(1) Andrés de Claramonte. *La gran comedia de el valiente negro en Flándes. Biblioteca de autores españoles. Dramáticos contemporáneos de Lope de Vega.* t. I, Madrid, 1857 pp. 491-509.

cette vie, que vous me donnez, vous appartient. Sachez qu'il y a en Espagne un nègre qui pense à éclipser un jour les blancs. »

Résolu, malgré les obstacles, à mettre son projet à exécution, il s'embarque à Lisbonne, sur un des navires qui transportent l'armée du duc d'Albe en Flandre (1). Le duc, qui le voit passionnément désireux de servir, prend son parti contre les officiers qui le maltraitent, et il lui conseille de chercher une occasion de se signaler. Ainsi encouragé, le fils de Catherine la noire s'introduit dans le camp du prince d'Orange, y surprend des soldats, qu'il fait prisonniers. Le duc, émerveillé d'une telle audace, l'enrôle dans sa propre compagnie, sous le nom de Juan de Alba.

Le nègre jure d'immortaliser ce nom.

Il est devenu sergent quand, un jour, il apporte un drapeau pris à l'ennemi et gagne ainsi le grade d'alférez.

Un officier flamand, Vivanblec de Ravallac, vient sommer le général en chef de l'armée espagnole de se retirer et demande à se mesurer avec quelques-uns de ses capitaines. Juan trouve cette provocation insensée. Il ne faut pas qu'ils s'abaissent jusqu'à accomplir un aussi mince exploit. « Si le duc le permet, dit-il, je te ferai vomir avec l'âme, orgueilleux Flamand, toute la cervoise que tu as bue. » Il le prend sous le bras, l'emmène et le tue.

Il est élevé au grade de capitaine.

Cette distinction ne lui suffit pas : il veut tenir son serment, monter toujours plus haut.

(1) C'est par terre que l'armée espagnole vint dans les Pays-Bas en 1567. D'ailleurs, Lisbonne n'appartenait pas alors au roi d'Espagne.

Le prince d'Orange s'attend d'une heure à l'autre au départ des Espagnols. En effet, le duc d'Albe annonce que l'armée, dont les souffrances augmentent constamment par suite des rigueurs de la saison, se retirera le jour de la Noël. Juan, affligé de cette décision, fou de douleur, médite un coup d'éclat qui remédiera à une situation tenue pour désespérée. Il pénètre la nuit dans la tente du prince, au moment où celui-ci, les yeux tournés vers le camp espagnol, lance cette apostrophe : « Ah, duc d'Albe, cette fois ton arrogance est abattue ! » Juan se jette sur lui, le menace de sa dague s'il parle et l'amène au capitaine général, stupéfait d'avoir en sa présence, de tenir en son pouvoir, ce redoutable adversaire, qui ne lui inspire pas moins d'admiration que de haine.

Sur la proposition du prince, deux généraux flamands, les sieurs de Lanstrec et de Ville, lui sont adjoints pour arrêter les conditions de la paix. Il est convenu qu'il se retirera du pays, que pendant six ans il restera fidèle au roi, que son armée partira dès le lendemain. Des otages sont livrés ; la rançon est payée en bijoux et en pierres précieuses. Juan demande pour lui l'épée de Guillaume d'Orange.

ORANGE. — Je vous la donne ; mais vous me donnerez la vôtre.

JUAN. — C'est une méchante lame : elle m'a coûté six réaux.

ORANGE. — Je l'estime plus, venant de vous, que tout ce que je possède.

LE DUC, *à Juan.* — Capitaine, je vais m'embarquer. Je vous emmène avec moi pour que Sa Majesté reconnaisse votre valeur. Il est juste qu'elle récompense qui lui a procuré une pareille fête de Noël.

Au palais de Madrid, où il attend le moment d'être présenté au roi, les courtisans se moquent de lui. Ils sont confondus quand ils entendent le duc d'Albe faire son éloge et Philippe II annoncer qu'en récompense de ses services, il lui accorde 16,000 ducats de rente et le nomme mestre de camp général.

La pièce de Claramonte est toute d'imagination : la fin en est même d'une étonnante fantaisie. Faire relâcher, moyennant rançon, par le duc d'Albe le chef du mouvement révolutionnaire après l'exécution des comtes d'Egmont et de Hornes, lui faire prononcer cet éloge du Taciturne, quand Vivanblec vient le sommer de partir : « Je te permets de l'élever au-dessus du soleil ; c'est un capitaine valeureux et invincible, le prince d'Orange, enfin : c est tout dire ; » lui faire avouer ouvertement qu'il est forcé de se retirer devant l'ennemi, c'est abuser de la liberté permise au poète. On reconnaît généralement toutefois que l'œuvre a de la verve, de l'aisance dans le dialogue, que le caractère de Juan de Merida y est aussi heureusement traité que conçu.

Ces qualités l'ont fait applaudir dans la première moitié du XVIIe siècle. Le sujet a même paru assez intéressant pour tenter plus tard un autre écrivain dramatique, Vicente Guerrero, qui, vers 1750, composa une suite à la comédie de Claramonte (1). Dans cette seconde partie, nous retrouvons tous les personnages de la première : le nègre Juan de Merida, le duc d'Albe, M. de Ville, M. de

---

(1) *Comedia nueva intitulada Segunda parte del Negro valiente en Flandes.* Su autor VICENTE GUERRERO. En Madrid, en la libreria de Manuel Cienfuegos, s. d. La dédicace à Doña Bernarda Sarmiento, Guzman, etc., marquise de Valladares, etc., est datée de Madrid, 10 février 1751.

Lanstrec, Vivanblec, fils du capitaine Ravallac, tué par le nègre, le prince d'Orange. Les événements présentent aussi une grande ressemblance.

Malgré l'engagement qu'il a pris de se retirer avec ses troupes, le prince d'Orange, furieux d'avoir été vaincu dans les conditions les plus humiliantes, songe à se venger. Il est affermi dans son projet par les plaintes du fils de Ravallac, qui vient lui rappeler la mort de son père.

Informé de ses desseins, Philippe II décide de renvoyer en Flandre le duc d'Albe, et, avec lui, le fameux nègre, devenu mestre de camp (1).

Une rencontre a lieu entre les deux armées. Don Juan est fait prisonnier. Les officiers flamands demandent qu'il soit mis à mort. Le prince refuse de céder à leurs instances. Don Juan les provoque. M. de Ville demande à se battre le premier; il est blessé. Lanstrec, après lui, se présente ; l'épée lui tombe des mains. Vivanblec, le troisième, trébuche ; il est hors de combat. Les soldats poussent des cris de fureur.

Cependant le duc d'Albe accourt. Il délivre le mestre de camp, dont la vie est en danger, met en désordre les troupes du prince d'Orange. Don Juan, chargé de poursuivre l'arrière-garde, revient au camp espagnol et va déposer aux pieds du duc la tête de Vivanblec, en faisant cette réflexion, féroce comme le geste : « C'est le fils de Ravallac, qui vous baise les pieds et vous reconnaît pour son maître. »

---

(1) Il faut donc admettre que, dans la pensée de l'auteur, l'action, entièrement imaginée, est postérieure à 1573. Mais on sait que le duc d'Albe quitta les Pays-Bas le 18 décembre de cette année et n'y revint plus.

Le prince, réfugié dans une forteresse voisine, où les Espagnols l'assiègent, est obligé de se rendre. Dissimulant sa rage, suffoqué de colère, il accepte les conditions de la capitulation et de la rançon qui lui sont imposées ; elles sont les mêmes que précédemment.

Revenu en Espagne, le duc vante publiquement les services rendus par Don Juan de Merida.

Cette œuvre de Guerrero n'a aucune originalité et est très inférieure à celle de Claramonte sous tous les rapports. Le dialogue est souvent prolixe ; les personnages débitent des tirades qui fatiguent ; le *gracioso*, Antonillo, Africain, parle le jargon nègre et se livre à des excentricités qui font, dans certaines scènes, ressembler la pièce plutôt à une farce qu'à une comédie.

2

—

L'Hercule d'Ocaña (1)

Quoi qu'en dise Claramonte à la fin du *Vaillant nègre*, Juan de Merida est une invention. Au contraire, l'Hercule de Luis Vélez de Guevara est un personnage réel : on désignait ainsi le capitaine Alonso de Céspedes, qui vécut au temps de Charles-Quint et de Philippe II et, en cent occasions, donna des preuves d'une force extraordinaire.

Il secouait douze hommes qui tenaient le bout d'une perche, en agitant l'autre bout. Il soulevait un cheval, arrêtait la roue d'un moulin à eau en mouvement. En présence du prince Don Carlos, il tua de son épée un tigre lâché contre lui. Dans une course de taureaux, il saisit de la main gauche un de ces animaux par la corne et, de la main droite, lui porta un coup qui le tua net. A Barcelone, dans une église, il voit une dame empêchée par l'affluence de prendre de l'eau bénite ; il arrache le bénitier et le lui présente. Un

(1) *El Hercules de Ocaña. Comedia famosa de* LUIS VELEZ DE GUEVARA. *Colección de autores españoles*, tomo XLVIII. *Ocho comedias desconocidas...*, dadas á luz por Ad. Schaeffer, tomo segundo. Leipzig, Brockhaus, 1887, pp. 217-293. Ocaña, où naquit Céspedes, est un bourg de la Nouvelle-Castille, dans la province de Tolède.

soir, il arrive à Tolède après la fermeture de la porte ; il l'enfonce à coups d'épaule, les gardes ne répondant pas à son appel. Un alguazil, qui ne le connaissait pas, lui demande son épée, le capitaine s'excuse poliment ; l'alguazil insiste ; il le lance sur le toit d'une maison.

Comme il arrive en pareil cas, l'étonnement et l'admiration fit exagérer la réalité, à ce point que, même de son vivant, Céspedes passa pour un être quasi surhumain.

Mais ce n'est pas seulement par sa vigueur physique qu'il s'est rendu remarquable ; il l'a été aussi par sa bravoure, et, à ce titre, il a acquis une place honorable dans l'histoire.

Son biographe, Méndez Silva (1), rapporte notamment un fait héroïque par lequel il s'illustra, en 1547, dans la guerre de Charles-Quint contre la ligue de Smalkalde. Pendant la bataille de Mühlberg, l'action étant indécise, l'ennemi se préparait à construire un pont de bateaux sur la rive de l'Elbe opposée à celle où se tenait l'armée impériale, qui allait par là se trouver fort exposée, et l'empereur en était très préoccupé. Le capitaine Alonso de Céspedes, avec neuf de ses compagnons, franchit le fleuve ; ils s'emparèrent des bateaux, qui servirent à transporter les troupes catholiques de l'autre côté et leur assurèrent ainsi la victoire (2).

En 1569, Céspedes fut tué en combattant dans les Alpujarras, après avoir reçu une quantité de blessures et fendu des épaules à la ceinture plus de cent Mores. Ginès

---

(1) *Compendio de las mas señaladas hazañas que obró el capitan Alonso de Céspedes, Alcides Castellano*, Madrid, 1647, in 8°, avec un portrait de Céspedes.

(2) Le fait est attesté par des témoins oculaires. La tradition attribue une part à Céspedes dans cet exploit ; mais, remarque Menéndez y Pelayo, elle n'est confirmée par aucun document positif. LOPE DE VEGA, *Obras*, t. XII, pp. LXXVI-LXXIX.

Pérez de Hita, qui raconte l'événement dans ses *Guerres civiles*, dit avoir eu en main, à Vera, l'épée dont il était alors armé ; elle ne pesait pas moins de 14 livres, comme on le constata en sa présence.

A l'endroit où il succomba, dans la montagne appelée las Guaxaras Altas, on éleva une grande croix avec cette inscription : « Ici mourut Alonso de Céspedes, le Brave. »

Il était naturel qu'un personnage tant vanté par ses contemporains eût une place dans la poésie aussi bien que dans l'histoire et la légende. Lope de Vega l'a mis au théâtre dans un drame qui finit au passage de l'Elbe opéré par Céspedes et ses neuf compagnons sous les yeux de l'empereur, en face de l'ennemi (1). Luis de Vélez de Guevara trouvait dans l'Hercule d'Ocaña l'homme doué des qualités qu'il aimait à représenter, qui alliait à la force physique le courage et la valeur du soldat, « effroi de l'Espagne par son ardente bravoure, assez vaillant pour provoquer Goliath et le percer de son épée, en comparaison de qui Roland n'eût été qu'un poulet, Esplandian, un nain, le chevalier du Soleil, un apprenti. »

Un gentilhomme du nom de Don Rodrigo importune sa sœur par des assiduités qui déplaisent. Les représentations qu'il vient lui faire étant mal accueillies, il saisit Rodrigo et le lance dans la rue par le balcon. Il est poursuivi, fuit dans l'intention de se rendre en Flandre, le refuge des batailleurs qui ont ces sortes de peccadilles sur la conscience. A Aranjuez, il rencontre le roi, lui dit qui il est. Heureux de connaître un personnage dont il a entendu

(1) *El valiente Céspedes, tragicomedia famosa.* Lope de Vega, *Obras*, t. XII, pp. 187-229 et lxxi-xci.

vanter la force, Philippe II lui demande si, comme on le raconte, il est capable d'arrêter une meule de moulin en mouvement. Céspedes lui en fournit la preuve. Le roi trouve qu'un homme aussi vigoureux pourra le servir utilement en Flandre ; il le recommandera au duc d'Albe. Céspedes part en exprimant l'espoir qu'il donnera plus de victoires à l'Espagne que les douze pairs n'en ont donné à la France.

Quand il arrive, l'armée est sous les murs de Maestricht ; le duc a reçu la lettre du roi. Céspedes trouve à l'instant l'occasion de justifier l'ambition qu'il a de se distinguer.

On vient annoncer que l'ennemi va occuper un pont dont la possession empêchera l'investissement de la place. Céspedes offre d'aller l'arrêter, « eût-il plus de gens que Xerxès. » Il part, défend aux Flamands de s'avancer et les retient jusqu'à l'arrivée du duc.

Les Espagnols entrent dans Maestricht, prennent ensuite les deux plus fortes places de Hollande et de Zélande. Orléans (1) résiste plus longtemps qu'on ne s'y attendait. Un jour, Céspedes défait à lui seul un détachement ennemi. 500 soldats, montés sur des barques, venant du pays de Liége, s'approchent dans l'intention de brûler les quartiers et de secourir la place. Les Italiens de Chiapin Vitelli donnent l'alarme. Céspedes, ne trouvant pas son épée, se saisit d'une barre de fer, fond sur 300 hommes descendus à terre et les assomme, tandis que les autres prennent la fuite.

Il est nommé capitaine.

Lorsque l'assaut est livré à la place, c'est lui qui plante sur les murs l'étendard royal, aux acclamations des soldats qui l'entourent.

---

(1) Orlians.

Invité par Philippe II à revenir en Espagne pour se reposer après une longue et glorieuse carrière, le duc est chargé d'amener avec lui les gens qui se sont particulièrement distingués pour servir dans la guerre contre les Morisques sous Don Juan d'Autriche. Céspedes, qui a rempli le monde du bruit de ses exploits, est du nombre. Le roi va recevoir l'héroïque capitaine général et les vaillants hommes qui l'accompagnent.

Le duc se jette à ses genoux.

Le roi. — Levez-vous, César espagnol, plus grand que celui qui fut, à Pharsale, la terreur de Pompée et de Marc-Antoine.

Le duc. — Souverain seigneur, je reconnais que votre grandeur m'a toujours favorisé et honoré.

Le roi. — Retirons-nous. Je donnerai audience demain matin à ces soldats.

Céspedes. — A moi, il faudra que ce soit aujourd'hui. Pour Céspedes, il n'y a pas de lendemain.

Le roi. — Monstre de l'Espagne, soyez le bienvenu.

Céspedes. — On aura conté à Votre Majesté comment je l'ai glorieusement servie.

Le roi. — Tout le monde admire vos prouesses... Je me souviendrai de vous. Parlez à Santoyo.

Céspedes. — A qui ? Je ne connais pas Santoyo.

Le roi. — A Santoyo, le secrétaire.

Céspedes. — Est-ce Santoyo que j'ai servi ou Votre Majesté quand, à un pont, moi seul, avec un bouclier et une épée, j'ai arrêté toute l'armée ennemie ; quand, aussitôt après, j'ai, à Maestricht, passé un fossé à la nage ; que, de ses murs, j'ai enlevé un colonel et l'ai pris sur mes épaules pour qu'il informât le duc de l'état de la place ; quand, à Boncol (?), j'ai jeté la cavalerie de Hollande à la

mer ; quand le comte de Nassau (1), battu, prit la fuite pour ne pas périr de ma main ; qu'à Licorgo (?), Tournai, Lambre (2), Bois-le-Duc (3), j'ai été l'extraordinaire fléau des rebelles: qu'à Orléans, à coups de barre, j'ai intrépidement tué 300 hérétiques ; quand, le premier, j'arborai sur ses murs les armes de Bourgogne ; quand, comme la foudre, j'ai, à Rheinberg et à Graveyeran (?), procuré à l'Espagne plus de dépouilles que je n'ai de poils à la barbe ; quand, dans une hôtellerie, je me battis avec le démon lui-même, qui voulait m'empêcher d'aller en Flandre ? Je laisse d'autres actions héroïques fameuses. Est-ce que je m'en rapporte à Santoyo, moi ? Par le Christ, Votre Majesté, et pas un autre, me récompensera pour moi-même.

Le roi. — Vos hauts faits sont suffisamment attestés et m'obligent. Je vous accorde tout ce que vous demandez.

Avec ses étrangetés, cette pièce a toutes les qualités qui distinguent le théâtre de Luis Vélez de Guevara et qui l'ont fait classer au rang des bons auteurs dramatiques de second ordre. Le dialogue est excellent, bien que le principal personnage s'exprime souvent sur un ton qui paraît forcé. Mais c'est un Hercule soldat et on comprend que le poète ait été porté à lui attribuer le caractère d'un fanfaron jusqu'en présence du roi.

Entre le Céspedes de Lope et celui de Luis Vélez, il y a surtout cette différence que l'*Hercule d'Ocaña* s'écarte beaucoup plus de la vérité historique (4). L'histoire y est même traitée avec la plus singulière fantaisie. Au second acte, l'action est transportée aux Pays-Bas, où Céspedes

---

(1) Louis, frère du Taciturne.
(2) Cambrai ?
(3) Bolduque.
(4) Lope de Vega, *Obras*, t. XII, p. xc.

n'est jamais venu, et à un moment où il était déjà mort ; d'un bout à l'autre, la chronologie est capricieusement bouleversée.

Les faits de guerre auxquels Céspedes prend part sont inventés comme l'époque. Plusieurs des noms des places sous les murs desquelles il s'illustre le sont également. Orléans n'a rien de commun avec les guerres des Pays-Bas.

Après Lope de Vega et Luis Vélez, un autre auteur dramatique, Diamante, a mis Céspedes au théâtre dans une pièce qui a aussi pour titre *L'Hercule d'Ocaña* (1), et qui n'est qu'une imitation, dans un style ampoulé, de l'œuvre des deux autres poètes. Comme Lope, Diamante s'arrête à la bataille de Mühlberg (2).

(1) Il a été publié dans le tome II de ses *Comedias*, Madrid, 1670.
(2) Lope de Vega, *Obras*, t. XII, p. xci.

3

—

Pauvreté n'avilit pas (1)

En dédiant cette pièce au duc de Maqueda Manrique, Lope observe qu'il y rappelle «les exploits et les victoires en Flandre de Don Pedro Enriquez de Toledo, comte de Fuentes. » Comme Luis Vélez de Guevara dans les *Mutinés de Flandre* et les frères Figueroa dans la *Dame capitaine*, il se faisait ainsi l'écho de l'admiration que ressentaient les Espagnols pour un des premiers hommes de guerre de son temps. Allié à la maison de Tolède, il n'était pas seulement parent du duc d'Albe, il était son élève, son émule, et il en avait les qualités : soldat courageux, capitaine brillant, chef prudent et expérimenté, sévère quand il s'agissait de maintenir la discipline, mais affectueux pour tous, sans distinction de rang, traitant les plus humbles avec familiarité et reconnaissant la part qui leur revenait dans les succès. L'armée, qui appréciait ses qualités, avait en lui la plus grande confiance et le lui témoignait ouvertement.

(1) Lope de Vega, *Pobreza no es vileza. Obras*, t. XII, pp. cxliv-clii et 477-517. Cette pièce a été publiée pour la première fois en 1625, dans le tome XX des *Comedias* de Lope.

Dans *Pobreza*, un soldat qui admire, comme les autres, la valeur de son chef, l'appelle « le plus vaillant capitaine qui soit jamais sorti d'Espagne ; » Fuentes l'interrompt.

Le comte. — Soldats, pas de flatterie en campagne. Rendons justice au duc d'Albe, César de Flandre, Auguste espagnol, éternel honneur du nom de Tolède.

Duran. — Notre valeur marche à la victoire avec vous dans cette entreprise (1).

Le comte. — Vous allez gagner une gloire éternelle. Si c'est moi qui commande, c'est votre bravoure qui agit.

Les événements militaires autour desquels se déroule ici l'action principale sont ceux de la campagne de France en 1595. Dès que le printemps arrive, Fuentes, qui vient de succéder à l'archiduc Ernest, assemble huit mille hommes et va s'établir sous les murs du Catelet. De la place assiégée on lance des fusées, qui mettent le feu aux maisons et aux provisions de blé que les paysans y ont amassées. L'air est embrasé, les soldats sont enveloppés de fumée, comme dans un nuage de poussière (2). Mais ce nuage « ne cache pas le soleil de la bravoure espagnole. » Le sieur de Liramont, qui défend vaillamment la place, est forcé de se rendre. Clary succombe ensuite, puis Doullens, puis Cambrai. Lope ne nous fait pas assister aux opérations qui suivent la prise de Doullens. La campagne finie, Fuentes revient à Bruxelles. Dans les villes et les villages qu'il

(1) Le siège de Cambrai.

(2) Eran las casas de paja, y por quitar al campo la comodidad del aloxamiento, con flechas de fuego desde el castillo las quemaron todas con el grano de trigo y auena que auia en algunas dellas... No se vian los soldados de humo y llama. Villalobos, *Comentarios*, fol. 10 r°.

traverse, il est accueilli par des acclamations ; la capitale le reçoit en triomphateur (1).

Toute cette partie historique est empruntée aux *Commentaires* de Diego de Villalobos y Benavides ; Lope les reproduit même parfois aussi littéralement que le lui permet la versification, de sorte que nous trouvons ici un exposé des faits d'après le récit d'un témoin oculaire.

Ce ne sont toutefois pas ces faits qui forment la partie la plus importante de la *comedia*. Ce n'est pas non plus Fuentes qui en est le personnage principal, mais un gentilhomme, Don Juan de Mendoza (2), que nous voyons arriver d'Espagne avec sa sœur, pauvrement vêtu, n'ayant pour tout espoir qu'une lettre dans laquelle il est recommandé au gouverneur général. Fuentes l'accueille avec bienveillance, lui donne les moyens de s'équiper et lui promet une compagnie dès que l'occasion se présentera. En attendant, il le fait aller avec le duc de Pastrana, commandant de la cavalerie (3).

Mendoza ne tarde pas à se distinguer. Il finit par conquérir le grade de capitaine et la croix de chevalier de Saint-Jacques.

Autour des événements militaires se développe une intrigue dans laquelle sont engagés le héros de la pièce,

---

(1) Las alegrias generales de todas las partes por donde el Conde passo, boluiendose a Bruselas, fueron muy grandes en cada ciudad, que como del beneficio recebido estaua la gente alegre, todo era recozigo... Llego por sus jornadas a Bruselas, donde fue recebido con alegria. *Ibid.*, fol. 49.

(2) On trouve parmi les officiers qui commandaient au siège de Doullens un capitaine Mendoza, du tercio de Don Agustin Mexia. *Ibid.* fol. 20v° et 22 r°. Mais le Mendoza de Lope est inventé.

(3) Lope intercale ici un portrait du duc de Pastrana, qui est emprunté, comme le reste, à Villalobos. *Ibid.* fol. 10 v° et 11 r°.

sa sœur, Laura, une jeune dame flamande, Rosela, Fabio, frère de celle-ci, et qui se dénoue par un double mariage.

Si les scènes historiques n'ont ici qu'une importance secondaire, la pièce a une valeur littéraire qui la fait lire encore aujourd'hui avec intérêt. Après Sismondi, qui vante l'art avec lequel Lope a rattaché une aventure romanesque à la glorieuse campagne de 1595, Menéndez y Pelayo a pu louer sans réserve le caractère de Mendoza, « ce gentilhomme pauvre et honorable, qui, par suite de revers de fortune, doit dissimuler sous un humble habit son extraction illustre, se convertit en fils de ses œuvres, obtient, pour prix de sa bravoure, de sa loyauté, de sa droiture, de ses procédés chevaleresques, de sa discrétion, de sa courtoisie, les palmes du triomphe à la guerre et dans les amours. »

4

—

Je m'appelle Lorenzo ou le Charbonnier de Tolède (1)

Un jeune paysan, qui exerce à Tolède le métier de charbonnier, Lorenzo, a inspiré de l'amour à Doña Juana de Flores, dont le frère, Don Juan, sert en Flandre avec le grade de capitaine. Doña Juana se déclare prête à l'épouser si, dans un délai de trois ans, il parvient à se rendre digne d'obtenir sa main. A ce moment se trouve à Tolède le marquis de Santa-Cruz, près de passer en Flandre pour gouverner ces Etats ; il recrute deux tercios qui doivent l'accompagner. Le charbonnier s'engage dans l'un des tercios.

Arrivé aux Pays-Bas, le marquis met le siège devant Duren. Lorenzo se fait remarquer par sa bravoure, perce de son épée M. de Chatelet (2), commandant d'une armée envoyée au secours de la place. Quoique plus faibles en nombre, les Espagnols sont victorieux, après une lutte acharnée. Le marquis confère à Juan de Flores, — c'est

(1) D. JUAN DE MATOS FRAGOSO. *Comedia famosa titulada Lorenzo me llamo y carbonero de Toledo. Biblioteca de autores españoles. Dramáticos posteriores á Lope de Vega*, t. I. pp. 219 et suiv.
(2) Jatalete. Ce nom est inventé.

le nom que le jeune paysan a pris en s'enrôlant, — le grade d'alférez dans la compagnie que commande le frère de Doña Juana. Désigné avec deux autres officiers pour conduire une attaque, Lorenzo prend deux étendards à l'ennemi et vient les déposer aux pieds du marquis. En récompense de cet exploit, il est nommé capitaine.

Duren succombe. Le gouverneur, M. de Balami, se rend au roi d'Espagne ; sa femme, désespérée, s'empoisonne. A ce moment, le marquis reçoit une lettre de Philippe II, qui lui annonce l'arrivée de l'archiduc Albert en Flandre. Dans cette lettre, le roi écrit au sujet de Lorenzo : « Vous lui donnerez l'habit (de chevalier de Saint-Jacques) sans plus de preuves, parce que j'ai la conviction qu'il le mérite. » Et le charbonnier, comblé de gloire, épouse la sœur de Don Juan de Flores.

Quoique certains noms de personnages et de lieux et plus d'un détail puissent faire croire le contraire, l'action militaire se déroule ici sur le même théâtre et dans le même temps que *Pauvreté n'avilit pas*. Mais ce qui distingue la pièce de Matos Fragoso de celle de Lope, c'est que le premier respecte aussi peu l'histoire que la géographie. Le marquis de Santa-Cruz, qui a été gouverneur des armes aux Pays-Bas, appartient au XVIIe siècle (1). Il n'existe pas au nord de la France de place du nom de Duren. M. de Balami est le sieur de Balagny, gouverneur de Cambrai, dont la femme s'empoisonna, en effet, de désespoir, le lendemain de la soumission de son mari

(1) Il arriva à Bruxelles au printemps de l'année 1631, amenant avec lui un renfort d'environ quatre mille hommes, Espagnols et Italiens, qui furent dirigés vers la Gueldre. GACHARD, *Les bibliothèques de Madrid*, p. 164.

au roi d'Espagne, le 2 octobre 1595. Le nom de Duren est employé pour Cambrai, et les événements militaires auxquels prend part Lorenzo sont ceux du siège et de la prise de cette ville. Il suffit, pour s'en assurer, de parcourir les *Commentaires* de Villalobos (1), dont le poète s'est évidemment servi, comme l'a fait Lope dans *Pauvreté n'avilit pas.*

La *comedia* de Matos Fragoso est écrite avec infiniment d'entrain et rappelle, sous ce rapport, *Pour son roi et pour sa dame.* Ce n'est pas le seul rapprochement que l'on puisse faire entre les deux pièces. Plusieurs scènes ont une analogie si frappante qu'on est porté à admettre que l'un des auteurs s'est inspiré de l'œuvre de l'autre. L'imitateur, en ce cas, serait Bances de Candamo, qui, né en 1662, mourut en 1704, tandis que Matos Fragoso naquit vers 1614.

(1) Folios 31-48. Peut-être a-t-il utilisé aussi l'ouvrage de Carnero, qui rapporte en détail, de même que Villalobos, ces événements. *Guerras civiles*, pp. 363-373.

5

—

La Dame capitaine (1)

Doña Elvire de Vergara, née en Biscaye, de famille notable, a été élevée au couvent par une tante, qui lui tient lieu de mère et la destine à l'état religieux. La veille du jour où ses vœux doivent être prononcés, elle vole à celle-ci ses bijoux et son argent et fuit, accompagnée d'une suivante. Son caractère viril la fait aspirer à la gloire militaire, rêver d'immortaliser son nom par des actions d'éclat. Elle s'habille en homme, prend le nom de Lope de Avendaño et se dirige vers Saint-Sébastien, dans l'intention d'entrer au service du comte de Fuentes, qui se prépare à aller en Flandre, avec une armée de 8,000 hommes (2).

---

(1) *La Dama capitan.* De los FIGUEROAS. *Parte veinte y cuatro de comedias nuevas y escogidas de los mejores Ingenios de España.* Madrid, 1666, fol. 61-84.

(2) C'est en 1592, au mois de juin, que Fuentes, capitaine général en Portugal, reçut l'ordre de se rendre aux Pays-Bas, non pas par mer et avec 50 navires portant 8,000 fantassins, ainsi qu'il est dit ici, mais par l'Italie. Il quitta l'Espagne, semble-t-il, au mois d'octobre. En effet, le 3 novembre, Philippe II lui écrit qu'il attend la nouvelle de son départ de Nice et espère qu'il hâtera son voyage, comme il le lui a récemment recommandé. Archives générales du royaume, à Bruxelles, *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas*, tome XXV. Fuentes arriva à Bruxelles le 23 novembre.

A peine est-elle en route qu'elle trouve l'occasion de montrer sa vaillance. Des muletiers se moquent de son air juvénile. Elle leur riposte en tirant l'épée. Surviennent des bandouliers, qui se jettent sur eux. Don Lope et sa suivante, également vêtue en homme, arrachent leurs armes à deux des brigands et mettent en fuite toute la bande, à la grande admiration des conducteurs de mules.

Dans un village où ils s'arrêtent, un sergent remarque avec jalousie les attentions de la femme de l'aubergiste pour Lope, menace celui-ci de lui « couper la moustache. » On se bat. Le sergent est blessé.

A Saint-Sébastien, la veille du départ, nouvelle querelle, dans un bal. Une belle biscayenne perd, en dansant, une rose qu'elle porte dans les cheveux. Don Lope la ramasse au moment où un capitaine s'approche pour la prendre. Mécontent d'avoir été devancé, celui-ci invective le jeune et trop empressé galant. Survient le comte de Fuentes, qui adresse des reproches à l'officier en l'appelant par son nom. Elvire apprend ainsi que le capitaine est son frère.

Don Fernando de Vergara sert en Flandre, d'où il est arrivé récemment et où il retourne avec l'armée recrutée par le comte. Il ne reconnaît pas sa sœur sous le costume qu'elle porte ; il l'a quittée, d'ailleurs, alors qu'elle était encore enfant. Quant au « petit soldat, » Fuentes ordonne qu'il lui soit donné deux « coups de corde (1), » pour s'être querellé avec un supérieur. Don Fernando trouve qu'un pareil affront est immérité et fait appel à la clémence de son chef.

(1) Dos tratos de cuerda : corde d'estrapade.

Don Lope. — Pardieu, c'est vrai ; vous n'êtes pas mon juge.

Le comte. — Et pourquoi pas ?

Don Lope, *se couvrant.* — Par la raison que je ne suis pas soldat.

Le comte (*à part*). — C'est une autre affaire. (*Haut*) Que voulez-vous dire ?

Don Lope. — Je suis étranger et viens me présenter pour aller servir en Flandre sous vos drapeaux. Cette belle dame a par hasard laissé tomber la rose de ses cheveux. Je suis arrivé pour la ramasser avant le seigneur Don Fernando. En pareil cas, vive le ciel, je me battrais avec Annibal, Achille, Hector, Jules César, Scipion, Alexandre, Pyrrhus et Votre Excellence, qui les surpasse tous. Quand l'honneur est engagé, il n'y a qu'à veiller au maintien de sa réputation. Après, advienne que pourra.

Le comte, qui admire cette vaillance, cet entrain, se dit qu'il était ainsi dans sa jeunesse et désire connaître le bouillant garçon.

Le comte. — Dites-moi qui vous êtes, que je sache comment traiter un homme aussi brave.

Don Lope. — Ma noblesse, mes œuvres la proclameront. Jusque-là, permettez que je la cache.

Le comte. — Mais dites-moi, comment vous nommez-vous ?

Don Lope. — Don Lope de Avendaño.

Le comte. — De sorte, Don Lope de Avendaño, que, pour défendre votre honneur, vous me défieriez, moi ?

Don Lope. — Seigneur, ce qui est dit est dit.

Fuentes l'enrôle dans sa compagnie et lui promet sa protection. « Croyez, dit-il, que vous avez en moi, oui, par Dieu, dans cette guerre un bon parrain et un ami. »

Puis il lui fait donner la main à Fernando.

Arrivé dans les Pays-Bas, Don Lope ne tarde pas à se distinguer. Il est parvenu au grade de capitaine de cavalerie quand le siège de Cambrai (1) lui fournit l'occasion de se couvrir de gloire. Pendant l'attaque d'un fort, il escalade un mur ; sa vie est en danger. A cette vue, Fuentes s'écrie : « Soldats, secourez-le ! » Don Lope tombe dans le fossé. Le comte le croit tué ; mais il se présente bientôt, blessé au front d'une mousquetade, portant deux drapeaux, qu'il dépose aux pieds du capitaine général. Celui-ci l'embrasse et le félicite.

Des cris de victoire retentissent : le fort est pris. Fuentes reconnaît que ce succès est dû à Lope, et il le crée chevalier de Saint-Jacques ; il possède pour cela des cédules en blanc, signées du roi.

Le jeune officier remercie, non sans appréhender les ennuis que son déguisement doit inévitablement lui causer. En effet, il a bientôt une nouvelle dispute avec son frère pour affaire d'amour. Fernando de Vergara vient le provoquer en duel : il a appris qu'une riche flamande, Madame Blanche, lui préfère le jeune officier. Don Lope refuse de se battre. Le capitaine insiste. La lutte vient de s'engager quand on appelle aux armes. Les deux adversaires, obligés de courir à leur poste, se donnent rendez-vous pour un autre jour.

Informé de la querelle, Fuentes les réconcilie de nouveau. Dans un entretien avec Don Lope, il blâme sa conduite, lui reproche surtout de se montrer trop peu soucieux de son avenir, de son agrandissement. Il s'est distingué par sa valeur, il

(1) Fuentes arriva en vue de Cambrai le 14 août 1595. La ville se rendit le 2 octobre ; le château, le 9.

est chevalier de Saint-Jacques, il a reçu une large gratification ; et lui, si susceptible sur le point d'honneur, il semble oublier tout cela. Don Lope lui cache un secret : qu'il parle ouvertement. « Nous savons, ajoute le comte, que personne ne fait choix de sa naissance. Y a-t-il une raison qui vous empêche de porter l'habit de chevalier? Tout pourra s'arranger : les conseillers de l'ordre sont mes amis ; ils favorisent les soldats de fortune. Vous pouvez compter sur moi. »

Don Lope. — Je remercie Votre Excellence de la généreuse affection dont elle m'honore, et je lui répondrai : il ne faut pas qu'on croie que je l'oublie. J'ai laissé en Castille un frère qui plaide pour faire reconnaître nos titres de noblesse. Et puis, pour dire la vérité, avant de me parer de ces insignes, je voudrais avoir du bien. Un chevalier qui n'a pas de revenu est exposé à commettre des inconvenances.

Le comte. — Si c'est cela, le remède est tout trouvé : mariez-vous avec une bonne dot. Voyez, il y a Madame Blanche, qui est digne d'un gentilhomme de rang élevé : épousez-la, et vous voilà baron.

Don Lope. — Moi, baron ? Mais, bon Dieu, c'est impossible.

Le comte, *poursuivant.* — Blanche vous montre de l'attachement, vous avez de l'amitié pour elle : je vais arranger le mariage.

Don Lope (*à part*). — Il ne manquait que cela pour me faire perdre la tête. Seigneur, remarquez...

Le comte. — Il n'y a pas à répliquer. Vive Dieu, vous êtes terrible. Mais je comprends : vous êtes soldat, vous êtes pauvre, vous craignez que Madame Blanche refuse. Laissez-moi conduire l'affaire.

Et il se retire, laissant Don Lope plongé dans un trouble extrême.

Sans perdre de temps, Fuentes va chez la dame, lui fait l'éloge du jeune officier. Don Lope l'aime et désire l'épouser. Il l'a encouragé dans ses espérances. Blanche, qui ressent pour le comte autant de respect que d'affection, s'abandonne à lui.

Pendant que son protecteur lui prépare un riche établissement, Don Lope chargé de faire le guet, la nuit, au point le plus menacé, monte la garde, armé d'une arquebuse. Il entend de la musique dans le lointain ; c'est sans doute Fernando ou quelque autre, aspirant à la main de Blanche, qui lui donne une sérénade. Cette idée le tourmente. Il sait que Blanche l'attend ce soir. En ne le voyant pas, la dame pourra croire qu'il la délaisse par faiblesse ou par lâcheté et concevoir de lui une opinion désavantageuse. Il voudrait aller au rendez-vous. Mais si, d'un côté, l'honneur l'appelle, de l'autre, le devoir le retient.

Ces réflexions, faites tout haut, sont entendues d'un personnage qui arrive, la figure cachée dans son manteau. C'est Fuentes ; il inspecte le camp. Il propose à Don Lope de monter la garde à sa place. L'officier refuse. Le comte lui représente que manquer à la galanterie, c'est manquer à l'honneur. Le secret, d'ailleurs, restera entre eux. Bien qu'il déguise sa voix, Don Lope le reconnaît et prend le parti d'accepter la proposition. « Pardieu, se dit-il, le comte va s'amuser un peu, tandis que j'irai me promener. La garde est en bonnes mains. »

De son côté, Fuentes s'étonne : il faut que l'officier soit bien aveuglé par l'amour-propre pour abandonner ainsi la faction sans savoir à qui. Comment lui, si vaillant, peut-il commettre une pareille légèreté? Il l'en punira.

Le galant qui donne une sérénade à Madame Blanche est le baron de Brissac, chargé de diriger les opérations du siège. Don Lope met en fuite les musiciens et court reprendre son poste.

Au point du jour, le comte vient le réprimander. Don Lope, sans avouer d'abord ce qu'il sait, répond avec assurance.

Don Lope. — C'est vrai ; je me suis fié à un ami. Mais si cet ami valait Votre Excellence et était digne de la même confiance qu'elle, la faute serait-elle si grave ?

Le comte. — S'il s'agissait d'un homme comme moi, j'avoue que ce ne serait pas une faute.

Don Lope. — Eh bien, corps du Christ, si c'était Votre Excellence elle-même à qui j'eusse confié le poste ?

Le comte. — Vive Dieu, il m'a attrapé ! Donnez-moi la main, Don Lope.

On entend des cris de victoire. Le tambour bat, les trompettes sonnent. Le baron de Brissac (1) annonce que la place s'est rendue.

Blanche vient féliciter le comte.

Le comte, *à Don Lope*. — J'ai dit à Madame Blanche que vous l'aimez. Elle consent ; donnez-lui la main : vous êtes son époux.

Don Lope. — Si c'était possible, je le ferais.

Le comte. — Comment cela n'est-il pas possible ?

Don Lope hésite. Fuentes le presse.

Le comte. — Dites donc !

(1) Charles de Cossé, comte de Brissac, le contemporain de Fuentes, n'a pas été au service de l'Espagne. C'est Don Agustin Messia, mestre de camp, qui dirigea les opérations du siège de Cambrai en 1595. Carlos Coloma, *Guerras de Flandes*, Anvers, 1625, p. 333.

Don Lope. — Grand Seigneur, je suis une femme.

Le comte. — Ciel !

Don Lope. — Je m'appelle Doña Elvire de Vergara, comme vous le verrez par les papiers que je porte sur moi ; et pour cela, je renonce à mon emploi et à l'habit que m'a donné Sa Majesté. L'influence occulte du destin m'a orgueilleusement poussée à la guerre ; je la laisse pour donner à Blanche un époux qui la mérite : je la marie à mon frère.

Le capitaine et Blanche acceptent.

Don Fernando embrasse sa sœur.

La pièce des frères Figueroa est imitée de la *Monja* (la nonne) *alférez*, de Juan Pérez de Montalvan. Comme Doña Elvire de Vergara, Catalina de Erauso, née à Saint-Sébastien, a des goûts militaires, s'échappe du couvent, au moment où elle doit prononcer ses vœux, et revêt des habits d'homme. Sous le nom d'Alonso de Guzman, elle va guerroyer au Pérou, où elle rencontre, sans se faire connaître de lui, son frère, l'alférez Miguel de Erauso. Une dame, Doña Ana, s'éprend de Don Alonso, comme Madame Blanche s'éprend de Don Lope. Ici, le gouverneur du Callao joue un rôle analogue à celui de Fuentes dans la *Dame capitaine*.

De son côté, Montalvan, a emprunté le sujet de son drame à la relation des aventures arrivées à une nonne qui s'appelait effectivement Catalina de Erauso, relation écrite par elle-même, publiée à Madrid, en 1624 et 1625, et réimprimée par J.-M. de Ferrer sous le titre : *Historia de la Monja alférez Doña Catalina de Erauso* (1).

(1) Paris, Didot, 1829. Une traduction française de cette histoire, suivie de la *Monja alférez* de Montalvan, également traduite, a été publiée, en 1830, à Paris. Une autre, de J.-M. de Heredia, a paru en 1894.

Il n'y a aucune ressemblance entre les aventures de la *Dame capitaine* et celles d'Anne de la Vaux, qui, d'après quelques auteurs, auraient fourni aux frères Figueroa les éléments de leur pièce. Cette fille, née à Lomme, près de Lille, servit, jusqu'à l'âge de 28 ou 29 ans, dans le régiment du prince de Ligne, puis dans celui du prince de Chimai. Elle avait accompli une quantité d'actions d'éclat et était parvenue au grade de lieutenant quand, son sexe ayant été découvert par des gens d'un parti ennemi qui voulaient la dépouiller de ses vêtements, elle fut conduite à Nancy, relâchée et présentée à l'archiduc Léopold, gouverneur général des Pays-Bas, qui la fit recevoir à l'abbaye de la Marquette, près de Lille (1). A l'inverse de Catalina de Erauso, dont la vie agitée commence par une fuite du couvent, Antoinette y entre en abandonnant l'état militaire. Si les frères Figueroa ont eu connaissance de cette relation, ils n'y ont sûrement pas trouvé la matière de leur comédie.

Il n'est pas exact non plus, ainsi qu'on le croit généralement, que la *Fille capitaine* de Montfleury soit une imitation de la *Dama capitan*. Dans la comédie de Montfleury, un bourgeois marié, du nom de M. le Blanc, s'amourache d'une jeune fille, qui, pour se moquer de lui, d'accord avec Mme le Blanc, fait faire la cour à celle-ci par une de ses cousines déguisée en officier. De là, une série d'incidents, qui se termine par une leçon de morale donnée au naïf mari. Ni dans les caractères des personnages, ni dans les situations, ni dans la forme, il n'y a une similitude quelconque entre les deux pièces.

(1) *Relation de quelques actions et exploits de guerre d'Anne de la Vaux, ci-devant nommée Antoine de l'Espérance, sous l'habit de soldat.* Annexe au n° 5, 31 janvier 1654, des *Relations véritables*, de Bruxelles.

6

—

Le Mousquetaire (1)

Dans la comédie de Gonzalez de Bustos, comme dans celle des frères Figueroa, le principal personnage est un officier de fortune ; mais, à l'inverse de Don Lope, qui aspire à la gloire, le mousquetaire se contente de son humble condition et de la conscience du devoir accompli. Il servira bien le roi sans commander, et, dans cette conviction, il refuse l'avancement pour lequel il est proposé. Ce mélange de modestie et d'orgueil fait l'originalité de la pièce.

Dès le début, s'affirme le sentiment de la valeur personnelle chez Perote (2), — c'est le nom du mousquetaire. — Arrivé depuis peu de temps aux Pays-Bas, en 1635 (3), il se présente dans une maison avec son billet de logement. Un sergent l'arrête et l'invite à aller chercher autre part : la maison est retenue pour un capitaine.

---

(1) *El Mosquetero de Flandes. Comedia famosa.* De D. Francisco Gonzalez de Bustos. *Parte treinta y seis. Comedias escritas por los mejores Ingenios de España.* Año 1671. EnMadrid,'a costa de J. Martin Merino, pp. 45-95.

(2) Diminutif de Pedro.

(3) Sa femme dit qu'il est parti d'Espagne après le sac de Tirlemont par les Français (6 juin 1635). Les Pays-Bas étaient alors gouvernés par le cardinal-infant Ferdinand, arrivé l'année précédente.

Le sergent. — Le capitaine est un homme de marque ; vous, vous n'êtes qu'un mousquetaire.

Perote. — Pardieu, sergent, c'est vrai. Mais le roi ne changerait pas mon mousquet contre sa genette. En suivant ses drapeaux, j'ai augmenté sa gloire ; je lui ai donné plus de victoires que tous les capitaines.

Le sergent. — Mais il est capitaine.

Perote. — Je n'obéis qu'au mien, et lui ne l'est pas.

On se querelle ; les épées sont tirées ; des soldats arrivent. La femme de Perote, qui accompagne son mari et porte l'uniforme, prend part à la lutte. Survient le commandant en chef, marquis de Leganes, qui fait arrêter et emprisonner le mousquetaire.

Perote s'évade, a l'occasion de sauver la vie au marquis, se distingue dans des entreprises périlleuses et gagne le brevet de capitaine qui vient d'être retiré à un officier, Don Sancho, pour cause de négligence. Ordre est donné à Don Sancho de remettre sa genette au mousquetaire. Perote refuse l'insigne. « Elle est en bonnes mains, » dit-il à l'officier. Et, s'adressant au marquis : « Je vous supplie, seigneur, en considération de mes services, de lui permettre de la garder. Je serais mal payé si ce devait être au prix du déshonneur d'un si brave capitaine. »

Tout en admirant cette délicatesse et cette générosité, le général insiste. Perote reste inébranlable. Don Sancho garde sa genette ; mais le marquis exige que le mousquetaire accepte la solde, en attendant le brevet qu'il veut lui conférer.

La fin de la pièce est des plus fantaisiste. Don Sancho paye le désintéressement de Perote par un acte d'ingra-

titude : il lui enlève sa femme. Perote la reprend et, après avoir tué le capitaine, se réfugie avec elle dans une ancienne forteresse, où il se cache (1). Une armée française, commandée par le maréchal de Turenne, s'arrête sous les murs du château. Le gouverneur de la place, — le mousquetaire, — sommé de se rendre à merci, répond qu'il saura résister avec les cent Espagnols dont il dispose. Furieux de se voir arrêté par un misérable réduit, le maréchal va parler lui-même au châtelain. Il le trouve si résolu que, voulant témoigner son admiration pour tant de vaillance, il lui accorde une sortie honorable. Perote s'avance, le mousquet sur l'épaule, mèche allumée. Sa femme le suit, portant un drapeau fait de l'écharpe de son mari. Turenne attend que les défenseurs paraissent.

Perote. — Ils sont tous sortis.

Un soldat. — C'est une farce.

Le maréchal. — Vous m'avez trompé !

Perote. — C'est vous qui vous êtes trompé. Moi, j'ai fait ce que je devais.

Le maréchal veut le faire arrêter. Perote lui rappelle son engagement, qu'il va violer.

Le maréchal. — C'est vrai ; partez sans crainte.

Le soldat. — J'en suis fâché ; mais cette action mérite d'être éternellement louée.

Perote vient annoncer au marquis l'aventure et comment il a capitulé avec tous les honneurs dus aux armes

---

(1) La forteresse est censée appartenir à un baron de Lusignan, qui se trouve à ce moment chez le marquis de Leganes. Nous ne savons où le poète a voulu placer cette forteresse, ni qui est le Lusignan à qui elle appartient.

espagnoles. Le général l'embrasse et lui donne la compagnie du capitaine Don Sancho. Cette fois, le mousquetaire ne refuse plus la genette : il a, d'ailleurs, accepté déjà la solde.

D'après les quelques données historiques que l'on rencontre au début de la comédie, l'action se passe en 1635 et pendant la campagne de Picardie en 1636. Les rôles attribués au marquis de Leganes et au maréchal de Turenne sont des inventions. Diego Mesia Felipez de Guzman, marquis de Leganes, ne commandait pas aux Pays-Bas à ce moment. Il y avait été de 1627 à 1631. Nommé général de l'armée d'Alsace en 1634, il se trouvait à Inspruck le 10 juillet. Le 15 août 1636, il battait les Français dans le Duché de Parme (1). En 1638, il commandait dans le Milanais en qualité de capitaine général. De même, Turenne servait, en 1636, non au nord de la France, mais en Alsace, sous la Valette ; en 1637, dans l'armée de Flandre, commandée par la Valette et le duc de Candale. C'est en 1643 seulement qu'il fut élevé à la dignité de maréchal.

Dans les comédies d'intrigue que nous venons d'analyser, le poète nous montre le soldat qui se distingue par sa valeur et son dévouement et mérite ainsi la faveur du chef de l'armée. Entre l'un et l'autre, on voit s'établir, par suite des mêmes sentiments, qui les font sympathiser, des relations d'estime et d'affection, de dévouement et de reconnaissance. De là aussi la bienveillance paternelle, la cordialité que le chef témoigne au subordonné et, chez celui-ci, un ton de familiarité qu'autorisent les égards et la considération dont il est l'objet.

---

(1) Gachard, *Les bibliothèques de Madrid*, pp. 149, 164, 168, 186.

Au troisième acte du *Mousquetaire*, la nature de ces rapports est très bien indiquée dans un dialogue entre le marquis de Leganes et Perote.

L'armée est entrée en campagne. Pedro monte la garde ; il porte son mousquet. Comme il pleut fort, il craint que son habit ne se gâte et le dépose dans un caisson d'artillerie. La nuit est froide pourtant ; mais il se dit qu'il serait plus incommodé encore le lendemain s'il devait porter son vêtement tout mouillé. Survient le marquis de Leganes, qui inspecte les postes. Il veut savoir pourquoi Pedro s'est dévêtu, lui fait remettre son habit et lui présente sa capote. Le mousquetaire refuse ; le marquis lui enjoint d'obéir. Il fait plus : il lui demande son arme et les poires et le charge d'aller transmettre au sergent-major du tercio l'ordre d'envoyer à l'instant un autre soldat au poste qu'il occupe ; pendant ce temps, le général fera la faction.

PEROTE. — Cela, seigneur, est impossible.

LE MARQUIS. — Comment impossible ?

PEROTE. — Seigneur...

LE MARQUIS. — Pedro, obéissez.

PEROTE. — Pardonnez-moi, je ne le puis pas.

LE MARQUIS. — Et pourquoi pas ?

PEROTE. — C'est mon chef qui m'a mis ici, et je ne quitterai pas le poste avant qu'il vienne m'en tirer.

LE MARQUIS. — Eh bien, n'est-il pas assuré avec moi ?

PEROTE. — Parfaitement. Le camp peut dormir quand vous êtes de faction. Mais c'est mon affaire.

LE MARQUIS. — En ce cas-ci, je vous dispense. Faites ce que je dis.

PEROTE. — Puisque c'est vous qui en répondez, j'obéis. Mais je vois une autre difficulté : vous allez rester mouillé pour permettre

à un pauvre mousquetaire de ne pas l'être. Moi, je suis fait aux rigueurs du temps.

Le marquis. — Vous m'avez donné l'exemple.

Perote. — Il n'y a pas de raison pour que vous fassiez cet excès.

Le marquis. — Je veux voir si un marquis sait aussi résister au froid.

Perote. — Si c'est le plaisir de Votre Excellence, je ne réplique pas.

Le marquis. — Allez tout de suite, pour qu'on vienne me tirer du poste. Et remarquez, par votre vie, qu'il fait très froid et que je suis en train de me mouiller.

Le sergent arrive ; il est stupéfait de ne trouver que le marquis et veut constater l'absence de Pedro. Le général lui répond : « Il ne manque personne quand je suis au poste. »

Un rôle analogue à celui du marquis est attribué au duc d'Albe dans *el Aldegüela*, au comte de Fuentes dans la *Dama capitan*. Le premier prend la place de son fils sous les murs de Mons ; le second, celle de Don Lope au siège de Cambrai. Dans ces pièces on trouve encore deux scènes qui présentent une grande ressemblance : celle où le duc, voyant son fils en danger, au moment où il va planter le drapeau espagnol sur la muraille, demande que l'on coure à son aide ; celle où Fuentes pousse le même cri quand Don Lope s'élance à l'attaque d'un fort. Il y a encore dans les comédies dont nous parlons d'autres situations qui se ressemblent et où les mêmes sentiments sont exprimés en des termes presque identiques.

IV

LA REINE DES FLEURS (1)

—

Les personnages de cette comédie, qui représentent le royaume des fleurs, sont : la Rose, la reine ; la Violette, infante, sœur de la reine; deux princes, Jasmin et Clavel (œillet) ; Azucena (le lis blanc) ; deux cavaliers : Thora (thore, plante vénéneuse) et Anthora (anthore, son contre-poison). La pièce ne présente d'autre intérêt pour nous que par de vagues allusions aux événements politiques et militaires de l'année 1642. Il suffira donc de l'analyser rapidement.

La reine, étant à la chasse, blesse accidentellement le prince Jasmin, qui se présente ensuite la main ensanglantée. Elle lui donne son mouchoir pour étancher le sang. Le prince exprime sa reconnaissance avec tant de passion

(1) *La Comedia de la Reina de las Flores, Loa y entremes* : que representaron en el Palacio de Bruselas, dia de los Reyes, de este año de 1643, las Illmas Señoras, mi Sra Doña Beatrix, mi Sra Doña Mencia, y mi Sra Doña Maria de Mello, Hijas del Excmo Señor D. Francisco de Mello, Marques de Tordelaguna. Por D. Jacinto de Herrera Sotomayor, Ayuda de Camara, y Bibliotecario, que fue del Sermo Señor Cardenal Infante Don Fernando. En Bruselas, en la imprenta de Juan Mommarte, 1643, in-4°, 20 et 60 pages.

qu'elle le met en garde contre un désir de lui plaire qui serait d'une prétention trop audacieuse. Mais l'avertissement n'est donné que pour dissimuler l'affection qu'elle-même ressent pour le jeune homme.

Cette sympathie est contrariée par l'avis que la reine reçoit d'une conspiration ourdie par un de ses vassaux. Un malentendu lui fait croire que le coupable est Jasmin. Elle voudrait être persuadée que ses soupçons ne sont pas fondés, interroge en termes ambigus le prince qui, ne la comprenant pas, répond avec hésitation et contribue ainsi à fortifier le doute qu'elle a conçu au sujet de sa fidélité.

Une lettre, dans laquelle Jasmin est formellement désigné, lui apprend qu'il a formé le projet de la tuer ; s'il ne l'a pas déjà mis à exécution, c'est qu'il en a été empêché par la blessure reçue à la chasse. La reine veut le faire arrêter. Son premier ministre, Anthora, l'en dissuade : la seule preuve qu'elle a de sa culpabilité, une lettre anonyme, ne suffit pas. Elle se laisse convaincre d'autant plus aisément qu'elle a conservé de l'attachement pour le jeune homme et voudrait être persuadée de son innocence. Violette s'engage à entreprendre l'enquête qui l'éclairera.

Dans une salle du palais où la reine se cache, l'infante amène le prince, lui fait une déclaration d'amour et lui propose de tuer sa sœur, dont elle est jalouse. S'il consent à commettre le meurtre, elle héritera du trône, et lui, en retour, aura sa main et son royaume.

Interdit, stupéfait, Jasmin reste muet. L'infante le presse : des gens sont réunis dehors, prêts à la soutenir et

à lui mettre la couronne sur la tête. En proie à la plus vive émotion, la reine, anxieuse, attend que le prince se décide.

L'INFANTE. — Manquerais-tu de courage, par hasard ?

JASMIN. — Je suis déshonoré et honteux de voir que tu espères de moi un service aussi bas. Supposes-tu qu'une monarchie acquise de façon infâme puisse être l'objet de mon ambition ? Moi, enlever la vie à celle pour qui je donnerais la mienne ? Moi, tuer une femme, fût-elle la plus humble ? Moi, traître, ennemi de moi-même ? Va, poursuis ton infâme dessein, donne-moi l'occasion de prendre sa défense. Si mes cris ne l'éveillent pas quand tes gens la chercheront, ou si elle perd la tête, je serai là pour résister.

L'INFANTE. — Remarquez...

JASMIN, *élevant la voix.* — Reine, dame, cache ta beauté : il y a des aspics sous les fleurs, des satyres dans la forêt.

LA REINE, *sortant de sa cachette.* — Je vous entends et vous remercie.

Anthora vient annoncer à la reine qu'il a mis en déroute les Lis, ses ennemis. Thora, qui conspirait avec eux, reste seul, confus, sans appui. La garde a arrêté, non loin du palais, un courrier envoyé par le traître à Azucena, qui favorisait le complot. On a appris par ses lettres qu'ils étaient les auteurs du bruit d'assassinat projeté, bruit mis en circulation pour détourner l'attention et mieux assurer la réussite de leur projet.

Jasmin embrasse Anthora, qui apporte l'heureuse nouvelle et la confirmation de son innocence. La reine lui accorde sa main et sa couronne ; elle renvoie Azucena chez ses parents, les Lis, en faveur desquels elle conspirait avec Thora.

On se doute bien, en lisant ce résumé, que la *Reine des fleurs* a un sens allégorique. La reine, c'est la maison d'Autriche ; les Lis, c'est la France, son ennemie, alliée à la Hollande pour lui faire la guerre; Anthora, c'est Francisco de Mello, qui défend contre elle les Pays-Bas.

Francisco de Mello, comte d'Assumar, venait de succéder, en qualité de gouverneur général, au cardinal-infant, quand il se mit en campagne, le 22 mars 1642. Le 19 avril, il s'emparait de Lens ; le 11 mai, de la Bassée, après dix-huit jours d'attaque; le 26, il remportait à Honnecourt, près du Catelet, une victoire éclatante sur l'armée française. Le 7 novembre, il rentrait à Bruxelles, où une magnifique réception lui était faite.

En récompense des services qu'il avait rendus dans cette campagne, le roi lui accorda la grandesse et le titre de marquis de Tordelaguna (1).

Mello, qui appartenait à une famille portugaise descendant de la maison royale de Bragance, était entré au service de Philippe IV, avait gagné la confiance du comte-duc d'Olivarès, mais s'était rendu suspect en Portugal, où on l'accusait de donner des conseils préjudiciables aux intérêts de ses compatriotes (2). L'introduction de la *Reine des fleurs* nous apprend qu'après le soulèvement du Portugal contre l'Espagne, en 1640, il avait pris pour emblême l'anthore et la thore affrontées, avec la devise : *Anthora-Thora*, le contre-poison et le poison. On comprend l'allu-

(1) Gachard, *Les bibliothèques de Madrid*, pp. 191-204. — H. Lonchay, *La rivalité de la France et de l'Espagne aux Pays-Bas*, pp. 109-113.
(2) A. Rodríguez Villa, *Curiosidades de la historia de España*, t. III, Madrid, 1890, pp. 231-240.

sion : la rébellion vaincue, au moins en espérance, car le Portugal ne devait plus faire retour à l'Espagne.

L'admiration prodiguée à Mello à l'occasion de la campagne de 1642 est traduite dans le prologue *(loa)* de la comédie, où trois personnages, représentant l'Hiver, l'Eté et la Ville de Bruxelles, le complimentent sur un ton des plus enthousiastes.

L'HIVER. — Salut, bras victorieux de l'Espagne, guerrier illustre, vigilant, qui répands la terreur, âme de tant d'actions miraculeuses ; salut descendant de la célèbre maison de Mello.

L'ETÉ. — Salut, soldat brillant entre tous, Scipion, Fabius et Marcellus.

L'HIVER. — Je suis l'Hiver, qui fais les trèves et amène la suspension de tant de carnage.

L'ETÉ. — Je suis celui qui apaise sa soif de gloire et qui l'assiste. Au début de la campagne, avec mon aide, il a planté son drapeau à Lens et donné à l'Espagne la Bassée, qui croyait être inexpugnable. Par son adresse et d'ingénieuses combinaisons militaires, il a divisé les armées ennemies, et, dans une bataille rangée, a élevé des autels à sa réputation et à sa valeur. Grâce à lui, le nom du Catelet promet de rester immortel. Il a imprimé la terreur à Paris, et il y serait entré si la Hesse et la Hollande, alliées pour l'offensive, ne l'avaient attiré dans une autre direction et forcé de changer son plan. Il a secouru le Brabant menacé (1), délivré Sedan (2).

(1) Francisco de Mello se disposait à assiéger les places de Cateau-Cambrésis et de Landrecies lorsqu'il eut avis que les Hessois et les Weymarois, après avoir battu l'armée impériale aux ordres du baron de Lamboy, se dirigeaient vers le Brabant. Il résolut de marcher sur la Meuse et le Rhin, pour s'opposer à leurs progrès, et les força de se retirer. GACHARD, *Les bibliothèques de Madrid*, p. 201.

(2) A Namur, il apprit que le comte d'Harcourt marchait vers le Luxembourg dans l'intention de s'emparer de Sedan, fit prendre à ses troupes la direction de la Sambre (14 juillet) et arriva à Givet en même temps que le comte d'Harcourt à Mézières, forçant ce dernier à battre en retraite. *Ibid.*, p. 202.

Contre six armées il s'est montré redoutable à trois frontières, partout victorieux en un même instant. Les rives de la mer s'émerveillèrent à le voir ravager le Boulonnais, répandre l'horreur et le sang dans ses campagnes, opérer une diversion par mille exploits (1). A son retour, couronné de laurier et de chêne, il vient se livrer aux embrassements de sa famille attendrie.

La Ville de Bruxelles arrive, se place entre les deux. Elle revendique pour elle l'honneur de donner l'hospitalité au marquis de Tordelaguna pendant la période de repos.

La Ville de Bruxelles, *s'adressant au marquis.* — Salut capitaine fameux, gloire de tes ascendants, qui te suivent, bien que nés avant toi.

Aux cavaliers. — Salut, hommes valeureux, Annibals de ce siècle, vainqueurs de l'ennemi à Honnecourt, au Catelet.

Au Marquis. — Salut, César qui valez plus que César lui-même, car vous n'opprimez pas le monde et ne marchez pas contre l'Espagne.

A la Marquise. — Salut, digne compagne de Mars, salut, prudente Minerve, divine Daphné, plus belle que l'Aurore, gai Printemps, qu'on ne peut assez vanter.

La Ville salue et loue ainsi successivement le fils du marquis, ses trois filles : Béatrix, plus bienfaisante que le soleil, la douce Mencia, la gracieuse Maria, les six autres jeunes filles qui ont un rôle dans la pièce.

(1) D. Andrea Cantelmo (général de l'artillerie) entra dans le Boulonnais et s'approcha de Calais. A peine le roi de France eut-il été informé de cette marche de l'armée espagnole qu'il ordonna au comte d'Harcourt, qui avait passé la Sambre, de rétrograder et d'aller secourir ce pays. D'Harcourt s'avança vers Calais. Francisco de Mello, campé à Lillers, se porta, de son côté, au secours de D. Andrea Cantelmo. L'ayant rejoint, il fit marcher son armée du côté d'Aire. *Ibid.*, pp. 202-203.

Comme le *Siège de Breda*, la *comedia* de Herrera Sotomayor est une pièce de circonstance ; mais tandis que l'imagination a une part fort restreinte dans celle de Calderon, la *Reina de las flores* est essentiellement poétique. La forme en est agréable, parfois très simple, naïve même. Quant au sujet, il est voilé sous des fictions dont il serait difficile de saisir le sens s'il n'était expliqué par une dissertation d'Erycius Puteanus, un avertissement de l'auteur et le prologue, dont nous venons de donner des extraits.

Les spectateurs, eux, les comprenaient, et ils y applaudissaient, en acclamant le gouverneur dont on fêtait le succès. Succès éphémère : quelques mois après, Francisco de Mello essuyait, à Rocroi, la terrible défaite qui mettait fin à la suprématie militaire de l'Espagne.

Habituellement, entre deux des actes de la *comedia*, on représentait un *entremés*, composition d'un caractère léger, souvent grotesque. Tel est l'intermède *El Fuego* (le feu), joué ici par huit jeunes filles. On crie au feu, le tocsin sonne ; des femmes accourent, s'apostrophent en un langage peu choisi. A chaque instant, on entend répéter les mots *feu*, *incendie*, employés dans leurs diverses acceptions. Les noms que l'auteur a donnés aux personnages donnent lieu à des jeux de mots dans le même goût que le reste. On s'invective, on se menace. Les hommes s'interposent, et la querelle finit par un ballet.

V

DON SANCHO LE MAUVAIS (1)

—

Avec autant d'art que de vigueur, Moreto a développé ici une action des plus dramatiques et représenté les caractères de deux personnages de son invention : Don Sancho surnommé le Mauvais, *el Malo*, et son père, Don Sancho d'Avila y Toledo le Bon, *El Bueno*. Doués l'un et l'autre des meilleures qualités, ils diffèrent de tempérament. Le premier, ardent, prompt à tirer vengeance d'un affront, se constitue son propre justicier, ainsi qu'il arrive souvent dans le drame espagnol. Le second, tout aussi fier, est plus respectueux de l'autorité du chef ; non moins pointilleux sur les questions d'honneur, il est plus réfléchi, parce qu'il est instruit par l'âge et formé par l'expérience.

Tous deux servent en Flandre, l'un comme soldat, l'autre comme mestre de camp. Le second a gagné les faveurs

(1) *Comedia famosa. Travesuras son valor.* De DON AGUSTIN MORETO. Madrid, Antonio Sanz, 1747. *Travesura*, trait de hardiesse, vivacité, espièglerie, turbulence, s'applique souvent à la jeunesse : *travesuras de mozo.* Traduit littéralement, le titre du drame de Moreto est : « Excès de jeunesse sont vaillance. » On désigne quelquefois cette *comedia* par le nom du personnage principal, comme nous le faisons.

du duc d'Albe par sa vaillance et son dévouement (1). Le premier désole son père et indispose par ses excès le duc, à la famille duquel il est supposé appartenir. Les violences auxquelles il se laisse aller lui ont valu la qualification de « mauvais » ; mais cette qualification n'a pas une signification méprisante. Ses emportements sont, en effet, les mouvements d'un homme qui a du courage, de la générosité, qui se comporte suivant l'équité. Ainsi paraissent souvent excusables ses écarts et ses infractions aux règlements.

Le Mauvais explique lui-même comment il a été ainsi appelé. « On m'a donné ce nom, dit-il, pour des vivacités qui m'honorent, car je n'ai pas agi aveuglément : mes actes ont été très raisonnables. Le vulgaire, dans sa grossièreté, ne prête attention qu'à la manière dont les mots sonnent à l'oreille et en altère la signification : l'homme intègre est un homme cruel ; la pitié est lâcheté ; la valeur, timidité ; le libéral est un prodigue. C'est ainsi que, sans tenir compte de ce qui est bon en moi, on a pu me faire une réputation de méchanceté.

» Si j'ai quitté l'Espagne, ce n'a pas été pour un méfait, c'est pour avoir tué des adversaires dans des engagements d'homme à homme. On me reproche, mais à tort, d'avoir résisté à la justice. J'ai un grand respect pour elle ; mais quand, cédant à la passion, elle procède injustement, alors j'agis sans la craindre. »

(1) Au début de la pièce, Don Sancho le père, rendant compte au duc d'Albe d'opérations qu'il a dirigées au nord, annonce qu'il a pris Romua, près du Rhin. Romua, c'est la ville d'Arnemuiden, prise, en 1572, par Sancho d'Avila, châtelain d'Anvers. On remarquera que Moreto a attribué à un personnage créé par lui le nom et le prénom d'un fameux capitaine, que le duc estimait particulièrement.

Après son arrivée, nous le voyons manifester ainsi son indépendance de caractère, son humeur bouillante. Une jeune fille qu'il aime va être unie à un Flamand très riche. Il jure qu'il empêchera le mariage. Cette détermination est réfléchie, fondée sur des motifs qu'il trouve sérieux, indiscutables : Elvire le préfère, on la marie malgré elle ; dans ces conditions, l'honneur de l'époux qu'on lui impose risquerait fort d'être en danger, et il rend service au prétendu en agissant comme il veut le faire.

Mais il n'a pas de temps à perdre. Le parrain de la fiancée, un sergent-major (1), apparaît, accompagné de musiciens et d'Elvire, dont la figure porte l'empreinte de la tristesse qu'elle éprouve. Le sergent cherche à consoler la jeune femme. A cette vue, Don Sancho, touché d'attendrissement, éclate : « Cette dame, dit-il à l'officier, ne vous demande pas de conseils. Ce qu'elle veut, c'est sa liberté, et vous allez la lui donner tout de suite, de bonne grâce. Je l'aime, et c'est moi qu'elle préfère. Mon devoir est de l'emmener : le monde entier ne m'empêcherait pas d'accomplir cet acte de justice. Que le fiancé entre au couvent ; c'est le mieux qu'il peut faire pour son bonheur. »

Le sergent-major commande à ses gens de se saisir de l'arrogant soldat. Elvire, qui entend l'ordre, enlève son épée à l'un des hommes et court se placer à côté de Don Sancho. On se bat. Les amants fuient et se réfugient dans la campagne.

(1) Dans l'armée espagnole, le sergent-major était un officier chargé de l'instruction et de la discipline du régiment. Le terme de parrain est appliqué ici au mariage dans le sens où nous l'employons chez nous pour les sacrements de baptême et de confirmation.

Informé de l'algarade, le duc d'Albe envoie un détachement à leur poursuite. Le coupable est pris, parvient à s'échapper. Bientôt après, il trouve un moyen de rentrer glorieusement en grâce.

Le duc se dispose à assiéger Malines. Il apprend que l'ennemi a miné l'endroit où il fait construire un fortin. Une somme de 2,000 écus et le brevet de capitaine sont promis au soldat qui explorera la mine. Sancho accomplit l'exploit et pénètre jusqu'au cœur de la ville. Tout couvert de poussière, l'épée nue, il revient portant sur les épaules un homme qu'il a fait prisonnier. Il le dépose aux pieds du général en chef, à qui le Flamand indiquera le moyen de s'emparer de la place. Il reçoit la récompense promise, et ses fautes lui sont pardonnées, moyennant l'engagement de ne plus tirer l'épée que contre l'ennemi.

Le Bon, présent à l'entretien, semble préoccupé et reste à l'écart. Son fils s'approche de lui, veut l'embrasser ; il refuse.

Le Bon. — Un homme d'honneur n'enlève pas une femme à son mari.

Le Mauvais. — J'aime cette femme, et elle m'aime. C'est elle qui m'a demandé de l'enlever. Qu'auriez-vous fait à ma place?

Le Bon. — Elle vous l'a demandé ?

Le Mauvais. — Oui, parce que son père la voulait donner à un autre malgré elle.

Le Bon. — Malgré elle ?

Le Mauvais. — Voilà qui est clair. Que feriez-vous ?

Le Bon. — Ce que je ferais ?

Le Mauvais. — N'hésitez pas.

Le Bon. — Je dis que je ferais la même chose.

Le Mauvais. — Je me conforme à votre opinion.

Son caractère violent, irritable, fait vite oublier à Don Sancho la promesse exigée par le duc d'Albe.

Non loin de la tente du duc, sous les murs de Malines assiégée (1), il se querelle avec un capitaine flamand, du nom de Brondux, qui lui donne un démenti, affront sanglant dont il veut tirer vengeance. Le duc ordonne l'arrestation des deux adversaires. Plus humilié que jamais, Don Sancho ne songe qu'à obtenir réparation de l'injure reçue, même malgré son chef, car il n'admet pas qu'un autre, quel qu'il puisse être, se fasse juge de son propre honneur: en cette matière, il entend ne s'en rapporter qu'à sa conscience.

Le Bon vient de l'approuver quand le duc d'Albe, accompagné du sergent-major et de Brondux, arrive et exige que le Mauvais se réconcilie avec le capitaine. Cet ordre et les incidents qui en sont la suite donnent lieu à une série de scènes à la fois dramatiques et pleines d'imprévu.

Le Bon. — Ce n'est pas mon fils s'il le fait.

Le duc. — Vous donnerez chacun votre parole ; je me charge de l'accomplissement.

Il sort.

Brondux donne sa parole au sergent et, en signe de réconciliation, lui touche la main.

Le Bon, *à son fils.* — Lui promettre d'être son ami ! Tu ne le feras pas.

Le Mauvais. — Si, je le ferai.

Le Bon. — Oh, mauvais fils !

(1) Malines a été prise sans résistance, le 2 octobre 1572.

Le Mauvais. — Et pour que Brondux voie éclater la générosité espagnole, je vais, en le serrant dans mes bras, confirmer l'amitié qu'il désire trouver en mon cœur.

Brondux, *à part.* — Et moi, je voudrais le mettre en pièces dans les miens. (*Ils s'embrassent.*) Amis, au secours, il me tue! (*Brondux, étouffé, tombe mort.*)

Le Mauvais. — Et sans blessure, pour que la vie s'en aille par où a passé le démenti.

Le sergent-major. — C'est une trahison !

Le Mauvais. — Qui pense cela pense mal. Ce n'est pas une trahison, c'est une vengeance : on ne donne pas sa parole après avoir été offensé.

Le Bon. — Si ce n'est pas une trahison, c'est un manque de respect à l'autorité du chef. Qu'on l'arrête !

Le Mauvais. — J'ai mon épée.

Le Bon. — Va à la prison, effronté !

Le sergent-major. — Arrêtez-le.

Le Mauvais. — Vous plaisantez. Si le sergent croit que c'est si facile, qu'il me suive.

Le sergent- major. — Poursuivez-le, tuez-le, s'il ne se rend pas.

Le Bon. — Cela, non : c'est mon fils. Laissez-le, je l'arrêterai moi-même.

Entre le duc d'Albe. Il vient de trébucher contre le corps de Brondux, demande des explications et apprend comment le Mauvais a tué l'officier en lui écrasant la poitrine. Il l'excuserait, dit-il, s'il n'avait à examiner l'affaire qu'au point de vue des personnes. Don Sancho a tué Brondux pour une insulte ; il aurait agi de même. Mais comme capitaine général il doit le désapprouver : en voulant montrer sa bravoure, il a manqué à son devoir envers le chef

de l'armée. C'est une faute qui doit être sévèrement châtiée : elle lui coûtera la tête.

Contrairement à l'opinion du duc, le Bon n'admet même pas l'excuse du point d'honneur pour son fils. Dans un entretien avec le Mauvais, il lui reproche d'avoir manqué à sa promesse : la parole donnée est un serment irrévocable.

Le Mauvais. — Non, quand de l'accomplissement naît un affront plus indigne et plus infâme que l'injure reçue.

Le Bon. — Il ne fallait pas la donner.

Le Mauvais. — Et si le général parvient à m'y forcer ?

Le Bon. — Il faut se laisser plutôt mettre en pièces.

Le Mauvais. — Ce que j'ai fait est bien fait, et celui qui dit le contraire, fût-il le duc...

Le Bon. — Tu mens !

Le Mauvais. — Si vous n'étiez pas mon père...

Le Bon. — Tu me manquerais de respect ? Je ne suis plus ton père : j'imite tes extravagances ; pense que je suis un autre. Arrogant, vaurien, mesure ton épée avec la mienne.

Le Mauvais. — Seigneur, assez.

Le Bon. — En garde, vilain.

Le Mauvais. — Nous ne sommes pas égaux.

Le Bon. — Tu as peur ?

Le Mauvais. — Moi, peur ?

Le Bon. — Oui, lâche.

Au moment où le combat va s'engager surviennent des soldats que le duc envoie à la recherche du Mauvais. Le père, aussitôt, oublie ses griefs et les torts de son fils. Il presse Don Sancho de se soustraire au châtiment dont il est menacé, en sautant sur le cheval que tient son domestique. Il est prêt, quant à lui, à affronter la colère du duc.

LE MAUVAIS. — Vous châtier, vous ? Non, je vais à la prison.

LE BON. — Que dis-tu, mon fils ? Que fais-tu ? Pars vite, je t'en prie (*Il se jette à ses genoux*).

LE MAUVAIS. — Seigneur, que faites-vous ?

LE BON. — Qu'attends-tu ? Va-t-en.

Le Mauvais obéit enfin. Son père le bénit et le recommande à la grâce de Dieu.

Il se réfugie chez une dame flamande qui l'a pris en affection. Sa retraite est découverte ; il est emprisonné en même temps que son père, arrêté pour avoir favorisé la fuite du coupable.

Don Sancho d'Avila y Toledo en prison ! Le vaillant capitaine qui fait trembler les Hollandais outragé à ce point ! Son fils veut le venger en allant tuer le duc d'Albe lui-même. Il trouve le moyen de s'évader, se déguise en paysan. Le duc, averti par le sergent-major, qui l'a reconnu, le laisse pénétrer dans sa tente. Il feint de dormir. Sancho tire son poignard.

Il va frapper ; ses jambes fléchissent, ses forces l'abandonnent. Il est comme glacé et dans l'impossibilité de faire un mouvement. Assassiner son chef sans défense ! Cette idée le paralyse. Il essaye de s'exciter : ce chef n'a-t-il pas cruellement offensé son père? Mais la honte de manquer à la loyauté, le sentiment du devoir et du respect qu'il doit à son supérieur, plus forts que la passion, lui font craindre de se laisser entraîner, de céder à la colère. Il se dénonce lui-même. « Seigneur, crie-t-il, éveillez-vous ! » Le duc se lève, tire son épée; Sancho lâche son arme.

LE MAUVAIS.— Voici un homme, un traître qui a conçu le perfide projet de vous tuer. Mon honneur, qui m'accuse, vous appelle pour

que, témoin de ma trahison, vous me donniez la mort. Je ne veux pas de pardon, je n'en veux pas. J'ai été un infâme : l'honneur parle au fond de ma conscience ; il veut que l'offense soit vengée.

Le duc (*à part*). — Pardieu, voilà une noble folie ! (*Haut.*) Mais, Don Sancho, vous vous attaquez à moi, et pourquoi ?

Le Mauvais. — Parce que vous avez emprisonné mon père.

Le duc. — Il était coupable : il a empêché qu'on vous prît. Ne savez-vous pas que je rends la justice ? Quant à votre délit, c'est mon affaire, et je vous absous en faveur de l'intention. Mais vous en avez commis d'autres où je ne suis pas partie et pour lesquels vous êtes en danger. Voici 200 doublons ; emportez-les, partez, quittez la Flandre. Donnez-moi votre parole que vous le ferez. Tant que je suis ici, je réponds de votre sûreté. Après, je ne le puis plus, quand même je le voudrais.

Le Mauvais accepte la bourse et promet de partir, mais à une condition, c'est qu'il ira voir son père.

Le duc. — Votre père ? Ne savez-vous pas qu'il est en prison ?

Le Mauvais. — Cela empêche-t-il de le voir ?

Le duc. — Mais, bon Dieu, vous voulez donc me faire complice de vos emportements ?

Le Mauvais. — Remarquez, seigneur, que ce n'est pas pour cela que je vous demande cette permission.

Le Duc. — Hé bien, allez-y; mais ce sera à vos risques et périls.

Le Mauvais. — C'est clair.

Le duc. — Oui, et si on vous prend ?

Le Mauvais. — Ce sera pour mon compte.

Le duc. — Et pas le mien ?

Le Mauvais. — Non, seigneur.

Le duc. — Allez donc. Mais faites attention que votre père est prisonnier pour tout le temps pendant lequel on jugera vos délits

car il en a été témoin. Or, il ne veut pas déposer, et c'est pourquoi l'auditeur le tient sous sa garde.

Le Mauvais. — Fût-il dans l'enfer, j'irai le voir.

Le duc. — Et si vous êtes pris ? On vous coupera la tête, sans que rien au monde y puisse remédier.

Le Mauvais. — Je fais d'avance mon compliment à ceux qui m'attraperont.

Le duc. — Allez, allez tout de suite.

Le Mauvais. — Mais vous ne direz rien ?

Le duc. — Je serai muet comme la mort. Allez avec Dieu.

Sancho part.

Le duc. — J'ai bien peur pour lui ; mais, parbleu ! s'il court à sa perte, le garçon y va bravement.

Don Sancho parvient à pénétrer dans la prison. Il y trouve son père assis sur une chaise basse en face du lieutenant de l'auditeur, qui, dans un fauteuil, l'interroge. Saisi de colère, à la vue de ce spectacle humiliant, il perd tout à fait son sang-froid quand il entend l'officier menacer le Bon d'un emprisonnement plus rigoureux s'il persiste à refuser de répondre aux questions qui lui sont posées : il doit attester sous serment que son fils a tué Brondux après avoir feint de se réconcilier avec lui.

Sancho s'approche. Le lieutenant s'étant levé, il se met dans son fauteuil.

Le Mauvais. — Pardonnez-moi de me mêler de cette affaire : je suis meilleur témoin. J'avoue et je jure qu'il en est ainsi que vous le dites. Que le secrétaire écrive.

Le Bon. — Mon fils, vous ici ?

Le Mauvais. — Je viens vous baiser les mains, mon père...

Le Bon. — Quelle folie !

Le Mauvais... et vous voir. (*Au secrétaire.*) Est-ce écrit ?

Le secrétaire. — C'est fait.

Le Mauvais. — Que je signe.

Le Bon. — Toi ?

Le Mauvais (*écrivant*). — Don Sancho de Tolède. Est-ce tout, M. le lieutenant ?

Le lieutenant. — Il ne me reste qu'à vous arrêter.

Le Mauvais. — Ce n'est pas facile.

Le lieutenant appelle la garde,

Le Bon. — Mon fils, qu'as-tu fait ? Pourquoi es-tu venu ?

Le Mauvais. — Pour leur apprendre comment ils ont à respecter Sancho d'Avila.

Le lieutenant. — Comment ?

Le Mauvais. — Comme ceci.

Il se jette sur le lieutenant, lui fend la tête d'un coup d'épée, met ses gens en fuite, en blesse plusieurs.

Arrêté et emprisonné, il est, sur l'heure, condamné à mort.

Son père, qui s'est échappé, en même temps que lui, vient supplier le duc de lui pardonner, invoque les services qu'il a rendus, les exploits qu'il a accomplis, le sang qu'il a versé pour le roi. Sancho a commis des folies de jeunesse ; qui n'en a pas commis, même le duc d'Albe? Le duc avoue se rappeler plus d'une fredaine ; mais il reste inflexible : absoudre Don Sancho serait excéder son pouvoir. Le roi lui-même ne le pourrait pas.

La sentence est donc irrévocablement maintenue. Elle va être exécutée quand un courrier, arrivant d'Espagne, vient se jeter aux pieds du gouverneur général et annonce

la naissance d'un prince royal(1). Don Sancho est gracié à l'occasion de cet événement. Heureux de trouver ainsi le moyen de lui sauver la vie, le duc d'Albe annonce au père qu'il marie son fils à Elvire et sera leur parrain le jour de la noce.

Don Sancho le Mauvais a été imprimé plusieurs fois au XVII[e] siècle et attribué à trois collaborateurs, dont l'un est Moreto. Refondu par celui-ci, le drame fut publié sous son nom seul. C'est cette *refundición* que nous avons analysée. Schack mentionne un compte d'où il résulterait que *Don Sancho el malo* a été représenté au palais du roi, à Madrid, à la fin de l'année 1622 ou au commencement de 1623 (2). Moreto naquit en 1618 ; il ne serait donc pas un des auteurs de la pièce dans sa première forme.

Entre les deux rédactions il existe plusieurs différences essentielles, dont une mérite d'être particulièrement remarquée. Dans la première, Don Sancho le père, ayant été mis en liberté, on vient présenter à sa signature une sentence condamnant à mort un soldat coupable de tentative de meurtre contre le général en chef. Le nom du condamné est resté en blanc. Don Sancho hésite, retenu par la pensée que le coupable pourrait être son fils. Il signe pourtant, car le crime, quel qu'en soit l'auteur, mérite la peine capitale (3).

Ce dénouement est amené par des moyens invraisemblables, et il est permis de lui préférer la scène imaginée par Moreto, si peu satisfaisante qu'elle paraisse.

---

(1) Carlos Lorenzo, né en 1573, mort en 1575.
(2) *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien. Nachträge.* Frankfurt a. M., 1854, p. 68.
(3) Schaeffer, *Geschichte des spanischen Nationaldramas*, t. II, pp. 162-165.

VI

LE BANDOULIER (1)

—

Pendant les fêtes données à Bruxelles à l'occasion de la naissance de Charles de Bourgogne (2), Cosme de Brunswick (3), passant à cheval près de la maison habitée par un gentilhomme du nom de Jaime, remarque sa fille, Laura, s'éprend d'elle et lui déclare son amour par un billet. Longtemps sourde à ses sollicitations, Laura y cède enfin. Une nuit, elle l'introduit dans la demeure paternelle, mais en lui faisant promettre qu'il ne dépassera pas les bornes de la bienséance, promesse vite oubliée. Cosme veut lui faire violence. Elle résiste, consent seulement à se laisser embrasser. Les amoureux sont surpris par le père. Une altercation a lieu, au cours de laquelle Cosme soufflette celui-ci.

Informé de cet acte outrageant, le frère de Laura, Paulo, va en demander raison à l'auteur. Toutefois, il veut d'abord

---

(1) *Comedia famosa. El Vandolero de Flandes.* De Don Alonso Cubillo. Salamanca, s. d.

(2) Charles-Quint, né à Gand, le 24 février 1500.

(3) Il est désigné ici seulement par son prénom. Plus loin, l'auteur y ajoute le nom de Brunswick.

être mis au courant des circonstances dans lesquelles il s'est produit. Pour cela, il interroge Cosme lui-même, qui avoue sans détours comment il a connu Laura, ce qui s'est passé ensuite, comment il a brutalement insulté Don Jaime.

Affermi dans sa résolution, Paulo le provoque, le tue et lui coupe la main qui a frappé son père. Poursuivi par ordre du vice-roi, il menace de mort les gens chargés de l'arrêter et s'échappe en annonçant qu'il va troubler le pays.

En effet, à la tête d'une bande de brigands, il répand partout la terreur, vole, détruit, ravage les campagnes s'attaque à tout le monde, aux femmes comme aux hommes, aux pauvres comme aux riches, va jusqu'à commettre un sacrilège : il enlève d'un reliquaire une hostie, qu'il porte sur la poitrine dans une boîte.

Ses excès ne satisfont pas la soif de vengeance qu'il éprouve. Le souvenir du duel avec Cosme le hante ; dans sa rage, il voudrait voir son ennemi revenir à la vie, se retrouver en face de lui, le tuer de nouveau. A l'instant même où cette réflexion lui traverse l'esprit, surgit un personnage étrange, qui a tout l'aspect d'un mort. Paulo tressaille. Il lui demande de se faire connaître.

Le fantôme n'est autre que Cosme. Il rappelle à Paulo le jour où ils se sont battus ; c'était près d'un ermitage. Son adversaire, l'ayant blessé mortellement, lui avait laissé le temps de se confesser, puis avait enterré son corps. « Tu m'as fait une faveur notable, ajoute-t-il, tu as eu pitié de moi. Accorde-moi une nouvelle grâce : rends-moi la main que tu as coupée ; Dieu le veut ainsi. »

Paulo obéira à l'ordre céleste. Mais la main est en possession du vice-roi. Un jour où celui-ci vient de recevoir de nouvelles plaintes au sujet des violences et des dévastations commises par le bandoulier dans les campagnes, Paulo se présente à lui. Pris de stupeur à l'aspect du bandit, il est bientôt rassuré en le voyant jeter ses armes. « Tu sais, lui dit Paulo, qui je suis ; tu sais que j'ai tué ton cousin pour une affaire d'honneur, que j'ai commis de méchantes actions, mille vols et autres méfaits, bravé la justice et les hallebardiers, que je me suis attaqué à Dieu lui-même, à de saintes hosties. Près d'un ermitage, où j'ai procédé aux funérailles de Cosme, une apparition est venue me surprendre ; c'était Cosme. Il m'a redemandé sa main pour pouvoir entrer au ciel. Tire-moi de cette angoisse, rends-nous ce service à nous deux. »

Il s'engage, d'ailleurs, solennellement à venir ensuite se livrer sans condition : le monde doit connaître la rigueur de la justice par l'exemple qui sera donné en sa personne.

Le vice-roi se laisse convaincre. Cosme rentre en possession du gage qui doit lui assurer le repos éternel auquel il aspire. « Va, dit-il, à Paulo, où mon cousin prononcera ton arrêt de mort ; mais console-toi en songeant que, si tu te confesses, tu seras sauvé en retour. » Et il lui donne rendez-vous dans l'autre monde.

Ainsi qu'il en a pris l'engagement, le bandoulier vient se livrer au vice-roi.

Apprenant le danger que court la vie de son fils, Don Jaime vient implorer la pitié du magistrat. Au contraire, Laura réclame le châtiment de son frère, qui l'a privée d'un époux. Troublé, ne sachant que résoudre, le vice-roi prend

le parti de faire prononcer le jugement par le père lui-même. Il lui remet, revêtus de sa signature, deux papiers, dont l'un condamne, dont l'autre absout le coupable. Plus grande encore que la sienne est la perplexité de Don Jaime. Paulo a commis des crimes qui exigent un châtiment exemplaire ; mais la voix du sang parle haut et cherche à étouffer celle de la justice. Dans cette terrible alternative, Don Jaime décide de s'en rapporter au sort, mêle les papiers, signe l'un des deux, après s'être bandé les yeux, et part. Il a signé la condamnation de son fils.

Paulo est exécuté, et le vice-roi ordonne qu'il lui soit fait des obsèques solennelles en considération de sa naissance.

Bien que Cubillo ait choisi Bruxelles pour le centre de l'action de son drame, on voit que les personnages n'en sont pas moins tous de vrais Castillans. Le milieu dans lequel ils se meuvent, leurs mœurs, leurs sentiments sont espagnols, et on se demande pourquoi l'auteur nous les montre agissant dans les Pays-Bas. Si l'un des acteurs, Paul de Brunswick, a un nom germanique, il n'est pas moins espagnol que les autres par le caractère. Le vice-roi est un magistrat tout à fait pareil à l'alcade dans les pièces de Lope de Vega et de Calderon.

On voit aussi que le dénouement du drame de Cubillo a une grande ressemblance avec celui de *Don Sancho le Mauvais* dans sa première forme : le fils, victime de ses propres passions, est condamné à la peine capitale par son père, réduit à s'en remettre au hasard. Ce dénouement du *Bandoulier* n'est pas plus heureux que l'autre. L'embarras du vice-roi et celui de Don Jaime sont comme l'indice de la difficulté devant laquelle s'est trouvé le poète de terminer heureusement son drame.

Dans le *Tisserand de Ségovie*, où l'on rencontre des situations analogues à celles de la pièce de Cubillo, Alarcon a su imaginer une fin bien plus naturelle. Fernando Ramirez de Vergas, pour venger son père, faussement accusé de trahison et condamné, se fait brigand, est pris, emprisonné, s'échappe, exerce, sous un faux nom, le métier de tisserand, reprend la vie de bandoulier, se réhabilite en délivrant le roi Alphonse, trahi par celui-là même qui avait causé la mort de son père. Ce dénouement est conforme à la raison ; celui du *Bandoulier* ne l'est pas.

Toutefois la pièce n'est pas sans mérite. Elle a même sur celle de Moreto l'avantage de se dénouer par l'emploi d'un élément fortement dramatique : le remords et le repentir, suivis de l'expiation : le remords, qui s'éveille au moment où Cosme apparaît sous la forme d'un fantôme; le repentir, qui se manifeste par la prière que Paulo va adresser au vice-roi; l'expiation, le regret des fautes commises et l'exécution du meurtrier.

On rencontre dans le théâtre espagnol plus d'une scène où, comme dans le *Bandoulier*, un personnage blessé mortellement en duel obtient l'aide de son adversaire pour purifier son âme en se confessant. Parfois celui-ci se met à la recherche de ce secours spirituel avant qu'il lui soit demandé par le mourant. Dans la *Dévotion à la croix*, de Calderon, Eusèbe emporte Lisardo, près d'expirer, en un couvent voisin de l'endroit où ils se sont battus, pour qu'il s'y confesse. « Je te remercie, dit le blessé. A cause de la pitié que tu m'as témoignée, lorsque je serai devant Dieu, je lui demanderai la même grâce pour toi. »

L'idée de faire commettre par Paulo un sacrilège aussi grand que celui d'arracher une hostie du reliquaire et de

la porter sur la poitrine, est très hardie. En Espagne, elle devait paraître un comble d'audace. Elle scandalisa, en effet, au point qu'en 1787, la pièce de Cubillo fut prohibée par l'Inquisition de Grenade (1).

(1) Paz y Melia, *Catálogo de las piezas de teatro que se conservan en el departamento de los manuscritos de la Biblioteca nacional*, Madrid, 1899, p. 51.

VII

IRRÉSOLUTION PUNIE (1)

—

A la suite d'un duel dans lequel il a blessé son adversaire, Don Rodrigo Giron quitte l'Espagne et va dans les Pays-Bas, où il débarque en Overyssel, près de Momblanc. Non loin de cette ville demeure Diane, comtesse d'Overyssel, veuve du duc de Clèves, jeune et riche, dont plusieurs prétendants se disputent la main.

Son frère, le duc Arnesto, voudrait la marier au comte palatin du Rhin, Casimir. Diana rejette ce parti. Casimir conçoit le projet d'employer la violence pour obtenir son consentement ; il vient attaquer avec 1,000 Allemands le château qu'elle habite, est repoussé par le frère du défunt duc de Clèves, Pinabel. Don Rodrigo, qui est entré au service de la jeune veuve en qualité de secrétaire, achève

(1) Tirso de Molina, *El castigo del penséque. Biblioteca de autores españoles*, tomo quinto. *Comedias escogidas de fray* Gabriel Tellez (el maestro Tirso de Molina), juntas en colección é ilustradas por D. Juan Eugenio Hartzenbusch. Segunda edición, Madrid, 1850, pp. 70-89. La traduction littérale du titre est : *Le châtiment du « je pensai que.* » La première personne du passé défini du verbe *penser*, prise substantivement, est employée pour indiquer la légèreté, le manque de réflexion, de décision.

la défaite du prince palatin. Pour le récompenser, Diana le nomme administrateur de l'Overyssel.

Quoique battu, Casimir reste, entretenant toujours l'espoir d'arriver à ses fins. Mais il a un rival sérieux : le secrétaire de la comtesse, pour lequel celle-ci a pris de l'affection ; elle le lui a même fait entendre à diverses reprises. Rodrigo, de son côté, observe cette inclination, mais n'ose se déclarer, moitié par timidité, moitié par crainte de paraître présomptueux.

Diana s'impatiente. Pour faciliter à Rodrigo la déclaration qu'elle attend, elle lui dicte un billet dans lequel elle donne rendez-vous le soir, dans son jardin, à quelqu'un qu'elle aime. Le secrétaire a d'abord l'idée que le billet pourrait bien lui être destiné ; mais pourquoi Diana le lui a-t-elle fait écrire? Il tergiverse, finit par se persuader que c'est plutôt à Casimir qu'il est adressé et le lui remet. Le prince vole au rendez-vous. La réflexion venue, Rodrigo s'aperçoit qu'il a été un sot, court au jardin, où son rival l'a précédé, veut s'excuser ; il est trop tard. La comtesse a pris résolument son parti : elle renonce à l'amour et fera un mariage de raison en épousant Casimir.

Rodrigo est fou de rage.

La comtesse. — Qui a l'esprit si borné, qu'il reste borné.

Don Rodrigo. — Vous parlâtes toujours par énigmes.

La comtesse. — L'homme sensé les entend. Vous avez remis le billet au comte : quelle finesse ! Comme vous avez été bien avisé !

Don Rodrigo. — J'ai pensé que c'était pour lui.

La comtesse. — Vous avez été l'homme du *penséque*.

Une comédie, également de Tirso, *Qui ne dit mot consent*, fait suite à la précédente (1). Elle montre Rodrigo corrigé par l'expérience et faisant preuve de perspicacité et de décision. Il arrive à Saluces, recommandé par Diana à sa cousine Aurora, qui, veuve comme elle, donne également une charge dans sa maison au jeune gentilhomme ; elle en fait son maître d'hôtel. Rodrigo l'aime et finit par obtenir sa main.

Dans le *Castigo del penséque*, les personnages et le lieu de l'action sont imaginaires. Momblanc est une invention (2). La comtesse fait « alcade » de cette ville Pinabel, qui l'a défendue contre Casimir, et donne le hameau de Belflor, — encore un nom inventé — à une jeune dame, Clavela, que son beau-frère aime. L'action de la comédie se passe à l'époque des archiducs, en 1613 ou 1614 (3); le comte palatin Casimir était mort depuis au moins 21 ans.

Ces licences n'ont, du reste, rien de déplacé dans une œuvre d'imagination et n'empêchent pas que le *Castigo* ne soit une des bonnes comédies de Tirso. On y trouve, en effet, ses meilleures qualités : l'esprit, la finesse, la vivacité du dialogue.

Au début, le poète y a introduit la description d'un paysage charmant de grâce et de pittoresque. En vue de Momblanc, le valet de Don Rodrigo, Chinchilla, fait

(1) *Quien calla otorga, segunda parte del Castigo del penséque. Biblioteca de autores españoles*, tome V.

(2) Dans *Quien calla otorga*, acte I, Don Rodrigo, racontant ses relations avec la comtesse Diana, dit que Momblanc est la capitale de l'Overyssel. Cette capitale est Zwolle.

(3) Au premier acte, scène 10, le valet de Don Rodrigo parle des *Novelas ejemplares* de Cervantes, dont la première édition est de 1613, et mentionne la seconde partie du *Don Quijote* comme n'ayant pas vu le jour encore : elle parut en 1615.

cette réflexion : « toute la Flandre est un verger » ; et il ajoute : « C'est ainsi que, dans notre pays, les tableaux nous la représentent. Là, une montagne ; ici, une agréable vallée, où courent deux daims, poursuivis par trois lévriers. Au détour d'une côte, deux cavaliers, le fer en main, poursuivent un sanglier. Puis, au son de la musique, deux dames, vêtues de vert, écoutent les subtils propos d'un galant en pourpoint jaune, qui, assis, à défaut de siège ou de banc de pierre, sur un pont sous lequel coule un ruisseau, s'empresse à leur faire la cour. Dans un jardin, trois dames en écoutent un autre qui les divertit au son d'une guitare, tandis que d'un château en briques rouges, avec un pont-levis, six tours et cent fenêtres, on apporte le goûter. Ailleurs, on danse des pavanes. Partout, ce sont fontaines et fraîcheur. Voilà la Flandre en peinture ; et, pour cela, il n'y a rien au-dessus (1). »

Au sujet de cette description, M. Morel-Fatio remarque que l'auteur de la comédie se rappelait sans doute quelque tableau où étaient figurés les divertissements champêtres de la cour des archiducs (2). L'observation paraît juste ; mais nous ne savons quelle œuvre pourrait avoir inspiré Tirso.

(1) No hay mas Flándes.
(2) *Etudes sur l'Espagne*, première série, deuxième édition. Paris, 1895, pp. 272-273.

POÉSIES ESPAGNOLES

DU XVIe SIÈCLE

RELATIVES AUX GUERRES DE FLANDRE

I

LE DUC D'ALBE

—

Un vétéran du tercio de Naples, en garnison à Gand, Balthasar de Vargas, a écrit une relation en vers de l'arrivée du duc d'Albe dans les Pays-Bas, où il exhale sa haine contre les Flamands et son horreur de l'hérésie (1). Le duc, qui avait un programme rigoureux, cachait, dit-il, ses véritables desseins ; mais les soldats qui venaient avec lui ne dissimulaient pas leurs dispositions hostiles. On trouve l'écho de ces sentiments dans l'exposé des faits qui, d'après Vargas, justifiaient les mesures arrêtées par Philippe II.

Son indignation est au comble quand il rappelle les excès de l'année 1566, la destruction des églises : « O peuple sacrilège et luthérien, dès ce jour, je prévois le châtiment sévère qui est proche. Ton roi, si catholique et chrétien, ne permettra pas que l'année se passe sans que soit puni l'acte insensé que tu as commis contre lui et contre la religion. »

(1) *Breve relacion en octaua Rima de la Jornada que a hecho el Ill*mo *y ex*mo *Señor Duque d'Alua desde España hasta los estados de Flandes. Compuesta por* BALTHASAR DE VARGAS. Imprimiose en Anueres en casa de Amato Tauernerio, a costa del Author, 1568. In-16, 111pages. La dédicace au duc d'Albe est datée de Gand, 10 janvier 1568.

Il ne convient pas à sa dignité que Philippe II commande l'expédition lui-même (1). Il choisit donc un grand de Castille qui a fait ses preuves en Allemagne, le duc d'Albe, capitaine si vaillant qu'Apollon et les neuf Muses ensemble ne parviendraient pas à le louer selon son mérite. Dix mille hommes, dont 1,500 cavaliers, sont assemblés en Italie, dans l'Etat de Milan, tous vieux soldats comme on n'en trouve pas dans la chrétienté (2). Ils sauront vaincre des troupes supérieures en nombre : un général sans pareil fera des lions de ces hommes, les plus vaillants du monde.

Vargas raconte la marche de l'armée, son entrée dans les Pays-Bas, les événements qui suivent, l'arrestation, en vertu d'ordres secrets, des comtes d'Egmont et de Hornes et d'autres, fauteurs de la rébellion, le départ de Marguerite de Parme. Au bout de quatre mois, la présence du duc, son énergie, son prestige avaient produit un effet merveilleux ; le pays était ramené à la foi. « O Dieu souverain, qui aurait cru qu'après s'être montré si insolent, il pût être si vite réduit, sans que Mars fît couler une quantité de sang et que le roi catholique montrât sa puissance par une cruelle guerre? »

Une pareille victoire est plus glorieuse que si elle avait été remportée au prix de la perte d'un grand nombre d'hommes. « Quel exemple est comparable à celui-là? L'envieux,

(1) En envoyant le duc d'Albe en Flandre, le roi annonçait l'intention de le suivre bientôt. Mais, dans les délibérations du Conseil, Don Juan Manrique de Lara émit l'avis qu'il ferait mieux « de ne pas s'éloigner du cœur de ses Etats,d'où son autorité s'étendait aux autres parties. » Cabrera, *Filipe segundo*, t. I, Madrid, 1876, p. 492.

(2) Au départ, l'armée s'élevait à 10,050 hommes environ, dont 1,250 de cavalerie légère et d'arquebusiers à cheval. *Colección de documentos inéditos para la historia de España*, t. IV, pp. 382-383.

que le bien chagrine, peut dénigrer ce que j'approuve ; le vertueux dira que c'est un fait rare, héroïque. » Le duc s'était mis en route pour un voyage périlleux, car, d'aucun côté, il n'avait d'amis. S'il n'a pas été inquiété, c'est qu'on craignait ce vaillant général, même à la tête d'une armée de moins de 11,000 hommes. Lui aussi pourra écrire comme Jules César au sénat : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »

Sa verve étant épuisée, le soldat poète finit par cette apostrophe : « Grand duc, Don Fernando, que le Ciel allonge votre vie de nombreuses années et vous accorde la gloire éternelle, après vous avoir donné sur la terre mille autres victoires. »

Nous n'avons rien à dire de la valeur littéraire de ce poème, sinon qu'il est d'un extrême prosaïsme. L'auteur lui-même reconnaît l'imperfection de ce qu'il appelle son « exercice. » Malgré la conscience qu'il avait de cette médiocrité, il projetait une suite à sa relation ; mais il ne semble pas qu'elle ait été composée.

Le sujet traité par Vargas l'a été dans un romance anonyme écrit évidemment d'après une relation du temps (1). Au cœur de l'été, une armée, dont le drapeau est celui de la foi, se met en marche. Parmi les soldats, le poète remarque un vieillard à la barbe et aux cheveux blancs : c'est le duc d'Albe, plus grand qu'Alexandre, envoyé par le roi Philippe aux Pays-Bas pour y châtier la méchante secte luthérienne. Arrivé en Flandre, le duc établit ses hommes dans les citadelles. Les temples sont relevés ; les chrétiens ont

(1) *El duque de Alba, vencedor de los rebeldes de Flándes, les impone duras condiciones.* A. Duran, *Romancero general,* tomo segundo. *Biblioteca de autores españoles,* t. XVI, Madrid, 1851, pp. 187-188.

la liberté d'entendre la messe ; les comtes d'Egmont et de Hornes et beaucoup de gentilshommes sont exécutés.

Seul, le prince d'Orange parvient à s'échapper. Il se réfugie en Allemagne, assemble 40,000 hommes, à la tête desquels il marche, portant partout la ruine, le meurtre, le pillage, abattant les églises et les monastères. Le vaillant chef de l'armée chrétienne va à sa rencontre, anxieux « de lui donner le même logement et la même table qu'aux comtes d'Egmont et de Hornes. » Après quatre mois, le prince, ayant perdu un grand nombre de gens, se voit forcé de retourner en Allemagne.

Revenu à Bruxelles, le duc réunit les Etats. Il leur représente combien ils ont négligé le service du roi et l'exercice du culte ; il leur montre la nécessité de pourvoir au rétablissement des églises démolies et des statues renversées. Cela leur parut dur ; mais ils finirent par y consentir, tant était grande la crainte qu'ils avaient « du bon duc d'Albe l'Espagnol. »

Un autre éloge du duc d'Albe a été composé en latin par l'historiographe Calvete de Estrella, l'auteur de la précieuse relation du voyage de Philippe II aux Pays-Bas en 1549 (1). Dans des vers très imagés, tout empreints de souvenirs des écrivains anciens, Calvete vante l'origine, les qualités, les vertus guerrières du grand capitaine, les services qu'il a rendus sous Charles-Quint et son fils ; il le montre aux prises avec l'insurection dans les Pays-Bas ;

(1) Joannis Christophori Calveti Stellæ : *ad Excellentiss. et Magnanimum Principem Ferdinandum Alvarum Toletum, Albae Ducem, Encomium.* Antverpiae, ex officina Christophori Plantini, 1573, in-4°, 48 pages. Cet opuscule est rare. On en trouve un exemplaire en épreuve, avec corrections typographiques, au Musée Plantin, à Anvers.

il rappelle ses campagnes récentes et les actions d'éclat qui ont mis le comble à sa gloire :

... Jam frondenti victoria lauro
Lœta caput redimit
Jamque triumphales proferri mandat amictus.
Jungitur altus equis
Auratus currus niveis : jam gloria lucens
Lausque perennis adest,
Immortale decus tribuet : te fama superstes
Alta per astra feret.

Plus tard, le dominicain Jérôme Bermudez écrivit également, sous le titre : *Hesperodia*(1), un éloge du duc d'Albe, qui se distingue, comme le poème de Calvete, par l'élégance de la forme. Ce titre de *Hesperodia*, chant du soir, est expliqué par un jeu de mots, l'opposition que le poète fait, au début, entre l'astre du matin qui poind à l'aube, *alba*, et l'étoile du soir, *héspero (hesperus, vesper, vesperus)*, qui disparaît du côté du couchant de l'Espagne *(Hesperia)*.

Le duc d'Albe est mort après avoir prouvé par ses hauts faits, depuis les guerres d'Allemagne jusqu'à la conquête du Portugal, opérée sous son commandement, qu'il était le plus resplendissant des astres qui brillent dans l'espace. Il serait allé plus loin, mais ici finit le monde. « Vainqueur de la terre, il lui restait à conquérir les cieux ; pour cela, il voulut se vaincre lui-même. Ainsi termina-t-il l'iliade

(1) *La Hesperodia. Panegirico al gran Duque de Alba.* Por F. Geronimo Bermudez. *Parnaso español. Coleccion de poesías escogidas de los mas célebres poetas castellanos*, t. VII, Madrid, A. de Sancha, 1773, in-8°, pp. 149-165.

et l'odyssée de sa vie mortelle, pour s'en aller au ciel ; ainsi mourut celui qui, de son vivant, avait fait trembler Mars. »

Parlant de la répression du mouvement insurrectionnel dans les Pays-Bas, le poète suppose qu'à son arrivée, le duc d'Albe a voulu d'abord employer la clémence et voir si, par hasard, un pardon publiquement proclamé (1) ferait revenir les Etats de leurs erreurs. Cette douceur héroïque ne fit qu'augmenter leur endurcissement. Bruxelles, Gand, les villes rebelles, les champs de la Frise convertis en boucheries, conservent à jamais la mémoire du carnage des luthériens. Egmont et Hornes sont retranchés du monde. Orange, Antée de la terre, se lève contre le duc d'Albe, par qui Dieu déployait son drapeau.

« L'ourse féroce pousse des cris de fureur, avec ses petits, qu'elle exerce au cruel assaut ; mais le troupeau tient bon, parce qu'il est conduit par le maître pâtre. Tel l'aigle royal à qui Apollon a donné des yeux brillants, des veines brûlantes, Mars un bec puissant et des serres crochues, pour tenir le sceptre parmi les oiseaux,... tel se défend et se comporte le duc d'Albe, à qui la sage Pallas a donné les armes, Jupiter les yeux et l'aspect. Dans les escarmouches, les surprises, les assauts, les embuscades, les incursions, les batailles rangées, il use les forces d'un ennemi rusé et brise les têtes de l'hydre de Lerne, parce qu'il porte, représentées sur ses boucliers, celles de Minerve et de Méduse. »

(1) Le pardon général ne fut proclamé que beaucoup plus tard. Bermudez ne tient pas rigoureusement compte de l'ordre de succession des événements.

La France, l'Allemagne, l'Angleterre, le monde entier demeura interdit et se pâma au récit et à la vue de si extraordinaires exploits. Le Pontife romain Pie V, représentant de Dieu sur la terre, lui envoya l'estoc sacré que l'Eglise a coutume de donner aux empereurs et aux chefs d'Etat. Et, pour le distinguer de façon plus éclatante encore, il y ajouta la rose (1).

« Ces faveurs célestes, le Souverain Pontife a voulu les accorder à un si bon fils pour témoigner que le Père éternel des lumières confiait à l'étoile de l'aube les espérances publiques de l'Hespérie (2). »

Composé d'abord en distiques latins, en 1589, sept ans après la mort du duc, ce poème fut ensuite traduit en vers espagnols par l'auteur lui-même. Lopez de Sedano, qui publia la traduction dans son *Parnaso*, trouve que l'œuvre se distingue par l'élévation des pensées, l'élégance, l'harmonie, la sonorité du vers ; mais elle paraît souvent emphatique, trop chargée de réminiscences de l'antiquité, obscure, gâtée par de singuliers rapprochements d'idées et de formes et ces tournures alambiquées que Gongora allait mettre à la mode au siècle suivant.

---

(1) L'épée, la rose et le chapeau bénits furent remis au duc d'Albe, le 1er mai 1569, par Carlos d'Eboli, chambellan du pape. Les historiens ne parlent pas de la rose ; mais elle est mentionnée dans l'inventaire de l'oratoire du duc. CONDESA DE BERWICK Y ALBA, *Documentos escogidos del Archivo de la casa de Alba*, Madrid, 1891, pp. 139-140.

(2)

Iba librando en el lucero Albano
Las esperanzas publicas de Hesperia.

Mauvais jeu de mots qui se rencontre plusieurs fois dans le cours du poème.

II

LE ROMANCERO

DE PEDRO DE PADILLA

—

Au sujet des événements des Pays-Bas, le *Romancero general* ne contient que le petit poème relatif au duc d'Albe analysé plus haut. On pourrait y joindre un autre concernant l'abdication de Charles-Quint (1), composé évidemment d'après une relation contemporaine, qui débute ainsi : « L'empereur Charles, cinquième de ce nom, résidait en la ville de Bruxelles et sortait rarement. Harassé par les fatigues qu'il avait endurées, accablé par la goutte, maladif, voyant qu'il ne pouvait plus gouverner le comté de Flandre comme par le passé, ainsi qu'il l'aurait voulu, à cause de la guerre avec la France, il décida de tout laisser à son fils Philippe, venu pour le voir d'Angleterre, royaume

(1) *Descripcion del modo como hizo renuncia de sus reinos en España y tierras en Flandes é Italia el emperador Cárlos V. en Bruselas, y modo como recibe Felipe II. las coronas que le deja su padre. Romancero castellano, ó coleccion de antiguos romances populares*, publicada por G. B. Depping. Nueva edicion, tomo primero. Leipsique, 1844, pp. 415-418.

ramené par lui de la secte luthérienne à la religion chrétienne. »

Le poème rappelle la cérémonie avec tous les détails que nous connaissons, jusqu'au moment où l'empereur quitte la grande salle du palais.

Bien que Depping l'ait comprise dans sa collection, cette composition n'a plus le caractère épisodique des anciens romances. Il en est de même du recueil de Pedro de Padilla auquel l'auteur a donné le titre de *Romancero* (1) : il appartient au genre que les Espagnols désignent sous le nom de « romance artistique, » par opposition au romance populaire, anonyme, qui prend fin vers le milieu du XVIe siècle, dont le sujet, détaché d'un ensemble, était traité en quelques vers sous une forme plutôt descriptive ou dialoguée que narrative. Les compositions sont maintenant moins simples ; on s'abandonne à l'inspiration (2). Tels sont les romances de Gabriel Laso de la Vega, Lucas Rodriguez, Juan de la Cueva, Pedro de Padilla.

Parmi ces poètes, Padilla occupe une place distinguée. « Génie admirable, dit de lui, non sans exagération, Cervantes dans sa *Galatea*, en qui est contenu tout ce qu'il est possible de désirer. Bien que vivant sur la terre, il s'appuie sur le ciel, dont il tire sa parure. Qu'il s'agisse de paix ou de guerre, tout ce que je vois, entends, lis du célèbre Pedro de Padilla me cause plaisir et ravissement toujours nouveaux. » Dans un sonnet placé en tête du *Roman-*

---

(1) *Romancero* de PEDRO DE PADILLA, *en el qual se contienen algunos successos que en la jornada de Flandes los Españoles hizieron. Con otras historias y poesias differentes.* Madrid, Francisco Sanchez, 1583. Réimprimé par la Société des Bibliophiles espagnols, Madrid, 1880.

(2) R. MENÉNDEZ PIDAL, *L'épopée castillane*, traduction de H. Mérimée, Paris, 1910, pp. 163-165, 186-189.

cero, il le loue d'avoir chanté avec vigueur la vaillance du soldat, après avoir chanté l'amour. Francisco de Montalvo, à la même place, va plus loin : « Soldats espagnols victorieux en Flandre, vaillants entre tous, s'écrie-t-il, vos exploits héroïques sont dignes d'être éternisés. Ce renom vous suffirait ; réjouissez-vous donc d'avoir été assez heureux pour qu'un poète des plus renommés vous ait élevés jusqu'aux étoiles. »

Montalvo fait ici allusion à la première partie du recueil de Padilla, qui comprend 22 romances relatifs à la révolution des Pays-Bas, depuis l'abdication de Charles-Quint, en 1555, jusqu'à l'arrivée de Don Juan d'Autriche, au mois de novembre 1577. Elle est intitulée : *De algunas cosas notables de los sucesos de Flandes.* (De quelques faits notables des événements de Flandre.)

Dans le volume, les romances n'ont pas de titre. Nous en indiquerons sommairement le contenu.

I. La Confédération des nobles et le Compromis.

Par son abdication, Charles-Quint accomplit un exploit immortel : il renonça aux puissants Etats sur lesquels il régnait, à commencer par les Etats de Flandre, sa patrie, qu'il aimait tant, et se retira à Yuste pour s'occuper des affaires de l'âme.

Après avoir conclu la paix avec la France, son fils prit la résolution de se retirer en Espagne. Comme, dans les pays qu'il quittait, des populations avaient, à l'imitation des voisins d'Allemagne, embrassé l'hérésie luthérienne, il lui parut nécessaire, afin de refréner leurs caprices, de les placer sous la garde de quelques gens de guerre espagnols. Dès qu'ils connurent l'intention du roi, les nobles firent

de vives instances pour qu'une pareille offense leur fût épargnée et donnèrent leur parole qu'ils seraient des vassaux fidèles. Le roi, reconnaissant les services rendus par quelques-uns d'entre eux dans les guerres passées, accorda ce qu'ils demandaient et fit retirer les Espagnols en Italie(1).

Irrités des desseins du roi, beaucoup, dont quelques-uns étaient atteints de l'hérésie luthérienne, le comte Louis (2), tous ceux de sa maison, le prince d'Orange et ses amis, qui agissaient ouvertement, M. de Bréderode et ses partisans, commencèrent à conférer en secret pour se révolter contre le prince, comme ils se révoltaient contre Dieu. Ils s'en prirent surtout au cardinal de Granvelle, qui contrecarrait autant qu'il pouvait leurs mauvais projets, l'accusant de trahison, lui reprochant de semer la discorde par les avis qu'il envoyait en Espagne, le menaçant de mort s'il ne s'empressait de quitter le pays. Il fut forcé de partir.

Les mécontents se réunirent à Bruxelles dans la maison du comte de Culembourg, où vinrent les visiter Hornes Orange, Egmont, avec leurs secrétaires. Le festin terminé, ils s'engagèrent sur leur vie, par serment et par écrit, à obtenir la liberté de conscience et à refuser l'obéissance au roi s'il ne voulait pas l'octroyer.

Tel fut le commencement de l'étrange rébellion qui coûta si cher à un grand nombre d'hommes.

II. Les gueux. Présentation de la requête des confédérés à la gouvernante. Progrès de l'hérésie. L'église Notre-Dame saccagée à Anvers.

---

(1) Ils partirent par la voie de mer, le 10 janvier 1561.
(2) Louis de Nassau, frère de Guillaume d'Orange.

« A Anvers, le dimanche après la glorieuse Assomption, comme une procession sortait pour célébrer cette fête, ils se mirent à blasphémer le nom sacré de la Vierge, lançant de cruelles injures à l'image qui la représentait, maltraitant de même ceux qui la vénéraient. Comme un si grand excès restait impuni, la foule, convoquée par le démon, s'assembla et commença la dévastation par l'église majeure dédiée à la Vierge immaculée, renversant les images, saccageant reliques, richesses, tout, sans même respecter le divin Sacrement. Au bout de deux heures, le pillage était achevé. Quand ils eurent ainsi détruit des trésors, ils allèrent poursuivre ailleurs l'œuvre commencée.

» En trois jours, il ne resta image de saint, croix, crucifix qu'ils n'eussent mis en pièces, avec cent mille outrages, trop odieux pour être rapportés. Ainsi devint Anvers une seconde Babylone : plus de messe, plus de loi, plus d'obéissance au roi. En vain on travailla à guérir ce corps corrompu : Dieu avait abandonné la plupart d'entre eux. »

III. Les anabaptistes à Munster. Jean de Leyde.

Ce romance débute ainsi : « Parmi les nombreuses villes de la province renommée de Hollande, il en est une belle, riche, somptueuse et forte, Munster. En 1576, quand naquit l'erreur de la secte des anabaptistes, un prédicateur fameux de cette infernale doctrine, Jean de Leyde, qui avait gagné sa vie en exerçant le métier de tailleur... »

Jean de Leyde, de même que son prédécesseur, Jean Matthys, de Harlem, était bien Hollandais, mais on sait que Munster n'est pas en Hollande et que cette ville a été occupée par les anabaptistes non en 1576, mais en 1534 et 1535.

IV. Arrivée du duc d'Albe. Arrestation des comtes d'Egmont et de Hornes.

« En 1567 (1), le duc, étant en Espagne, s'embarqua à la fin du mois d'avril et aborda à Gênes, où l'attendaient les vieux tercios. »

C'est dans le Milanais que se fit la concentration des tercios d'Italie envoyés aux Pays-Bas.

V. Défaite, près de Dahlen, d'un corps d'insurgés commandé par Jean de Montigny, seigneur de Villers (2).

VI. Condamnation et exécution des comtes d'Egmont et de Hornes.

VII. Louis de Nassau battu à Jemmingen.

La bataille eut lieu le 22 juillet 1568. Deux mois auparavant, le frère de Guillaume d'Orange avait défait les Espagnols à Heyligerlée, en Frise également. Padilla ne mentionne pas cette première affaire.

VIII. Echec de l'expédition dirigée, en 1568, par le prince d'Orange en personne.

Le poète vante l'habileté et la prudence du duc d'Albe, qui sut, par la temporisation, vaincre son adversaire plus sûrement que par les armes (3).

---

(1) Año de setenta y siete. Erreur : il faut lire : sesenta.
(2) Mosieur de Biles.
(3)

A Bruselas se boluia
con un inmortal renombre
ganado en esta conquista,
porque con tanta prudencia,
sin lançada ni herida,
hizo lo que con las armas
imposible parecia.

IX. Prise de La Brielle par les gueux (1). Entrée de Louis de Nassau à Mons (2). Opérations des Espagnols en Zélande.

X. Boussu s'empare de Rotterdam par surprise (3).

XI. Genlis, commandant un corps d'armée qui vient de France au secours de Louis de Nassau assiégé dans Mons, est battu par Don Fadrique de Tolède (4).

XII. Le duc d'Albe empêche le prince d'Orange de secourir Mons.

XIII. L'échec de son frère et le massacre de la Saint-Barthélemy en France font perdre à Louis de Nassau l'espoir de résister plus longtemps. Capitulation de Mons (5). Sac de Malines.

XIV. Expédition héroïque. Ter Goes délivrée (6).

XV. Don Fadrique, chargé d'opérer en Hollande. Siège de Harlem. La place se rend à discrétion (7). Massacre général des défenseurs, à l'exception des Allemands.

« C'était pitié de voir les gens demander aux Espagnols une seule bouchée de pain, les uns à prix d'or, les autres en pleurant. On pourrait raconter bien des choses épouvantables arrivées dans la ville et dans l'armée royale. Certains furent gelés dans les tranchées. On vit des hommes

(1) 1er avril 1572.
(2) 24 mai.
(3) 9 avril.
(4) 17 juillet, à Hautrage.
(5) Pas le 8 septembre, comme le dit Padilla. La capitulation fut signée le 19 ; la garnison sortit le 21.
(6) Nuit du 20 au 21 octobre 1572. MENDOZA, *Comentarios*, fol. 165-167.
(7) 12 juillet 1573.

expirer en demandant à manger, sans que le père pût secourir son fils. Ainsi cette victoire fut si difficilement remportée que la perte fut plus grande que le gain. »

XVI. Mutinerie des soldats espagnols après la prise de Harlem. Les opérations en Hollande sont interrompues. Le comte de Boussu, sur mer, est fait prisonnier (1). Le duc d'Albe, fatigué, demande à retourner en Espagne. Le Grand Commandeur Don Luis de Requesens lui succède. Prise de Middelbourg, en Zélande, par les insurgés (2). Bataille de Mook : Louis de Nassau défait et tué (3). Les troupes espagnoles victorieuses se mutinent, marchent sur Anvers et refusent de servir tant qu'elles n'auront pas reçu l'arriéré de leur paye.

XVII. Pardon général. Négociations avec les insurgés, sans succès. Les Espagnols s'emparent de Duiveland en traversant pendant la nuit, sous le feu de l'ennemi, le bras de mer qui sépare cette île de celle de Tholen (4).

« A onze heures du soir, ils partirent avec autant d'assurance et de résolution que s'ils allaient se promener par terre ferme. Conduits par le capitaine Isidore Pacheco, choisi à cet effet, dans l'espace de trois heures seulement, temps qui leur était fixé pour aborder sans être noyés, malgré l'eau, le vent, les attaques de l'ennemi, qui, monté sur des barques, les harcelait à l'aise, les blessait de ses rames, les tirait avec des crochets, ravageait leurs rangs

(1) 12 octobre 1573.
(2) Mondragon capitula le 18 février 1574.
(3) 14 avril.
(4) Nuit du 28 au 29 septembre 1575. Mendoza, *Comentarios*, fol. 280 v°-286.

au moyen de son artillerie, la plupart franchirent cette lieue de mer.

« En dépit des luthériens — ils pouvaient bien être 3,000 — qui les attendaient à la côte, ils atteignirent l'île. Comme ils arrivaient mouillés, dans l'impossibilité de se servir de leurs arquebuses, l'épée à la main, invoquant leur patron saint Jacques, les indomptables lions d'Espagne, dignes d'une gloire éternelle pour leurs exploits, détruisirent en un instant, comme si c'eût été un troupeau de brebis, la troupe qui leur disputait le passage, marchèrent en avant, sans s'arrêter, et s'emparèrent des forts élevés en face de notre camp, au bord de la rivière.

» Et ce haut fait augmenta le renom glorieux que les Espagnols s'étaient acquis par d'autres actions pareilles. »

XVIII. Les Espagnols s'emparent de Bomene, dans l'île de Schouwen (1). Tous les défenseurs de la place sont passés au fil de l'épée. Siège de Zierickzée. Mort du Grand Commandeur (2). Zierickzée se rend aux Espagnols (3).

XIX. Après la prise de cette ville, les Espagnols se mutinent, entrent dans le Brabant et vont s'établir à Alost (4). Indignation à Bruxelles. Les membres du Conseil d'Etat fidèles au roi sont arrêtés. Le duc d'Arschot est placé à la tête de la ligue des mécontents.

XX. Conférences de Gand. Délibérations sur les moyens de résister. Les chefs du parti espagnol se retirent

(1) 30 octobre 1575.
(2) 5 mars 1576.
(3) 29 juin 1576.
(4) Se entraron en Jost, 25 juillet 1576.

à Anvers. L'armée des Etats, commandée par le sieur de Glymes, est mise en déroute à Vissenaeken par Alonso de Vargas (1).

« Tel fut le désordre de cette troupe d'ivrognes que tous, sans la moindre résistance, lâchant leurs armes, cherchèrent le salut dans la fuite, mais en vain : comme beaucoup des nôtres étaient montés, les retardataires seuls furent saufs. Ainsi périrent plus de 3,000 hommes, tandis que du côté des Espagnols il ne mourut pas un seul soldat.

XXI. Les Etats rassemblent une nouvelle armée, qui est battue près de Malines par Julien Romero (2). Maestricht est occupée par les insurgés, puis reprise par Alonso de Vargas (3). La ville est mise à feu et à sang.

XXII. Sac d'Anvers. Arrivée de Don Juan d'Autriche.

Après la prise de Maestricht par les Espagnols, les Etats, voyant qu'une partie de ceux-ci étaient mutinés, trouvèrent l'occasion favorable pour agir. Ils convinrent d'occuper la ville d'Anvers et de la séparer ainsi du château. Frédéric de Champagney, gouverneur de la ville, devait en faciliter l'entrée à leurs gens. Le vendredi, 3 novembre, à l'insu des Espagnols, ils arrivent en vue d'Anvers; ce que voyant, le châtelain se prépare naturellement à la défense. Les troupes des Etats se fortifient. Les Espagnols du château commencent à canonner la ville.

« Le 4 novembre, le bruit de la grosse artillerie qui retentit de ce côté annonce aux mutinés d'Alost ce qui se passe.

(1) 15 septembre 1576.
(2) A Waelhem, entre Malines et Anvers, le 18 octobre 1576. Mendoza, *Comentarios*, fol. 311.
(3) 20 octobre 1576.

Ils oublient leur mécontentement et font preuve de la grandeur d'âme qui distingue les Espagnols entre toutes les nations du monde. Après avoir juré de ne s'arrêter en aucune auberge, de ne pas manger un morceau, quelque envie qu'ils en eussent, avant d'avoir pris et réduit entièrement la ville cu de mourir, ils partent, au nombre de 1,500 soldats, les plus braves, les plus résolus et les plus vaillants, les mieux disciplinés qu'on eût jamais vus.

» Sur leur étendard était peinte l'image de la Vierge immaculée. Le dimanche, à huit heures du matin, ils entendirent résonner des trompettes et des tambours : c'étaient les troupes qui venaient de Maestricht et de Lierre, où elles tenaient garnison. Elles furent saluées d'une salve bien nourrie.

» Avec des démonstrations de joie incroyable, ils se dirigèrent sur Anvers. Fêtant d'avance le succès triomphal d'une entreprise qui n'était pas commencée, ils avaient tous la tête couronnée de branches et de fleurs. Chacun d'eux était accompagné d'un valet portant un faisceau de bois ou de paille pour allumer le feu quand il serait nécessaire (1).

» Alonso de Vargas, qui arrive avec 1,000 chevaux, est accueilli par d'immenses acclamations.

» Le moment d'attaquer venu, tous se prosternent, suivant l'usage des Espagnols, invoquent le nom de la Vierge

(1) Y Sancho de Avila y las demas cabeças les pidieron reposassen un poco, y comiessen. Pero ellos que venian con ramos verdes y esperanças de buen successo por sus buenos alientos, respondieron el estar resueltos de comer en el Parayso, ó cenar en la villa de Anvers. Y assi querian assaltar luego la fortificacion de las calles : para lo cual se dio orden a todos los moços de los soldados llevassen hachones de paja en las manos para poner fuego donde fuesse conveniente. Mendoza, *Comentarios*, fol. 314 vº.

sacro-sainte, implorent l'aide accoutumée de notre saint patron (1) et se jettent sur les tranchées fortifiées et gardées par 1,600 hommes, ; mais cette défense et cette garde ne furent pour eux qu'un mince obstacle. Avec plus de facilité qu'en rase campagne, les courageux lions gravirent la muraille et, sans résistance aucune, pénétrèrent dans la ville. »

La cavalerie poursuit les fuyards. Beaucoup se réfugient dans l'hôtel de ville. On y met le feu. Les gens sont précipités par les fenêtres ; ceux qui s'échappent sont passés au fil de l'épée. Huit cents maisons sont la proie des flammes. Des gens essayent de se sauver du côté du fleuve : on les fait descendre la plupart en enfer par la voie de l'eau (2).

Le pillage dura plusieurs jours. Quant aux personnes tuées, le nombre en est évalué à plus de 20,000.

Au moment où la ville venait d'être prise, on annonça l'arrivée de Don Juan d'Autriche, ce qui empêcha de poursuivre l'œuvre commencée. « Si on l'eût continuée ou si l'on eût refusé d'accorder confiance à ces traîtres, on n'aurait pas vu ce qui se passe de nos jours en toute la Flandre. »

Sauf quelques inexactitudes, un anachronisme sans doute voulu, des jugements d'une sévérité exagérée, sur lesquels il est inutile d'insister, les événements sont exposés avec une grande fidélité par Padilla. La source principale, on pourrait dire la seule source, à laquelle il a puisé, ce

(1) Saint Jacques.

(2)

Porque baxaron los más
al infierno por el agua.

sont les *Commentaires* de Bernardino de Mendoza, dont plusieurs auteurs dramatiques se sont servis également, ainsi qu'on l'a vu. Comme l'ouvrage de Mendoza, les 22 romances embrassent la période comprise entre 1555 et 1577. Naturellement les compatriotes du poète y jouent le premier rôle, et on s'explique que ses amis aient vanté surtout cette partie du *Romancero*, qui flattait l'orgueil des Espagnols.

On a cru que le livre pouvait n'être pas original, et Duran ne rejette pas la supposition. « Nous ne savons, dit-il, si c'est une anthologie ou un recueil d'œuvres et de vers de Padilla lui-même (1). » La réflexion du critique espagnol n'est pas fondée : Padilla a publié ces poésies comme étant de lui, et ses contemporains n'ont pas douté qu'il en fût ainsi. Il suffit, d'ailleurs, de parcourir le volume pour s'assurer que toutes les parties sont dues à la plume du même écrivain. Dans les romances qui concernent les guerres de Flandre, notamment, on trouve une parfaite unité de conception et de forme. D'un bout à l'autre, le poète vise à une grande simplicité, plus que ne le font généralement ceux qui ont cultivé le romance artistique, et il n'accorde à l'imagination que la part la plus restreinte.

A cet égard, on doit reconnaître que la série relative aux Pays-Bas est inférieure au reste du recueil, où l'on trouve des romances sur divers sujets : le Cid, histoires moresques d'après la tradition, gloses, épîtres, chansons, sonnets picaresques, villancicos, des compositions en forme de dialogue, que l'auteur désigne sous le nom d'*ensaladillas*

(1) *Romancero general*, t. II, Madrid, 1851, p. 688.

(pierres précieuses enchâssées dans un bijou). Ici, il est vrai, Padilla pouvait donner un plus libre cours à sa fantaisie, et il s'est montré, en effet, tout à fait digne de sa réputaticn (1).

(1) *Romancero* de Pedro de Padilla, Madrid,1880, pp. xviii-xx.

III

SIÈGE ET PRISE D'ANVERS PAR ALEXANDRE FARNÈSE (1)

—

A l'inverse des romances historiques, courts, d'une grande simplicité, le poème de Michel Giner est une épopée, divisée en six chants, parsemée d'ornements mythologiques, d'incidents merveilleux, d'apostrophes aux personnages dont l'auteur vante les exploits et au premier rang desquels figure, ainsi qu'il convient, Alexandre Farnèse.

Le ton du début est tout à fait celui du genre : « La fureur belliqueuse et les violences des Flamands révoltés, qui, sur l'Escaut et à Anvers, causent des lamentations, couvrant de sang leurs fronts rebelles, excitent ma verve. Que Melpomène fasse retentir dans le monde, à Plaisance, à Rome et à Parme, le renom de cette armée. Que le nou-

(1) MIGUEL GINER. *El sitio y toma de Anvers.* Dirigido al Illustrissimo y Excellentissimo Señor Rainuncio Farnesse, Principe de Parma y Placenzia. En Milan, por Pacifico Poncio, 1587, in-8°. Le poème a paru d'abord à Saragosse, la même année ; on lit, en effet, à la fin : Estampado en Çaragoça de España, el año de MDLXXXVII. I restampado en Milan el propio año.

veau Scanderberg fasse connaître à toute la Lombardie son bras et son cœur, jamais vaincus, son courage surhumain. »

C'est tantôt sous cette forme pompeuse, tantôt dans des récits sans apprêt que Giner rapporte les actions auxquelles il a pris part, comme le siège de Termonde et les engagements auxquels donna lieu la défense de l'estacade établie sur l'Escaut. Son poème, très décousu, n'est pas, en effet, une relation du siège, mais une suite de tableaux qui supposent chez le lecteur la connaissance des événements et des hommes qui y ont été mêlés. Il semble même que Giner s'adresse à ces derniers surtout et qu'en faisant leur éloge, il vise à les intéresser particulièrement.

Après avoir raconté la prise de Tholen par Alonso de Mendoza (1), il vante la vaillance de l'armée au siège de Termonde, qui précéda l'investissement d'Anvers. Alexandre Farnèse y déploie une activité sans égale : il travaille aux tranchées, porte des fascines, est partout, encourage les hommes, leur communique son énergie. « Soldats, s'écrie-t-il, si nous venons à bout de cette entreprise, je compte pour rien toutes les autres. » Treize nuits entières, il veille, dirige les travaux, donne l'exemple à tous (2).

L'attaque commence. Elle est acharnée. Les Espagnols montent à l'assaut du ravelin. De part et d'autre, on se bat courageusement, les uns pour défendre la place, les

(1) Mestre de camp, un des plus vaillants capitaines au service d'Alexandre Farnèse, qui l'estimait beaucoup. ALONSO VAZQUEZ, *Sucesos de Flándes y Francia*, t. III, p. 373.

(2) Le mestre de camp Pedro de Paz, chargé d'ouvrir les tranchées, dit Vazquez, y travailla avec ardeur, et, non moins que lui, Alexandre, qui, pendant treize jours et treize nuits, sans se déshabiller, ne les quitta pas (no faltó dellas ni se desnudó). *Ibid.*, t. I, p. 509.

autres pour soutenir leur honneur. Les uns montent avec l'agilité du tigre par dessus les cadavres ; les autres gardent solidement le passage.

Alonso de Mendoza et ses compagnons pénètrent comme des lions dans le ravelin. Ils égorgent sans pitié les défenseurs.

Termonde prise (1), Farnèse marche sur Anvers. Mendoza est chargé d'attaquer Lillo. L'armée fait merveille ; mais elle est obligée de se retirer (2).

Mondragon s'empare de l'endroit désigné pour l'établissement de l'estacade. Farnèse le félicite. « Seigneur, lui répond-il, cette victoire vient du ciel seul et de sa puissance : il permettra à Votre Altesse d'acquérir tant de gloire dans ces Etats, que le grand Philippe sera obéi depuis l'opulent Escaut jusqu'aux eaux abondantes du Rhin. » La construction de la digue s'effectue avec une rapidité incroyable, mais qui s'explique : elle était élevée sous l'œil d'un prince « capable d'inspirer la terreur à Lucifer lui-même. »

L'ennemi lance contre l'estacade une machine composée de poudre, de chaux et de pierres. « L'infernale furie » fait explosion. Une grosse pièce de bois atteint Farnèse et le renverse, tout étourdi. Les assiégés ne parvenant pas à franchir l'ouverture faite à la digue, inventent d'autres machines : des bateaux qui descendent le fleuve, sur lesquels des couteaux sont actionnés au moyen de roues.

---

(1) Le 17 août 1584. Le siège avait été mis devant la place le 11.

(2) 10 août. Mendoza avait passé l'Escaut avec son tercio d'Espagnols (le vieux tercio), 6,000 hommes de diverses nations, quelques chevaux et de l'artillerie. VAZQUEZ, *Sucesos de Flándes*, t. I, pp. 494-496.

Les assiégeants sont inquiétés de toutes façons, par des feux, des mines, des sorties. Un assaut furieux est livré à la contre-digue. Les Espagnols la défendent avec acharnement, coupant bras et jambes, tuant les fuyards. Ceux qui parviennent à leur échapper vont se noyer. On achève les blessés.

Pas un homme ne resta vivant : il en périt ainsi plus de 3,000. Les soldats victorieux se jettent à l'eau, vêtus et armés, nagent vers la flotte ennemie, saisissent les hommes, les précipitent à la mer, s'emparent de tous les bâtiments.

Deux jours après, ils étaient maîtres du *Fin de la guerre*(1).

Arrivé ici, Giner imagine un songe dans lequel il aperçoit la suite des événements : la soumission d'Anvers, la capitulation, l'entrée solennelle d'Alexandre Farnèse dans la ville, la foule accourue pour admirer le prince, « qui s'avançait comme un consul romain triomphateur, le visage calme, l'air imposant (2). » Puis, il voit Philippe, vainqueur des ennemis de l'Eglise, soumettant l'Ecosse, le royaume et les îles d'Angleterre, étendant sa puissance du Rhin au Danube et laissant à son successeur l'empire du monde.

---

(1) Y á dos dias fueron
Do estava el fin de guerra y le prendieron.

On sait qu'Alexandre Farnèse construisit sur l'Escaut une estacade, dont les pieux étaient reliés par des poutres formant un plancher, et qu'il ferma ainsi le fleuve aux défenseurs d'Anvers, tandis que les assiégeants pouvaient passer d'une rive à l'autre. C'est à la destruction de ce pont que les assiégés employèrent les moyens indiqués par Giner. Le dernier des navires lancés dans ce but reçut le nom de « Fin de la guerre. » Comme il était trop lourd pour être dirigé efficacement, les Espagnols le maltraitèrent à l'aise, à coups de canon. VAZQUEZ, *Sucesos de Flándes*, t. II, pp. 50-51. — FEA, *Alessandro Farnese*, pp. 229-230.

(2) Y cual consul romano triunfante
Con mansedumbre y señoril semblante.

Dans ce poème, Giner ne se borne pas à exalter le neveu de Philippe II : il rappelle la part prise aux opérations par une grande quantité d'officiers espagnols, italiens, des Pays-Bas. Les biographes pourraient ainsi tirer quelque profit des indications qu'il donne. Au point de vue historique, l'œuvre n'a guère d'importance : les faits y sont présentés le plus souvent d'une manière vague et sans coordination.

Il est juste pourtant de lui reconnaître un mérite : l'auteur ne cherche pas à se faire valoir au détriment de ses compagnons d'armes. Bien au contraire, s'il vante ceux-ci, il se borne à dire de lui-même qu'il a accompli son devoir, et il n'en tire pas vanité pour s'assurer la faveur du prince dont il fait l'éloge.

ESTEVANILLE GONZALEZ

Ce nom d'Estevanille Gonzalez a été donné par Lesage au héros d'un de ses romans, qu'il présente comme étant imité de l'espagnol. « J'espère, dit-il, que les Français ne me sauront pas mauvais gré de leur faire connaître le seigneur Estevanille Gonzalez, surnommé le Garçon de bonne humeur. Il écrivit lui-même son histoire à Anvers, en 1646. Il la dédia au duc d'Amalfi, alors général des armées de Sa Majesté Catholique dans les Pays-Bas, et il paraît par son épître dédicatoire qu'il était officier de la maison de ce seigneur. Je n'ai pas traduit littéralement mon original, où il y a bien des choses dont le génie français ne s'accommoderait pas. Je les ai supprimées et remplacées en même temps par d'autres, que j'ai tirées tant de mon propre fonds que de plusieurs auteurs castillans. »

Il est bien vrai que l'ouvrage espagnol dont parle Lesage existe ; mais, à part quelques épisodes tout à fait secondaires (1), il n'a rien de commun avec la soi-disant imitation, comme on va le voir. L'Estevanille français, fils d'un docteur en médecine établi à Murcie, après avoir perdu ses

(1) L'un de ces épisodes est emprunté aux premières pérégrinations d'Estevanille et se rattache à son départ du Portugal ; deux autres se rapportent à son apprentissage chez le barbier ; le quatrième est une aventure arrivée à l'hôpital Saint-Jacques, à Naples. Le reste du roman de Lesage est ou inventé ou imité de la *Vie de l'écuyer Marcos d'Obregon*, d'Espinel, également mise à contribution dans *Gil Blas*.

parents, apprend le métier de barbier-chirurgien chez un oncle, va achever ses études à Salamanque, sert un jeune seigneur, Don Christoval de Gavaria, et devient page du duc d'Ossuna, vice-roi de Sicile. Il tombe en disgrâce, se fait garçon apothicaire, retrouve à Florence Don Christoval, revient avec lui en Espagne, s'enrichit à Madrid en débitant de la pommade et de l'eau de beauté, rentre au service du duc d'Ossuna, et finalement se retire à Barcelone, où il tient une hôtellerie.

Aucune de ces aventures ne se rencontre dans l'ouvrage publié à Anvers en 1646. On ne se douterait pas, par exemple, en lisant l'*Estevanille Gonzalez* de Lesage, que l'Espagnol de ce nom a parcouru toute l'Europe, qu'il a habité les Pays-Bas, de 1636 à 1646, sous l'administration du cardinal-infant, de Francisco de Mello et de Castel Rodrigo, qu'il a été au service du premier en qualité de bouffon, que non seulement il *paraît* avoir eu des relations avec le général Piccolomini, duc d'Amalfi (1), mais qu'il a été attaché à la maison de ce seigneur, aux Pays-Bas et en Autriche, également comme bouffon et comme courrier, que c'est même pour avoir une occasion de se recommander à son maître qu'il mit au jour et lui dédia *La vida i hechos de Estevanillo Gonzalez, hombre de buen humor, compuesto por el mesmo, dedicada a el Excellentissimo*

(1) Octave Piccolomini d'Aragon, né à Florence en 1599, célèbre dans l'histoire de la guerre de Trente ans, servit d'abord l'Espagne, puis l'Empire. Sous l'administration du cardinal-infant, il commanda les troupes impériales envoyées au secours des Espagnols dans les Pays-Bas, de 1635 à 1639. Il y revint en 1643 et dirigea jusqu'en 1648 les opérations militaires comme gouverneur des armes. En récompense de ses services, Philippe IV lui accorda, en 1642, le titre de duc d'Amalfi, qu'avaient déjà porté ses ancêtres.

Señor Octavio Piccolomini de Aragon, Duque de Amalfi (la vie et les faits d'Estevanille Gonzalez, homme de bonne humeur, composée par lui-même, dédiée au très excellent seigneur Octave Piccolomini d'Aragon, duc d'Amalfi), un magnifique in-quarto de 382 pages, imprimé à Anvers, chez la veuve Jean Cnobbaert.

Le volume est orné d'un frontispice représentant les armes de Piccolomini et du portrait de l'auteur, gravé par Lucas Vorsterman, avec ce titre : *Retrato de Esteuanillo Gonçalez, hombre de buon umor, Autor y conpositor deste libro* (portrait d'Estevanille Gonzalez, homme de bonne humeur, auteur et compositeur de ce livre). Estevanille est représenté coiffé du *sombrero* aux larges bords retroussés sur le devant, derrière lequel tombent deux plumes. Pardessus son manteau, il porte une des chaînes d'or qu'il avait reçues à Vienne lorsqu'il remplissait les fonctions de courrier. Des cheveux longs encadrent négligemment son visage, quelque peu tiré et maigri, effet incontestable d'une vie extraordinairement agitée. Les traits, d'ailleurs, ne manquent pas d'une certaine finesse. Suivent : un prologue en prose, un autre en vers et une série d'éloges, également en vers, dans lesquels, suivant l'usage du temps, les amis de l'auteur célèbrent l'esprit et les talents de celui qui, « après avoir si bien fait, a su encore mieux dire. » Le privilège, en date du 28 juin 1646, lui donne licence et faculté de faire imprimer, vendre et distribuer son livre pour le temps de neuf années. L'approbation, de la même date, signée de l'archidiacre et vicaire général Henricus Calenus, atteste que le livre ne contient rien de contraire à la foi orthodoxe ni aux bonnes mœurs, affirmation qui

dénote une bien grande légèreté ou une complaisance exagérée : Estevanille n'outrage pas directement et ostensiblement la foi catholique, mais quant aux vertus chrétiennes et aux bonnes mœurs, elles paraissent avoir été oubliées dans le présent livre. Des éditeurs modernes, plus scrupuleux que l'archidiacre Calenus, ont même omis de reproduire, crainte de scandale, certains détails d'une aventure qui lui arriva à Rupelmonde et que nous laisserons comme eux.

Bien qu'il occupe un rang distingué dans la littérature espagnole et qu'il ait été réimprimé assez fréquemment (1), l'ouvrage d'Estevanille Gonzalez, non seulement n'a jamais été traduit, ce qui est d'ailleurs difficile à cause du grand nombre de jeux de mots et d'idiotismes qu'il renferme, mais, sauf son titre, il est même resté presque généralement inconnu en dehors de l'Espagne. Pour les lecteurs belges il présente un intérêt particulier : c'est dans les Pays-Bas catholiques, que l'auteur a passé la partie la plus brillante de sa carrière accidentée, et son œuvre, sous une forme badine, éclaire plus d'un côté de l'histoire des mœurs dans les provinces belges au XVIIe siècle.

En Espagne, il a dû son succès à la peinture très vivante et récréative d'un type essentiellement national, favori des écrivains castillans, celui du picaro, qu'on ne trouve représenté dans aucune littérature avec autant de relief et de variété. Nulle part, il est vrai, les habitudes, les

(1) Outre l'édition de 1646, on trouve les suivantes : Madrid, 1652, 1720, 1722, 1725, 1729, 1795 (2 vol.) ; Paris, Baudry, 1847 (*Tesoro de novelistas españoles*, t. III) ; Madrid, Rivadeneyra, 1854 (*Biblioteca de autores españoles*, t. XXXIII) ; Paris, s. d. (1910). (*Biblioteca económica de los clásicos castellanos*).

idées, les institutions, les conditions historiques, le climat, bien d'autres causes ne favorisaient autant qu'ici l'éclosion et le développement de ce caractère..

C'est le jeune homme vivant à l'université de la vie des gueux, le vagabond courant le monde, louant ses services à la journée, tendant la main aux passants, le soldat réformé, qui a perdu le goût du travail et vit en grande partie d'expédients. De cette tourbe de fripons, rufiens, meurt-de-faim, vauriens de toute espèce sort parfois un vagabond que d'heureuses dispositions et des circonstances favorables conduisent vers de meilleures destinées.

A la catégorie des picaros privilégiés appartient Estevanille. Il nous montre, en effet, dans sa personne une des variétés de l'aventurier adroit, rusé, exploitant sans vergogne le prochain, pauvres et riches, par tous les moyens les moins honnêtes. Doué d'une activité surprenante, il a un goût particulier pour la vie des camps, s'insinue parmi les tentes des vivandiers, où l'on est à l'abri des coups de l'ennemi et, en temps de paix, à la source du boire et du manger ; d'autre part, sa bonne humeur, sa verve intarissable lui donnent accès dans le quartier des officiers supérieurs, si bien qu'il parvient à entrer au service du général en chef de l'armée impériale dans les Pays-Bas. Tantôt à la cour de Bruxelles, tantôt en campagne, il égaye son maître, ses hôtes, les soldats, les vivandiers. Il est le bouffon en titre de Piccolomini. En temps de guerre, il est son courrier, trotteur, porteur de dépêches : on le voit voler de Bruxelles à Vienne et de Vienne à Bruxelles. Des deux côtés, les grands seigneurs lui témoignent de l'attention. Le cardinal-infant, les archiducs d'Autriche, l'empereur lui-

même et l'impératrice récompensent son activité et son dévouement par des cadeaux et des gratifications qu'il a soin de dissiper avec autant de facilité qu'il les reçoit.

En retour des faveurs dont il est l'objet, il amuse ces hauts personnages par des bons mots, des tours plaisants, des inventions grotesques, dont il garde un souvenir des plus agréable, si l'on en juge par le soin avec lequel il les décrit. Certains détails paraîtront quelque peu grossiers, mais il semble que la circonstance les excuse ; en tout cas, ils sont dans la note du genre et donnent au livre ce cachet de vigoureux réalisme qui est le triomphe du roman picaresque.

Si, par sa forme, l'ouvrage a mérité de figurer avec honneur dans la classe à laquelle il appartient, il se distingue des productions analogues par son caractère cosmopolite et un fond de vérité qu'il est impossible de ne pas reconnaître. Les personnages dans la société desquels l'auteur nous introduit sont réels, les événements auxquels il nous les montre mêlés ne le sont pas moins. Son livre est plus qu'un roman naturaliste : c'est un livre *vécu*.

Mais Estevanille doit-il être cru sur parole? A-t-il eu toutes les aventures qu'il s'attribue? Admettons qu'il amplifie et exagère fréquemment, que tel épisode ait l'air d'être une réminiscence du *Lazarille de Tormes*, que telle strophe d'une de ses pièces de vers, car il est aussi poète, soit empruntée à Gongora ; dans l'ensemble, l'ouvrage a la valeur d'un document historique, et c'est avec raison qu'Estevanille, dans le prologue, insiste sur cette authenticité. « Je t'avertis, dit-il, que ce n'est pas ici une histoire feinte comme celle de Guzman d'Alfarache, ni

fabuleuse comme celle de Lazarille de Tormes, ni supposée comme celle du chevalier de la Tenaille (1) ; c'est une relation vraie, dont les acteurs et les témoins existent encore et sont cités par leurs noms, de même que le quand et le comment. Il n'y manque que les dates, et je supprime plutôt que je n'ajoute. »

Et lui-même caractérise ainsi son œuvre : « Je ne la livre pas à l'impression pour en faire marchandise, mais seulement pour la faire servir de présent et de cadeau aux princes, seigneurs et personnes de mérite... Le curieux y trouvera des propos subtils, le soldat, des batailles rangées et des voyages au Levant, l'amoureux, des intrigues d'amour, l'ami de la gaieté, des plaisanteries, des niches de toutes sortes, le mélancolique, des épitaphes, le poète, des compositions nouvelles et des romances ridicules, celui qui veut se distraire en sa chambre, les fleurs de la tricherie, les règles et prééminences de la grande confrérie des gueux et des picaros, les astuces des marmitons, les ruses des vivandiers et finalement les prodiges de ma vie, qui a eu plus de tours et de détours que le labyrinthe de Crète. »

Malheureusement, en dehors des détails qu'il donne sur lui-même, il nous a été impossible de trouver aucun renseignement biographique autre que la mention suivante. Nous avons dit qu'Estevanille fut attaché à la maison de Piccolomini en qualité de bouffon, emploi qu'il exerça en même temps que celui de courrier. Il entra en 1636 au service de ce général, qui lui fit porter la livrée bleu et argent, comme nous l'apprend une relation de l'époque, à propos d'un fait de guerre auquel Estevanille fut mêlé deux ans

(1) Opuscule burlesque de Quevedo.

plus tard. Cette relation, datée du 14 septembre 1638, a pour titre : *Le siége du Catelet par l'armée françoise : Où se void entr'autres choses la conférence de Picolomini avec le colonel Gassion : Les courtoisies et exploits de l'un et de l'autre et l'effet de la dernière mine* (1). Nous y lisons :

« Le sixiesme (de septembre), le général Picolomini renvoya au colonel Gassion les sieurs de Neys, Ranavel et de Roux officiers, n'aguères faits prisonniers par ses coureurs au sortir de Renti : lesquels il fit honorablement reconduire jusques à nostre camp dans son carosse attelé de six chevaux blancs Polonnois, des plus beaux qu'on ait guéres veu, mené par trois cochers, et autant de laquais habillez à neuf de ses livrées, qui est le bleu, son boufon et son Trompette vestus de velours aussi bleu, couvert de passemens d'argent tant plein que vuide. »

Le bouffon dont il est parlé ici n'est autre évidemment qu'Estevanille Gonzalez. L'ouvrage qui porte son nom peut être considéré comme une autobiographie plus ou moins véridique. On a quelquefois voulu l'attribuer à Luis Vélez de Guevara; mais Luis Vélez, né en 1579, mourut en 1644. Le simple rapprochement des dates, à défaut d'autres preuves, suffirait pour démontrer que cette attribution est erronée.

Estevanille Gonzalez, surnommé par les Espagnols *el hombre de buen humor* et par les Français *Monsieur de l'Allégresse*, naquit, s'il faut l'en croire, à Salvatierra, petite ville de la Galice. A peine était-il né que ses parents

(1) *Recueil des Gazettes*, 1638, n° 26.

vinrent se fixer à Rome, où il reçut le baptême, ce qui faisait dire à son père qu'il était Galicien enté sur Romain. Cette double origine pourrait expliquer la grande mobilité de son caractère et le goût qu'il manifesta de très bonne heure pour les voyages.

Chassé de l'école, au grand regret de son père, qui voulait lui faire étudier la philosophie et les belles-lettres, il fut mis en apprentissage chez un barbier. Un jour, certain rodomont, à qui il avait brûlé une moitié de moustache, voulut le punir de sa maladresse en l'envoyant dans l'autre monde. Saisi de terreur à la vue de la rapière qui le menaçait, Estevanille s'enfuit de Rome et courut jusqu'à Livourne. A ce moment, les galères du grand-duc de Toscane étaient sur le point de partir pour Messine, où elles devaient se joindre, en vue d'une expédition dans le Levant contre les Turcs, à celles d'Espagne et de Naples (1). Estevanille obtint l'autorisation de s'embarquer sur un de ces navires, et un officier espagnol du régiment de Sicile, Felipe Navarro, en fit son aide marmiton. L'expédition terminée, il revint à Rome et reprit son apprentissage chez le barbier, qui lui donna le moyen de se former en lui abandonnant les *gratis* et les pèlerins pauvres. Il coupe la moitié d'une oreille à un jeune garçon dont on lui a livré la tête, et, redoutant la colère de son patron, va à Naples, où il se fait passer pour barbier-chirurgien apostolique, ayant pratiqué à la cour pontificale. Le chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Jacques jugea le titre suffisant pour en faire un de ses infirmiers.

(1) Les faits rapportés ici par Estevanille concordent avec le récit qu'on trouve dans l'*Histoire de Philippe IV* de Céspedes. Cette expédition eut lieu en 1621. Estevanille remarque qu'il atteignait alors sa treizième année : il serait ainsi né en 1608.

Ayant rencontré au môle son ancien maître Felipe Navarro, dont la compagnie était sur le point de partir pour la Lombardie, il lui offrit de nouveau ses services ; il était fatigué de vivre dans la société des malades et des moribonds et avait depuis longtemps grande envie de voir Milan. Le capitaine consentit à l'attacher à sa cuisine.

La compagnie part et arrive sans incident notable en Lombardie. Quelle heureuse vie ! On était commodément logé à la campagne; on mangeait et on buvait à discrétion aux dépens du paysan ; on n'avait qu'un désir, c'est que cette douce existence prît fin le plus tard possible. Mais un beau jour le tercio reçut l'ordre d'aller aux Pays-Bas. Estevanille en perdit la respiration. Aller en Flandre, terre lointaine, faire une pareille route sur les mules de saint François ! Il se trouvait dans sa compagnie un soldat qui avait servi dans ces provinces durant la Trêve (1) ; il l'invita à venir boire une bouteille dans un cabaret de l'endroit, et, au cours de la conversation, l'entretint de l'ordre de départ. Le soldat secoua la tête et, d'un ton sentencieux, qu'il accentuait en faisant ronfler les *r*, lui tint cet admirable discours :

« Camarade de mon âme, prenez mon avis et faites ce que vous voudrez, mais en Flandre, gardez-vous en bien ! C'est une mauvaise terre pour les vagabonds : on y fait travailler les chiens comme ici les chevaux. Et il y fait froid, il y gèle ! Un hiver que j'étais en garnison dans la ville de Gueldre, j'eus une dispute avec un soldat albanais, pour affaire de maîtresse. Nous allons sur le terrain, nous mettons la main à nos langues d'acier, et, grâce à mon adresse, je fais

---

(1) La trêve de douze ans, signée le 9 avril 1609.

à mon homme une si belle taillade au cou que la tête lui va rouler par terre. A l'aspect de ce nouvel Alvaro de Luna, je me sentis comme troublé ; j'eus un remords. Je voyais le corps palpiter et la tête trembler. Je remis la tête à sa place accoutumée, l'un morceau du gosier contre l'autre, et le sang se gela de telle manière qu'il ne resta pas même de cicatrice. Comme il avait conservé jusque-là la respiration, le corps revint absolument au même état que quand je l'avais attiré sur le terrain.

» Tout en attribuant cette résurrection plutôt à un miracle qu'à mon rapide collage, je le levai de terre, j'en fis mon ami, je le ramenai à la ville, le conduisis à une taverne, et là, en compagnie d'une paire de bûches, nous bûmes, en tête-à-tête, une demi-douzaine de pots de bière. Mais les vapeurs de la boisson, jointes à l'ardente chaleur des bois embrasés, dégelèrent peu à peu les blessures de mon compagnon ; et ne voilà-t-il pas qu'à un moment où il voulait rendre raison à une santé que je lui avais portée et se renversait pour vider à fond son verre, le chef lui tombe à terre comme une tête de bonhomme en massepain ; et le corps reste tout tranquille sur le siège, sans faire le moindre mouvement. Moi, stupéfait, je pris ma retraite dans une église voisine. On donna la sépulture au décollé deux fois, et voyant le danger que je courais si on me prenait, je sortis de Gueldre, déguisé en moine pour ne pas être reconnu par la garde à la porte de la ville. Après avoir enduré toutes sortes de misères, j'arrivai dans ce pays, qui, tout froid qu'il est, n'est pas comparable à l'autre : votre grâce peut en juger par ce que je viens de lui conter en bonne amitié. »

Estevanille le remercia pour son avis et ajouta si bien foi à cette fable qu'il décida la moitié des soldats de sa compagnie à aller à la recherche d'une terre moins ingrate. Il les mena à Rome pour y faire, disait-il, une confession générale et gagner une indulgence plénière, dont ils avaient grand besoin en arrivant : ils n'avaient fait que voler tout le long de la route. A Rome, la bande se dispersa.

L'ex-marmiton de Felipe Navarro entreprend alors une série de pérégrinations, dont la relation est, si pas toujours absolument vraie, au moins divertissante. D'abord valet d'argenterie à Palerme, chez le duc d'Alburquerque, vice-roi de Sicile, il s'embarque pour l'Espagne, parcourt le Portugal, part de là pour la Bretagne, visite Rouen, Paris, le midi de la France, ayant chaque jour de nouvelles aventures, exerçant au cours de son odyssée toutes sortes de métiers, valet, porte-balle, pèlerin, page de comédienne, soldat, débitant de complaintes, et toujours picaro.

De retour en Espagne, il s'engage à Barcelone dans un régiment que le duc de Cardona levait pour la Lombardie. Comme la paye était des plus modestes et ses besoins extrêmes, il songea, afin de se créer un supplément de revenu, à tirer parti d'une des mille ressources que lui avait enseignées la nécessité. « Je rentrai, dit-il, en moi-même pendant toute une sieste, à l'effet de faire une bonne élection, et je finis par m'arrêter au métier de cuisinier, grâce auquel je recueillerais parmi les soldats de quoi pourvoir à mes nécessités. A cette fin, je montai quelque chose qui n'était ni un bouchon, ni une auberge, mais un bouchonneau, si humble que l'ennemi aurait pu passer à côté sans le remarquer ou l'aurait négligé comme trop pauvre. Cette instal-

lation reçut le nom de place d'armes, comme présentant peu d'abri et encore moins de propreté, car il ne s'y trouvait qu'un mauvais torchon pour essuyer les plats. Je faisais tous les jours un potage dont j'ignorais le nom, et il eût été difficile, en effet, de lui en donner un, tant il renfermait d'herbes et de viandes de toutes sortes d'animaux dégoûtants. »

Après avoir exercé quelque temps cette industrie, il partit pour la Lombardie, où l'ordre fut donné à son tercio d'aller rejoindre en Alsace une armée qui devait, sous le commandement du duc de Feria, aller renforcer les troupes impériales opposées aux Suédois. Pedro de Ulloa, capitaine de cavalerie, alors sans cuisinier, le nomma soldat de sa compagnie et intendant de ses casseroles.

D'Alsace, l'armée vint faire halte en Bavière. Ici, au milieu des montagnes, Estevanille fut logé avec son maître chez un riche habitant de la contrée, un fermier, qui avait pris la précaution de faire diparaître ses meilleurs meubles et son bétail à l'approche de ces alliés dont le seul nom effrayait les populations : il voulait se faire passer pour pauvre, et, sous prétexte qu'il ne parlait que l'allemand, haussait les épaules de l'air d'un homme qui n'entend pas ce qu'on lui dit, quand on lui donnait un ordre Sa feinte, néanmoins, ne lui servit de rien. Un de ses domestiques alla dire à Estevanille que si quelqu'un dans la compagnie avait été étudiant, il se ferait facilement entendre, le patron parlant bien le latin. Cette nouvelle combla de joie le cuisinier du capitaine, quelque peu bachelier : il comprit à l'instant qu'il allait être maître absolu du terrain et pourrait faire des siennes, sans que personne y vît rien. Il alla donc trouver l'hôte et lui adressa cette allocution :

« Je vous avertis que vous avez chez vous un personnage de haute qualité, capitaine de cavalerie du roi d'Espagne, que je suis son fourrier, majordome et cuisinier, et que vous avez à bien traiter mon maître et ses valets. Nous sommes tous fatigués, il est l'heure de manger : vous allez vous empresser de faire servir tout le nécessaire. Une table sera réservée aux gentilshommes de la bouche, une deuxième aux pages et aux menins, une troisième aux laquais, estafiers et garçons de cuisine. Pour ces trois tables, vous préparerez une vache, deux veaux, quatre moutons, douze poules, six chapons, vingt-quatre pigeonneaux, six livres de lard à larder, quatre de sucre, deux d'épices, cent œufs, cinquante livres de poisson saumuré, autant de demi-pots de vin que de plats et six tonneaux de réserve. »

En entendant réciter cette épouvantable litanie, le patron faisait force signes de croix, et, quand Estevanille eut fini de parler, il lui dit, tout ahuri :

Si pour les tables des domestiques il faut ce que vous demandez, il n'y en aura pas assez dans tout le village pour celle du maître.

— Mon maître, repartit le cuisinier, est un parfait gentilhomme : il aime à voir ses valets satisfaits avant sa propre personne. Quant à lui et aux camarades qu'il invite, ils n'occasionnent d'autre dépense que celle d'une farce impériale à l'œuf.

— Et cette farce, avec quoi la fait-on?

— Apportez un œuf et un pigeonneau ; amenez deux charrettes de charbon, un savetier muni d'une alène et de ficelles et un fossoyeur. Quand cela serai ici, vous saurez le reste.

Stupéfait et intimidé, le maître du logis partit sans mot dire, et, au bout de quelque temps, revint avec ce qui lui avait été indiqué, sauf les deux charrettes, le savetier et le fossoyeur. Estevanille vida le pigeonneau, lui mit l'œuf dans le corps, puis il prit la parole :

« Que votre grâce remarque bien la manière de faire cette farce. L'œuf est dans ce pigeonneau ; le pigeonneau doit être dans une perdrix, la perdrix dans une poule, la poule dans un chapon, le chapon dans un faisan, le faisan dans un paon, le paon dans un chevreau, le chevreau dans un mouton, le mouton dans un veau et le veau dans une vache. Tout cela doit être préalablement nettoyé, plumé, pelé, écorché, lardé, excepté la vache, à laquelle vous laissez la peau. Vous mettez ces animaux les uns dans les autres comme des caisses anglaises ; pour qu'aucun d'eux ne sorte de sa position, le cordonnier les coud à deux fils. Quand ils sont bien enfermés dans la panse de la vache, le fossoyeur creuse un grand trou ; on jette au fond une charretée de charbon, puis la vache avec son contenu, puis encore une charretée ; on met le feu, on laisse brûler pendant quatre heures, un peu plus, un peu moins, on retire la vache, et le tout est converti en une substance si savoureuse, en un mets si délicat que, dans l'antiquité, les empereurs ne mangeaient que cela le jour de leur couronnement. Comme l'œuf est la pierre fondamentale de ce ragoût, vous comprenez maintenant pourquoi on lui donne le nom de farce impériale à l'œuf. »

L'hôte, qui avait écouté ces étranges propos la bouche béante et immobile comme une statue de pierre, prit la main d'Estevanille, la serra et s'écria : *Domine, pauper*

sum ; et cette exclamation fut accompgnée d'un geste dont le cuisinier comprit la signification. *Nihil timeas*, dit-il. Le paysan descendit à la cuisine avec Estevanille, et là il eut avec lui une explication si convaincante que le cuisinier changea sur l'heure de procédé. Il alla trouver son maître, lui assura que le fermier était très pauvre, que des gens de l'armée espagnole lui avaient enlevé tout son bétail, que, par suite, il était totalement ruiné ; et son récit émut Don Pedro à ce point qu'il ordonna de ménager l'hôte.

Les gens du capitaine ne tardèrent pas à ressentir l'effet de cette recommandation ; mais ils s'aperçurent également que, si le boire et le manger leur étaient distribués avec parcimonie, en revanche, l'un et l'autre abondaient pour le majordome, et, soupçonnant la ruse de celui-ci, allèrent se plaindre à leur chef. Le capitaine, aussi prompt à faire bonne justice des infidélités de ses gens qu'il était enclin naturellement à se montrer généreux, fit venir l'hôte et l'interrogea à l'aide d'un interprète bourguignon, qui entendait l'espagnol et l'allemand ; il apprit ainsi comment son cuisinier s'était fait passer pour un personnage d'importance, et, moyennant une forte contribution, avait consenti à laisser jouer au fermier son rôle de paysan nécessiteux. Il descendit à la cuisine, y prit le plus gros bâton qu'il pût trouver et en frotta si bien l'échine à l'impertinent domestique que, pendant plus de quatre jours, le service des marmites fut privé de son directeur et le capitaine réduit à ne manger que des viandes froides.

Cependant, le cardinal-infant Ferdinand, frère de Philippe IV, désigné pour succéder dans le gouvernement des Pays-Bas à l'infante Isabelle, avait quitté la Lombardie à la

tête d'une nombreuse armée. Il joignit en route le corps du duc de Feria, et ces forces allèrent se réunir à celles du roi de Hongrie, qui bloquait Nordlingen. Le 6 septembre 1634, eut lieu sous les murs de cette ville la célèbre bataille gagnée par les Impériaux et les Espagnols coalisés sur les Suédois, commandés par Horn et Weimar.

En un pareil moment, le cuisinier redevenait soldat : le service du roi primait celui des marmites. Estevanille pourtant, dès que l'action fut engagée, alla se cacher sous la paille. Quand il vit l'armée ennemie, finalement repoussée, se précipiter en désordre, il jugea que le moment de se montrer était arrivé. Il courut aux bagages, acheta des gens qui suivaient les troupes victorieuses un estoc de Solingen et quelques dépouilles d'importance, qu'il revendit à son tour, criant bien haut par toute l'armée qu'il avait gagné ces objets à la bataille et se proclamant le héros de la journée.

Tandis qu'il débitait ces fanfaronnades, il rencontra son maître, que l'on emportait mortellement blessé.

Brigand ! s'écria le brave Pedro de Ulloa en l'apercevant, pourquoi n'es-tu pas venu, comme je te l'avais ordonné?

— Seigneur, répondit Estevanille, c'était pour éviter de me trouver dans l'état où est votre grâce. Il est vrai que je suis soldat en même temps que cuisinier, mais le métier de soldat, je l'exerce à la cuisine et celui de cuisinier à l'occasion. Le soldat, pour être bon, ne doit pas avoir d'autre profession : vous savez qu'on ne fait pas bien deux choses à la fois.

On transporta le capitaine à Nordlingen, où il ne tarda pas à rendre son âme au Créateur. Et cet excellent maître

eut la générosité de léguer en mourant à Estevanille, plus par bonté d'âme que par devoir, un cheval et cinquante ducats (1).

Après avoir célébré le succès des armes catholiques, le cardinal-infant prit congé de son cousin le roi de Hongrie et se dirigea vers les Pays-Bas avec son armée, qui devait lui faire escorte jusqu'à la frontière. Estevanille le suivit. Privé de son maître, sans emploi, tourmenté, à ce qu'il assure, par la crainte de dissiper son héritage, il se vit forcé de s'aider de son travail et de choisir un nouveau métier. Il imagina de faire des pâtés de viande de cheval, qu'il appelait « pâtés à l'allemande. » La viande n'était pas difficile à trouver, car à chaque instant des cavaliers devaient abandonner leur monture dans les champs ; la farine, il se la procurait dans les maisons abandonnées par les habitants à l'approche de l'armée. Chaque soir, il préparait une demi-douzaine de ces pâtés. Le matin, en montant à cheval, il les prenait en trousse; l'heure du rendez-vous général arrivée, il s'établissait sur son manteau et faisait jouer sa marchandise à deux dés ; elle était dure, mais fortement épicée, et plus d'un soldat regrettait que la provision ne fût pas plus considérable.

A Juliers, le prince se sépara de son escorte et fit son entrée aux Pays-Bas, accompagné de la cavalerie de Flandre et d'une foule de seigneurs venus à la frontière pour lui rendre leurs hommages. Resté en Allemagne, Estevanille continua son commerce de pâtés ; peu à peu, il y ajouta la

(1) Parmi les officiers de l'armée du cardinal-infant grièvement blessés, Aedo mentionne, en effet, Don Pedro de Ulloa, qui mourut de ses blessures (que despues murió). *Viaje del infante cardenal Don Fernando de Austria desde* 12. *de Abril* 1632 *hasta* 4. *de noviembre de* 1634. Amberes, 1635, p. 145.

vente de l'eau-de-vie, du tabac, du fromage et des cartes à jouer; et, afin de tenir en sécurité sa personne et en garde ses marchandises, il s'attacha à la cavalerie espagnole, qui avait pour chef et commissaire général Don Pedro de Villamor.

Ses affaires prirent une si excellente tournure qu'il songea à se faire vivandier. A cet effet, il s'associa, moyennant part égale aux profits et pertes, avec un petit marchand, qui procura la charrette, la tente, les pots et les entonnoirs. Estevanille fournit le cheval et la batterie de cuisine. Avec l'argent qu'il gardait en réserve et celui que l'autre apportait, ils firent une provision raisonnable. Le marchand s'occupait de la vente du vin et de la bière ; Estevanille composait des ragoûts à sa façon, qui revenaient à un prix très modique. Le commerce eût pu prospérer ; mais les associés avaient des penchants peu propres à y aider. Estevanille voyait avec dépit son compagnon venir à chaque instant à la cuisine faire main basse sur les viandes qu'il avait apprêtées. Celui-ci était furieux des trop fréquentes visites qu'Estevanille faisait à la pipe de vin ; pour la bière, il lui montrait le plus grand respect. De jour en jour, le fonds allait diminuant et l'entente de même. Après bien des disputes, ils allèrent se plaindre au commissaire général, qui, les griefs des deux parties entendus, prononça la séparation. Chacun reprit les meubles qu'il avait apportés ; quant aux acquêts, il n'y avait pas lieu à partage : il ne restait que des dettes. Telle fut la fin de cette plaisante association.

La guerre déclarée au cardinal-infant par les Français et les Hollandais coalisés (1) amena aux Pays-Bas le corps

(1) 12 mai 1635.

d'armée que suivait Estevanille. C'est ainsi qu'il assista à la célèbre affaire du fort de Schenck (1). Un capitaine de cuirassiers espagnols, Don Carlos de Padilla, qui avait eu occasion d'apprécier sa bonne humeur, son adresse et son activité, en fit le vivandier de sa compagnie. Il lui prêta même les chariots, les chevaux et l'argent nécessaires, à l'unique condition que les vivres pour sa maison lui seraient fournis au prix que le vivandier en donnerait lui-même au marché, coutume ancienne dans l'armée et si bien établie qu'elle y passait pour règle inviolable.

Estevanille alla à Calcar, ville du pays de Clèves, faire ample provision de tout ce qui convenait à son trafic, et particulièrement il engagea une de ces filles que l'on employait en campagne, marchande sous la tente, servante à table, écureuse à la cuisine, femme du patron à l'occasion, d'âge tendre pour qu'elle n'embarrassât pas le chariot par le volume de sa personne, de bonne mine pour allécher les chalands. Il était à peine établi dans le quartier des vivandiers qu'accoururent une quantité d'Adonis, attirés par l'appeau de la domestique. La fille expédiait sa marchandise, le maître la sienne, si bien que, le renom grandissant, le fonds s'accrut dans la même proportion.

Malheureusement, le diable qui ne dort pas, poussait Estevanille à aller jouer à tout instant avec Don Pedro et autres officiers des plus huppés. Un jour qu'il avait perdu une forte somme, il finit par jouer les chariots et les chevaux qui passaient pour lui appartenir, et le commissaire-général amena si bien les quinolas et les flux qu'il lui rafla

(1) Situé à l'endroit où le Rhin se divise en deux branches, que ce fort commandait. Les Espagnols s'en emparèrent par surprise le 20 juillet 1635.

le tout. Le vivandier revint à sa tente, espérant y trouver matière à consolation. Hélas ! la servante avait fait main basse sur le meilleur de son bien et était partie en abandonnant le reste à des cuirassiers. La tente avait été mise à sac comme un pavillcn ennemi.

Le lendemain, Don Pedro fit appeler Estevanille. Non content de lui rendre tout ce qu'il avait gagné, il lui donna de quoi se réconforter le cœur et chasser sa tristesse. Estevanille courut à sa compagnie pour y remettre les chariots et les chevaux à leur maître. Le capitaine savait déjà ce qui s'était passé et paraissait mal disposé. Mais à la vue de ses bêtes amaigries comme des lévriers et quasi étiques, il les lui enleva avec colère. A ce geste, il en joignit un autre qui annonçait l'intention de payer les frais d'entretien en monnaie de bois vert. Estevanille ne lui en laissa pas le temps.

Ainsi, en un moment, il venait de perdre, outre ce qui ne lui appartenait pas, la servante et toute sa marchandise. Avec ce qui lui restait de la munificence de Don Pedro et quelques secours recueillis parmi les capitaines, il alla se réinstaller dans le quartier des vivandiers et acheta une charrette et deux chevaux, d'âge mûr, suffisamment maigres et surtout vicieux : l'un était borgne, bigle, accablé de morve ; l'autre, dont les souvenirs remontaient au moins au temps du prince de Parme, ne cessait de faire des révérences. Du reste, animaux paisibles et qui toujours cherchaient leur commodité. Leur maître se montrait pour eux plein de tous les égards que méritait un aussi bon caractère. Quand on était en marche, il les menait par le licou, les rafraîchissait à chaque portée d'arquebuse et les laissait se reposer aussi souvent qu'ils le voulaient.

Un jour, après des réquisitions faites autour de Maestricht, sous le commandement du marquis de Lede, pendant qu'on se retirait, l'aîné des chevaux finit par refuser d'avancer d'une ligne et persista si bien dans son propos qu'il fallut l'abandonner sur place. Au milieu de son embarras, Estevanille, resté très en arrière de la troupe, fut rencontré par un parti de Hollandais qui, l'ayant battu et dévalisé, l'emmenèrent à Maestricht.

En route, le bruit se répandit qu'on venait de capturer un riche vivandier, et on espérait tirer de lui une forte rançon. Estevanille demanda à être conduit chez le duc de Bouillon, gouverneur de la ville(1). Le duc était à table. Il demanda au prisonnier ce qu'il voulait donner pour sa délivrance.

« Très excellent seigneur, répondit Estevanille, je ne suis ni soldat, ni vivandier, comme vous le croyez, mais bien un chevalier errant, qui tient moins d'Esplandian que de Galaor. Mon nom est Estevanille Gonzalez, et, parmi les Français, Monsieur de l'Allégresse. Je suis bouffon de mon métier ; et maintenant que je vous ai dit qui je suis, vous ne pouvez m'interdire l'exercice de mon droit dans cette maison, que je choisirai pour ma demeure, étant la principale. J'y serai à peine de quelques jours que la vie enchérira, et, au bout de quelques mois, vous serez tous morts de soif. »

Le gouverneur, qui prenait plaisir à l'entendre, lui fit servir un plat, et les amis avec qui il dînait portèrent tellement de santés à l'Espagnol que s'il n'eût été un excel-

(1) Il l'était depuis la prise de Maestricht par l'armée des Provinces-Unies, en 1632.

lent pilote, sa raison eût certainement fait naufrage. La table levée, le duc lui donna, avec la liberté, deux écus pour couvrir les frais du voyage. Estevanille prit congé de lui et s'achemina vers Namur, poursuivi tout le long de la route par la crainte de tomber dans une nouvelle embuscade.

A Namur, il alla se recommander à un capitaine de cavalerie, Barnabé Vizconte, qui lui témoigna de l'intérêt et le mena chez le comte Piccolomini, commandant en chef de l'armée impériale dans les Pays-Bas.

En apprenant les mérites que réunissait le protégé du capitaine, le comte se montra bien aise de trouver avec qui se divertir quelque peu. C'était l'heure du dîner ; il invita Estevanille à s'asseoir à sa table et le trouva si amusant qu'il lui fit espérer un emploi dans sa maison et lui donna rendez-vous à Bruxelles.

Estevanille se procura l'argent nécessaire pour le suivre par la poste et partit aussitôt, donnant à entendre aux conducteurs, frappés de la pauvreté de ses vêtements, qu'il était un gentilhomme de bonne maison, échappé depuis peu des mains de l'ennemi.

Tandis que les chevaux trottaient, il s'abandonnait aux réflexions que lui suggérait l'heureuse rencontre faite à Namur. Un seigneur qui réunissait tant de mérites, d'une noblesse si reconnue, daignerait-il prendre à son service un humble vermisseau comme lui, un pauvre hère couvert, comme il l'était, d'habits souillés et déchirés? Mais les grandes maisons n'avaient-elles pas eu de tout temps leurs bouffons? Et la bouffonnerie, après tout, n'était-ce pas un art libéral, qu'avaient toujours goûté et encouragé les

empereurs et les rois? N'étaient-ce pas les bouffons qui, de l'avis des gens sages et des savants, avaient, depuis l'antiquité, le mieux servi à faire librement entendre aux souverains leurs défauts, à leur transmettre de même les plaintes de leurs sujets? N'étaient-ce pas eux qui avaient le mieux réussi à les distraire dans les moments de mélancolie et de tristesse? Encouragé par ces considérations, il avait hâte d'arriver.

Le cœur lui bondit à la vue des murailles et des tours qui lui annonçait le terme de sa course. Bruxelles ! mer où affluait tout ce qu'il y avait de fort, de puissant et de vaillant en Europe, patrie commune de tous les étrangers, capitale de ces Pays-Bas sur lesquels l'Atlas espagnol faisait reposer le poids de sa monarchie et de son édifice céleste. Quelle heureuse vie il allait mener dans cette belle terre de Flandre, au-dessus de laquelle il n'y avait rien au monde (1), dont les princes et seigneurs étaient vantés pour leur bonne humeur et leur générosité, les bourgeois pour leur grand train, terre riche et abondante, où l'art de la bouffonnerie devait trouver un meilleur débit que les méchants ragoûts du gargotier !

Son nouveau maître le reçut avec amabilité, ordonna qu'on le pourvût de tout ce qui convenait à son entretien et qu'on le traitât comme un de ses domestiques. Il lui fit confectionner un habit à sa livrée, ce dont Estevanille fut, au premier moment, quelque peu chagriné. La livrée, n'est-ce pas un insigne d'esclavage, qu'il faut toujours être prêt à revêtir ou à ôter à la moindre alerte, comme font les galériens de leur costume? Lui qui, depuis l'enfance, avait

(1) *No hay mas Flándes.*

toujours vécu en pleine liberté, allait-il se résigner à un métier aussi assujettissant? Force lui fut néanmoins de se soumettre sans murmurer, d'abord pour ne pas déplaire, à son bienfaiteur, ensuite pour remédier à sa nudité.

Piccolomini l'emmena à Mons (1). L'établissement du quartier général et de l'armée dans cette ville et aux environs y fit naître une animation extraordinaire. Au palais du comte de Buquoy, gouverneur du Hainaut, où logeait le général en chef, c'étaient presque chaque jour des fêtes et des banquets somptueux, auxquels Estevanille prenait largement part et qu'il égayait de ses bons mots. Au camp, il paradait au milieu des vivandiers et faisait chez eux d'excessives dépenses sans jamais payer, sous prétexte de faire respecter en lui le valet d'un grand seigneur. Quant aux bourgeois, non content de les mettre à contribution, il les vexait et les importunait, toujours au même titre, comme si son maître lui eût assuré partout l'impunité ; mais le général ne l'entendait pas ainsi : on le voit par les suites d'une rixe qu'il eut avec un habitant.

Il sortait de la ville, après le dîner, la tête extraordinairement lourde. Tout en titubant, il arriva à une chandellerie remplie de chandelles, les unes en paquets, les autres pendues en files, prit les paquets pour des bottes de raves et demanda au marchand pourquoi il leur avait ôté les feuilles. Celui-ci, voyant bien comment il allait, le laissa sans réponse et finit par éclater de rire. Il faut croire que la boisson excitait son envie de manger de ces raves : il allonge la main vers une des files, qui pendait à une lon-

(1) Il allait y préparer les opérations de l'année 1636 en Picardie.

gue perche, accroche deux chandelles pour s'en régaler ; mais il renverse toute la rangée.

A cette vue, le bourgeois, sans lui laisser le temps d'en goûter, saisit la perche et la lui décharge sur le dos avec rage. Tout ivre qu'il était, il sentit si bien la douleur et l'offense que, tirant l'épée, il fondit sur le marchand comme sur une troupe d'ennemis. Le chandelier se réfugie dans l'arrière-boutique et s'y enferme. Estevanille, qui ne se possède plus de fureur, veut enfoncer la porte, mais inutilement. Il se précipite alors sur la procession de la chandeleur et, frappant et taillant à droite et à gauche, brise, hache des escadrons de suif et de mèche et abat à ses pieds un millier de cierges.

En ce moment vint à passer près du champ de carnage une bande de soldats espagnols, qui, le voyant jouer de l'espadon et enflammé de colère à l'extrême, l'entraînèrent dans la rue.

Le sommeil lui fit oublier cette affaire. Mais il n'en fut pas de même du bourgeois molesté : il alla se plaindre à son maître, et le général, voulant montrer que sa justice était égale pour tous, fit enfermer Estevanille en un cachot où il paya durement la déconfiture des raves.

L'hiver approchait. Piccolomini partit pour Bruxelles, laissant son bouffon avec le prince Thomas de Savoie (1), qui se disposait à aller chasser le cerf dans le bois de Baudour. Après un jour de courses, Estevanille, harassé, voulut retourner à la ville, aimant mieux, disait-il,

(1) Arrivé dans les Pays-Bas en 1634, ce prince prit part aux opérations de l'année suivante et fut battu aux Avins par l'armée française, que commandaient les maréchaux de Châtillon et de Brézé. En 1636, il fit, à la tête de l'armée espagnole, la campagne de Picardie avec Piccolomini.

jouer le rôle de renard dans un modeste garde-manger que celui de loup dans une vaste forêt ; malgré la défense qui lui en était faite, il revint attendre à Mons la fin de la chasse, qui se termina par la prise d'un cerf gigantesque.

Au retour, le prince se montra irrité contre lui. Les seigneurs et gentilshommes de sa suite demandaient à grands cris qu'on lui infligeât un châtiment mérité. Un certain nombre d'entre eux se retirèrent pour délibérer sur la gravité du délit et prononcer la sentence. La mine basse, tremblant comme s'il eût été atteint de la fièvre tierce, il donnait au diable un métier qui lui causait tant d'inquiétude et de pareilles angoisses.

Le tribunal criminel arrêta qu'en châtiment de sa désobéissance, on lui mettrait un solide plastron et une forte épaulière, que, sur le devant du plastron, on clouerait les cornes du défunt cerf, qu'à chaque branche de ce vaste bois serait attaché un gros grelot, que, de la peau de l'animal, on lui ferait une capeline assez grande pour couvrir, outre le chef, les autres parties du corps. La sentence lui fut notifiée sans appel. Un pelletier le vêtit en bête des bois ; on l'arma de pied en cap, on le hissa sur un cheval et on lui ordonna de courir la poste jusqu'à Bruxelles, de faire un tour par les rues et promenades de la ville, et puis de se présenter au palais.

Revêtu des « insignes de mari commode, » il partit (1), suivit la grand'route, épouvantant les passants, ameutant les chiens, qui aboyaient après lui, et fit ainsi son entrée

(1) Salí del bosque con insignias de marido consentiente. Estevanille ajoute : « il me manquait seulement, pour que la honteuse allégorie fût complète, l'accompagnement d'un crieur public. » Le mari complaisant, condamné en Espagne pour avoir exploité sa femme, était promené par les rues, accompagné d'un crieur.

à Bruxelles. Au son de ses grelots, au fracas des fers de sa rossinante, les maisons se vidaient, les rues se remplissaient. On s'ébahissait à la vue de l'étrange armure et du ridicule accoutrement ; on le sifflait ; de temps en temps, on le régalait de quelque pomme qu'on lui jetait à la tête.

Au palais, il reçut ordre du cardinal-infant de monter pour se faire voir, entra dans la salle, non sans grande difficulté, à cause de l'élévation et de l'ampleur de ses bois. A l'aspect de cette figure horrible et effrayante, le prince fut tenté de donner de l'agrément à ses lévriers ; mais il en eut compassion, défendit qu'on le maltraitât et le laissa remonter à cheval pour aller chez son maître, où il arriva escorté d'une foule de curieux, qui braillaient et vociféraient derrière lui. « J'entrai, dit-il, dans l'appartement de Son Excellence, qui s'étonna de ce qu'étant célibataire, je me fusse arrogé les insignes d'autrui. Elle se divertit infiniment des aventures qui m'étaient arrivées, et, trouvant mon accoutrement digne de mémoire, appela un peintre et me fit portraire au vif. Cette faveur et l'espérance que j'en conçus pour l'avenir chassèrent le souvenir des injures passées, et, débarrassé du costume endiablé, j'essayai de tirer profit des affronts présents. »

En attendant la campagne prochaine, Piccolomini, pour occuper Estevanille, lui confia la surveillance des emplois qui constituaient le département de la bouche dans l'hôtel où il résidait en hiver. Le moment de reprendre les hostilités arrivé, il le chargea d'une fonction à laquelle sa nature de vagabond le recommandait entre tous : il en fit son courrier. Estevanille brûlait le pavé des routes, allait et revenait avec une promptitude et un zèle qui lui valaient toujours

des éloges et des récompenses. Plusieurs fois, il se rendit en Allemagne, à Vienne, en Lorraine, de la frontière de France à Bruxelles, au camp du cardinal-infant, quand ce prince opérait au nord contre les Hollandais. Dans ces circonstances, il recueillit une quantité de cadeaux : l'empereur lui donna une chaîne d'or, l'archiduc Léopold, son frère, une autre, plus un magnifique cheval et une non moins magnifique bourse garnie de brillants écus, l'archiduc Mathias également une chaîne d'or (1).

En 1639, Piccolomini gagne la bataille de Thionville : l'armée française, forte de 10,000 hommes de pied et de 4,000 à 5,000 chevaux, éprouve une sanglante défaite ; le marquis de Feuquières, qui la commandait, est blessé, fait prisonnier et meurt quelques jours après. Estevanille assistait à cette bataille, où il fut blessé également, comme on va le voir.

Persuadé que son maître serait victorieux, il l'avait prié, avant l'action, de l'autoriser à en porter la nouvelle au cardinal-infant. « Vous êtes un courrier très diligent, lui avait répondu le général, mais un grand poltron. Pour que vous ne fassiez pas comme à Nordlingen, je vous accorde ce que vous demandez. Allez vous poster sur une éminence, et si Dieu daigne m'accorder la victoire, courez en donner avis à Son Altesse ; vous gagnerez plus par là qu'à butiner. »

Suivant le conseil qui lui était donné, il monta donc sur une colline éloignée des deux camps, d'où il vit les Espagnols fondre avec impétuosité sur l'ennemi, le vaincre et délivrer la ville. Il descendit alors des hauteurs de son observatoire pour porter l'heureuse nouvelle au prince. Mais

(1) Années 1637 et 1638.

en chemin, il rencontra un vivandier, et, sous prétexte de se dégager le gosier de la poussière qu'il avait avalée en combattant, il but si bien avec lui, il porta tant de santés à son maître qu'il eut bientôt plus envie de dormir que de courir la poste.

Cependant, animé par un ardent désir de gagner ses étrennes, bien qu'étourdi et à moitié hors de lui, il remonta à cheval, avec l'aide du vivandier. Le moment ne pouvait être plus mal choisi. A peine était-il en selle, qu'on tira de la ville une salve pour célébrer la victoire. Ne sachant ce que c'était, il en éprouva une telle frayeur qu'il se crut mis en pièces. Il tombe de sa monture et, dans sa chute, est blessé à la jambe par la pointe d'une branche. Un peu de sang apparaît, dont la vue, jointe à la douleur qu'il ressentait, lui fait tenir pour certain qu'un coup de canon lui a fracassé la jambe, et il se met à pousser des cris étourdissants. A ses lamentables plaintes, le vivandier accourt avec un ami. Ils avaient entendu retentir le cruel airain ; ses démonstrations de douleur et la vue d'un peu de sang qui ressortait sur sa chaussette blanche les persuadèrent si bien qu'ils le soulevèrent, le mirent sur un chariot et l'emmenèrent à Thionville.

Ils lui cherchèrent une bonne auberge et, jugeant qu'il avait besoin de sommeil, le posèrent sur un lit bien propre et partirent en quête de secours. Ils furent plus de quatre heures à revenir, ayant trouvé tous les chirurgiens occupés. Dans l'intervalle, les vapeurs du courrier s'étaient dissipées et, en même temps, la douleur occasionnée par sa blessure imaginaire.

Comme il finissait de cuver son vin, entrèrent le vivandier son ami et un chirurgien vénérable et barbu, lequel, flai-

rant une bonne aubaine, venait donner ses soins en grand apparât au valet du général victorieux. Il était accompagné d'une demi-douzaine de jeunes aides. A peine arrivés, ils s'empressent de se débarrasser de leurs manteaux et de leurs chapeaux et se mettent à vider des trousses, à nettoyer des scies, aiguiser des bistouris, déchirer du linge, tirer de la charpie. Tout étant à point, le blessé est éveillé. Il lève la jambe en l'air. Le docteur met à la hâte ses lunettes, inspecte minutieusement le membre, le manie et le remanie comme s'il amollissait une figue, et, ne trouvant d'autre lésion qu'une égratignure : « Votre grâce, dit-il, tout estomaqué et quelque peu confus, se moquerait-elle de moi en me faisant venir pour soigner une blessure fabuleuse? — Que votre grâce me remette en l'état où j'étais tantôt, lui répond Estevanille, et elle verra que si la blessure n'était pas véritable, elle me paraissait au moins telle. Mais pour que vous ne vous plaigniez pas de vous être dérangé inutilement à cause de moi, voici un écu : comptez que vous m'avez appliqué une demi-douzaine d'emplâtres. »

Le chirurgien prit l'argent, se mit à rire, ses aides en firent autant, et, avec toute sa séquelle, il quitta la chambre.

Estevanille alla rejoindre son maître, le félicita de sa victoire, lui conta pourquoi il n'en avait pas porté la nouvelle à Son Altesse et la colère du chirurgien quand il l'avait trouvé sans une trace de blessure. Cette aventure plaisante ajouta à la joie et à la gaieté du moment.

Deux événements vinrent occasionner un changement notable dans l'état d'Estevanille. Son maître reprit, avec

l'armée impériale, le chemin de l'Allemagne (1), et le bouffon, atteint alors d'une grave maladie, se trouva dans l'impossibilité de le suivre. Pour comble d'infortune, l'argent vint à lui manquer, autre maladie aussi sérieuse que la corporelle ; à peine, en effet, s'était-elle déclarée, que lui, si choyé jusque-là de tout le monde, se vit généralement abandonné : amis, connaissances, voisins, hôte, domestiques, docteurs, qui s'étaient toujours empressés autour de lui et lui avaient témoigné les plus grandes attentions, le délaissèrent. Cet abandon lui ouvrit les yeux : évidemment, ce n'était pas sa personne qu'on avait tant courtisée, mais sa bourse, d'abord si bien garnie et que l'on voyait maintenant à sec.

Dès qu'il fut convalescent, il alla trouver le cardinal-infant et solliciter de lui, en même temps qu'un secours pécuniaire, l'autorisation de rejoindre son maître ; mais ce prince ne consentit pas à le laisser partir pour l'Allemagne et lui ordonna de rester à son service. Comme il ne pouvait qu'en retirer de l'avantage, il se soumit à cette injonction; et c'est ainsi qu'il se vit élevé du rang de serviteur d'une excellence à celui de bouffon d'une altesse royale.

Ecoutons-le peindre la vie qu'il menait à la cour du frère de Philippe IV :

« De même qu'il y a des hommes de bien peu favorisés du sort, tandis qu'on voit des picaros qui le sont beaucoup, de même Son Altesse se mit à me chérir, et cet attachement, elle me le prouva en me faisant faire des habits très riches et du plus haut prix. Elle se plaisait à m'emmener à che-

(1) 1er novembre 1639.

val, à la chasse, dans ses carrosses quand elle sortait pour se délasser des fatigues du gouvernement. Au milieu de ce mouvement et de cet éclat, je me trouvais comme le poisson dans l'eau : je ne m'occupais que de la commodité de ma personne, de ma toilette et de mes aises.

» Mais comme on ne peut compter avoir toujours le vent en poupe, j'entrepris, pour le cas où la fortune, alors prospère, me deviendrait adverse, de recruter les écus, qui sont les amis de l'âme et les bienfaiteurs du corps. A cette fin, je dressai une liste de tous les princes, ducs, comtes, marquis et barons de la capitale : je remplis toute une feuille de papier de la litanie de leurs noms, avec indication à la marge, en manière d'*ora pro nobis*, des rues et hôtels qu'ils habitaient ; suivant l'ordre de cette liste, je les visitais à l'heure où ils se trouvaient à table. C'est l'instant où les grands personnages dispensent le plus facilement les faveurs ; le matin, en effet, ils se lèvent tristes et de mauvaise humeur, et le soir, ils sont fatigués par les affaires ou tracassés par les poursuites des créanciers. Je rencontrais chez les dits seigneurs tant de libéralité, de magnificence et de faste, que je pus m'assurer de la vérité du proverbe : *No hay mas Flándes*, et que nulle part en Europe on ne déploie autant de générosité. Les jours où je me sentais mélancolique, je ne visitais personne, attendu qu'il eût été déraisonnable d'aller à la recherche de qui me mît en joie, alors que mon métier était d'amuser chacun. »

La galanterie est inséparable de la vie de cour. Pour se conformer à l'usage, Estevanille prit en affection une demoiselle qui comptait peu d'années, mais avait beaucoup d'astuce. Orpheline, elle servait une sienne tante taver-

nière. Leurs amours allèrent si loin que les habitués du cabaret et les voisins se mirent à répandre toutes sortes de méchants bruits. Pour y mettre fin et empêcher que la nièce ne perdît sa réputation à cause de lui, Estevanille l'installa dans un logement qu'il avait hors du palais.

Il s'aperçut bientôt que la belle avait une foule de défauts et peu de bonnes qualités. Elle était si minaudière qu'elle s'évanouissait à la vue d'une souris ; en revanche, elle crevait d'aise à voir une compagnie de mousquetaires entrer au corps de garde. En société, elle mangeait à peine ; seule, elle dévorait. Dans le tête-à-tête, elle se donnait un air de mélancolie touchante ; Estevanille parti, elle ne quittait pas le seuil de la porte et recevait une quantité de visites de soi-disant cousins. Le galant sut que tous ces visiteurs étaient plus grands amis que proches parents ; et comme il ne voulait pas porter une seconde fois les insignes dont l'avait gratifié le prince Thomas, il résolut de la mettre en lieu sûr.

A cet effet, il loua une chambre dans une impasse. Quand il sortait, il confiait la belle à la garde d'un valet ; mais le valet faisait l'office d'espion double. De temps en temps, elle disparaissait ; au bout de quelques jours, Estevanille la retrouvait chez la tante. Elle s'efforçait alors de lui faire croire, avec des larmes et des serments, qu'elle ne l'avait abandonné que parce qu'elle le voyait dans la gêne, qu'elle ne voulait pas lui être à charge, qu'elle n'avait pas quitté la maison un instant, qu'elle ne s'était laissé voir de personne. Malgré ces protestations, il ne manquait pas de la châtier, et la pauvrette s'amendait jusqu'à nouvelle occasion.

Un ordre de suivre son maître, qui partait en campagne, l'arracha à cette vie de continuelles inquiétudes.

Avant de raconter une aventure curieuse qui lui arriva alors, nous décrirons deux inventions grotesques par lesquelles il égaya la capitale (1).

Un des moyens auxquels il recourut avec le plus de succès pour amuser le prince et les seigneurs de la cour et se rappeler à leur souvenir, car il ne recherchait pas moins les gratifications que les applaudissements, fut d'organiser des mascarades à l'époque du carnaval. La première qu'il imagina représentait le *Triomphe de Bacchus*.

Sur un char très bien arrangé et décoré, il plaça une douzaine de buveurs triés sur le volet, une table garnie de viandes froides et de poisson et deux tonneaux de bière pour arroser le tout. Au haut bout de la table, un des buveurs, en sa qualité de grand ami de Bacchus, représentait ce dieu au naturel : assis sur un tonneau, le corps nu, une guirlande de feuilles de vigne artificielles autour de la tête, une autre de pampres à la ceinture ; de la main gauche, il tenait un trident ; de la droite, un pot qu'il ne cessait d'alimenter pour se procurer des vapeurs chaudes. Comme on était en hiver et que, dans les Pays-Bas, le climat n'est pas trop favorable aux représentations en chair, il avait bien plutôt l'air d'une âme en peine sur la Sierra-Nevada que d'un sac à vin sur un tonneau. Chacun des hommes de la troupe avait, pour emblêmes et armes, un grand vase plein de bière qu'il tenait de la main droite.

Les douze compagnons étaient servis par trois valets, dont l'un avait pour fonction de tirer la bière des tonneaux,

(1) En 1640 et 1641.

les deux autres, de remplir les tasses à mesure qu'elles se vidaient, c'est-à-dire sans discontinuer. Quand ils rencontraient un carrosse de dames ou de seigneurs, ils leur portaient une santé en levant les coudes, tous en mesure, sans connaître une note de solfège.

Trois ou quatre fois, ils allèrent ainsi d'un bout à l'autre du Cours (1), buvant à tant de santés que les leurs finirent par en être endommagées. Les provisions étaient bien bas lorsque vint à passer Son Altesse, qu'ils saluèrent d'une salve royale. Après cela, il ne restait plus aux triomphateurs qu'à battre en retraite. A ce moment, Bacchus, perdant l'équilibre, tombe de son tonneau sur la table, renverse planches, pots, plats et viande ; les autres s'empressent autour de leur chef pour le relever. Non seulement ils n'y peuvent parvenir, mais ils se jettent tous les uns sur les autres, sans plus faire un mouvement.

Ainsi se termina la fête.

Les conducteurs fouettèrent leurs chevaux et sortirent du Cours avec un joli accompagnement de sifflets et de cris, se dirigeant vers la demeure d'Estevanille. Ici, on déchargea les compagnons, sans qu'aucun remuât bras ni jambes. Bacchus était tout à fait gelé.

Cependant la foule ne cessait d'accourir et faisait un tel vacarme qu'on jugea bon de les porter dans l'intérieur de la maison et de les étendre à l'air sur les carreaux de la cour. Ils y passèrent la nuit, sans être mordus par les puces ni tourmentés par les moucherons.

Au point du jour, Estevanille commençait à reprendre ses sens. Ils contempla le tas de soulards qui soufflaient à

(1) Le Tour à la mode ou Cours, aujourd'hui l'Allée-Verte.

qui mieux mieux, les éveilla l'un après l'autre, leur paya leur journée, plus les frais de représentation, satisfit l'hôtesse et alla attendre le lever de Son Altesse au palais dans l'espoir qu'elle l'indemniserait en gros pour les dépenses de la fête, avec une gratification pour la salve royale qu'on lui avait faite. En effet, il obtint même plus qu'il ne voulait solliciter, parce que, tandis qu'il demandait en humble valet, le prince lui donnait en grandissime seigneur.

La seconde mascarade, non moins plaisante, obtint encore un plus vif succès. L'*Ane malade*, tel fut le sujet choisi cette fois par Estevanille.

Comme l'année précédente, il se servit d'un char. Il loua un lit avec tous ses accessoires et un âne de bonne taille, fit dresser le lit dans le fond du char et y mettre l'âne, les pieds et les mains attachés à de solides pieux plantés à cette fin, recouvrit l'animal d'un drap de toile et d'une courte-pointe brodée, ne laissant passer que la tête, sous laquelle étaient posés un traversin et deux oreillers remplis d'un duvet bien doux.

Un compagnon habillé en femme devait représenter l'épouse de l'âne se répandant en lamentations à la vue de son mari malade et sur le point de mourir. Sous son tablier, l'épouse cachait un grand urinal ; près d'elle était une table de nuit. Un autre camarade, en costume de barbier, avait une corbeille pleine de ventouses et d'étoupes. Un troisième, son aide, portait une seringue d'énorme calibre. Quant à Estevanille, vêtu en docteur : robe de chambre et bonnet, gants roulés dans la main, une grosse bague au doigt, des pantoufles de velours, il avait à ses ordres quatre violons assis au chevet de l'affligé malade. Enfin, un petit

tonneau de bière, placé près du lit, allait servir à alimenter le vase confié à la garde de l'épouse.

Ils firent leur entrée au Cours au moment où s'y trouvait réuni ce que la capitale comptait de plus distingué. Quand s'arrêtait un groupe de carrosses, la représentation commençait. La prétendue femme se mettait à pleurer en poussant des cris et essuyait ses larmes avec le drap du lit de son pauvre mari. Estevanille tâtait doucement le pouls à celui-ci, demandait l'urinal, que lui présentait la dolente dame avec de tristes soupirs, mettait ses lunettes, prenait le vase, l'examinait avec force gestes d'épouvante, et subito en avalait d'un trait le contenu, qui lui faisait faire toutes sortes de grimaces de mauvais augure.

Il ordonnait au barbier de remplir son office ; celui-ci s'approchait du lit, tirait de la corbeille une demi-douzaine de grandes ventouses, mettait dans chacune d'elles une quantité d'étoupe, qu'il allumait à une chandelle, l'appliquait au cou du malade, et du feu de l'étoupe ainsi que du poil de l'animal s'élevait une fumée abondante et une forte odeur de roussi. La douleur causée par la brûlure irritait le patient ; il se débattait avec violence pour se détacher, et ses efforts faisaient trembler le lit. La femme recommençait à pousser des cris. Tout en cherchant à le calmer et en lui frottant la figure avec un torchon, le docteur faisait signe au barbier d'enlever les ventouses et à l'aide, de donner le clystère. Le seigneur âne regimbait de plus belle ; la femme feignait un évanouissement, et par là finissait la représentation.

Au bout d'une heure et demie, voyant arriver le carrosse de Son Altesse, Estevanille fit arrêter le char et répéter

les cérémonies accoutumées. Cette fois, il allait être admirablement secondé, et avec un nouvel agrément, par tous les acteurs, y compris le baudet.

Les premières scènes achevées, le diligent aide s'approcha du malade avec sa coulevrine de laiton pleine d'eau froide, souleva la courte-pointe et le drap de lit, braqua l'instrument et en joua si bien qu'au moment où il le retirait, il reçut en plein visage le liquide, qui lui troubla la vue et encrassa tout le devant de son habit. A ce moment, l'âne supplicié, ramassant ce qui lui restait de forces, brisa les liens qui lui retenaient les pieds et se mit à battre des entrechats et à lancer des coups qui retentissaient comme des coups de tonnerre.

Persuadé qu'il lui montrerait plus de respect, vu sa qualité de docteur, Estevanille s'approche pour le rattacher et le couvrir, de crainte qu'il ne se refroidît ; mais, sans égard pour son bonnet et sa robe, le malade, furieux, lui applique au creux de l'estomac une paire de ruades telles qu'il lui met l'urinal en pièces et le fait tomber à la renverse. Le barbier accourt à ce moment pour débarbouiller son aide ; la femme aux lamentations feintes, oubliant son rôle, se met à rosser son mari ; l'âne continuant à lancer des ruades, les musiciens s'écartent de lui.

Cependant Son Altesse mourait de rire et ses valets de plaisir. Dès que le carrosse du prince fut passé, les conducteurs du char, voyant la comédie tourner en tragédie, délièrent tout à fait les pieds à l'âne, le levèrent du lit, pour lui permettre d'entrer en convalescence, et, au son des violons, sortirent du Cours d'un pas mesuré.

Ils arrivèrent au logis d'Estevanille au moment où celui-ci reprenait connaissance. Le médecin fut porté dans sa

chambre. Tout brisé qu'il était, la fatigue et la consommation de liquide qu'il avait faite en dégustant le contenu de l'urinal l'invitaient si bien au sommeil qu'il atteignit d'un trait le jour suivant.

Il faisait à peine clair que les gémissements d'une femme et le bruit d'une troupe de gens qui montaient les escaliers l'éveillèrent. Quelle ne fut pas son alarme en voyant la porte s'ouvrir et se précipiter à la fois vers lui son hôtesse, la maîtresse de l'âne, le propriétaire du lit, l'apprenti barbier et les musiciens. La maîtresse de l'âne se plaignait, en larmoyant, de ce que la maladie simulée de l'animal était devenue une réalité ; elle exigeait qu'Estevanille lui payât la valeur de la bête, désormais hors d'état de la servir, ayant le cou brûlé et les boyaux sens dessus dessous. Elle lui mettait sur la conscience la brutalité avec laquelle avait été traité un animal si gentil et si soumis ; elle jurait que si elle avait su dans quelle intention il lui avait été demandé, elle eût plutôt livré un de ses fils que son cher âne, qu'elle avait élevé, qui l'aidait à sustenter sa pauvre famille. L'aide barbier exigeait la valeur de son habit ou qu'on lui en achetât un neuf, alléguant que l'état du sien ne permettait pas qu'on approchât d'une demi-lieue de l'endroit où il l'avait ôté, à cause des senteurs peu aromatiques qu'il exhalait. Le loueur de meubles refusait de reprendre son lit, à moitié détruit et souillé par des opérations bestiales. Les musiciens réclamaient une journée double, et l'hôtesse, le prix de son urinal brisé.

Estevanille trouva qu'ils avaient raison et s'accorda avec eux le mieux qu'il put. Ils partirent ainsi tous satisfaits ; lui, au contraire, restait triste, séparé de ses écus,

outre qu'il avait encore à payer la robe de docteur et qu'il était vilainement arrangé par les coups de pied de l'âne.

Mais diligence est mère de bonne chance. Il se leva, méditant un moyen de recouvrer ses frais. Pour que son maître ne lui reprochât pas de ne travailler que contre argent comptant et de ne le divertir que par intérêt, il prit la plume et invoqua le secours des Muses. Il avait le ventre creux, partant la veine prompte, et eut bientôt composé un sonnet qui devait servir à la fois de souvenir de la fête et de quittance pour l'indemnité qu'il attendait. Le prince applaudit à la composition et octroya à l'auteur la gratification désirée.

En sa qualité de domestique attaché à la maison du gouverneur général, Estevanille accompagnait son maître dans les campagnes que chaque année voyait se renouveler au sud et au nord, à cause de l'état d'hostilité constante entre l'Espagne, d'une part, la France et les Provinces-Unies de l'autre. Ici, comme à la cour, il égayait le prince et son entourage par ses bons mots, ses tours et ses inventions grotesques.

Les Français étant venus assiéger Arras (1), le cardinal-infant entreprit de secourir la place. A cette campagne se rapporte l'anecdote suivante, qui témoigne à la fois de l'horreur d'Estevanille pour la guerre et de son esprit inventif.

Il avait entendu le prince dire qu'il ne ménagerait ni sa personne, ni celle de ses valets, qu'on se battrait sûrement, soit que l'ennemi prît l'offensive, soit qu'on dût l'as-

(1) 1640. Le 9 août, la place fut prise par les Français, après 35 jours de siège.

saillir dans ses retranchements. Ces paroles le pénétrèrent d'un tel effroi qu'il lui semblait déjà au départ que les foudres de bronze le menaçaient. A mesure qu'avançait la troupe, il se coulait hors des rangs, saisissait par les cheveux les moindres prétextes pour s'attarder : il accusait son cheval de paresse ; les sangles étaient trop serrées, la bride trop courte, les étriers trop larges.

Heureusement un camarade, qui suivait son exemple, lui apprit que l'impétuosité du premier moment se calmait et qu'on songeait à modifier le plan de campagne, ce qui dissipa sa frayeur. Ils se mirent en quête d'un endroit où ils pussent se réconforter, fouillèrent toutes les tavernes et les tentes des vivandiers sans trouver le plus maigre aliment : partout absence de vivres et encombrement de gens qui en cherchaient. Ah ! il donna alors au diable la guerre et les insensés qui, ayant de quoi vivre en paix, vont courir au-devant de la mort au milieu d'abîmes d'incommodités.

Un soir, dans un petit village abandonné de ses habitants, on rapporta qu'un vivandier possédait encore un demi-sac de pain et deux jambons cuits, et que, voulant les garder pour lui et sa famille, il refusait d'en céder à n'importe quel prix. Excité par la faim, Estevanille conçut le projet d'obtenir de force ce que ne pouvait la puissance de l'argent. Il guetta le vivandier à l'heure du coucher et, dès qu'il eut opéré sa retraite, alla se poster tout contre sa tente pour épier ses mouvements. De là il l'aperçut qui, à l'intérieur, en homme expert et soucieux de ce qui lui importait tant, prenait une pelle et creusait un trou profond sur un côté. Il y plaça les précieuses provisions, enfermées

dans deux sacs de moyenne grandeur, les recouvrit de planches, fit son lit par-dessus et se coucha avec sa femme et ses enfants.

Estevanille avait observé attentivement cette opération à travers la toile et constaté l'impossibilité d'exécuter son projet. Au moment où il se retirait de son poste d'observation, il remarqua que la tente était dressée au bord d'un fossé : le rusé vivandier avait, pour mieux protéger son bien, choisi cet emplacement, qui lui servait de fortification et de tranchée. Comme il n'y a chose qui avive et subtilise l'esprit ainsi que la nécessité, il lui vint l'idée d'un stratagème, grâce auquel il allait être maître du pain et du jambon.

Pour cela, il réclama l'aide de trois garçons de cuisine au service d'officiers italiens. Munis des meilleurs outils qu'ils purent trouver, ils descendirent dans le fossé et, l'un suivant l'autre, se glissèrent à pas de loup jusqu'à la tente. Au dedans palpitait un bout de chandelle. A la lueur de ses derniers soupirs, ils se placèrent dans la direction du lit, qui n'était pas éloigné. Deux d'entre eux commencèrent à creuser. A mesure qu'ils retiraient la terre, les deux autres l'enlevaient. La chance les favorisa : le terrain était tendre, sablonneux. Après une heure et demie, rendus, il est vrai, n'en pouvant plus, ils débouchaient dans le puits aux vivres. Ils prirent les sacs, retournèrent sur leurs pas sans être aperçus et allèrent procéder au partage du butin. En sa triple qualité d'ingénieur, mineur et guide, Estevanille s'attriba une part double.

Le lendemain matin, il alla observer l'effet produit par son expédition nocturne et trouva le vivandier accablé de

tristesse, sa femme tout en pleurs, ses enfants et ses domestiques l'air soucieux. Près de l'ouverture de la mine se pressaient des soldats, dont les uns excusaient le vol ou y applaudissaient, dont les autres s'extasiaient sur l'habileté de l'entreprise. Il les laissa à leurs conjectures.

L'année 1641 fut malheureuse pour Estevanille et fatale au prince qu'il servait. Le cardinal-infant venait d'investir la ville d'Aire, en Artois, quand une maladie grave le força à abandonner le commandement au baron Beck (1). Il se retira à Courtrai, puis, son état s'aggravant, voulut être ramené à Bruxelles, malgré l'avis des médecins, qui redoutaient les conséquences de la fatigue du voyage. Non seulement le prince refusa de les écouter, mais pour rassurer le peuple et dissiper l'émotion causée par la nouvelle prématurée de sa mort, il se fit transporter dans une litière ouverte. Quinze jours après son arrivée dans la capitale, il expirait, à l'âge de trente-deux ans (2).

Cet événement produisit une vive émotion dans les Pays-Bas. Estevanille, qui y perdait autant que n'importe qui, en fut chagriné à l'extrême : il resta trois jours sans boire ni manger, « les yeux transformés en fontaines et le cœur en foyer de soupirs ardents. » Après trois jours, il était mort de faim. Il songea qu'après tout ses larmes ne ressusciteraient pas le prince, que d'ailleurs il n'était pas décent de

(1) Au mois de mai, le général français La Meilleraye vint assiéger Aire. Le cardinal-infant se porta au secours de la place, qui néanmoins capitula, le 26 juin. A son tour, il l'investit ; mais, comme le dit Estevanille, il dut abandonner la direction des opérations au général baron Beck.

(2) 9 novembre 1641. Francisco de Mello lui succéda comme gouverneur et capitaine général. Deux ans plus tard, il fut remplacé, en sa qualité de commandant en chef de l'armée espagnole aux Pays-Bas, par Piccolomini, et, comme gouverneur général, par le marquis de Castel Rodrigo.

tant pleurer qui était parti habiter les domaines célestes, et il se rappela le proverbe : « La tombe au mort, au vivant la table. » Il termina donc sa pénitence en une taverne, où il « remplit tous les vides et arrosa le terrain desséché. » Ainsi ranimé, il sortit avec la résolution de chasser les soucis et de chercher sa vie.

Mais que faire, sans maître, sans protecteur? Il alla trouver le comte de Traun, ambassadeur extraordinaire de l'Empereur dans les Pays-Bas, et réclama son intervention à l'effet d'obtenir la faveur de rentrer au service du comte Piccolomini. L'ambassadeur écrivit au général, qui répondit par le prochain courrier: il demandait qu'on lui envoyât dans le plus bref délai son ancien bouffon en Autriche, où il était alors. Estevanille prit congé de Don Francisco de Mello, gouverneur général, et de tous les seigneurs du pays et étrangers alors dans la capitale, et, après en avoir retiré un fort tribut, qui lui fut payé par respect pour le maître au service duquel il retournait, alla dire adieu à sa belle.

En recevant l'ordre de partir, il eut l'idée de la confier à la garde d'un ami avec ses habits de gala, auxquels il tenait beaucoup comme provenant de feu le cardinal-infant, et d'autres objets précieux. Il lui donna de quoi vivre pendant longtemps, lui fit mille caresses, lui exprima son profond chagrin de ce départ forcé, lui promit de revenir bientôt, rien que pour la voir et lui apporter des cadeaux ; il ajouta même que, si son absence devait lui causer la moindre peine, il était prêt à rester. Elle, toute souriante et les yeux embrasés par la joie qu'elle ressentait de se voir libre, lui répondit gentiment : « Seigneur Estevanille,

que votre grâce s'en aille ou revienne, qu'elle reste ou parte, pour moi c'est tout un (1). » Cette indifférence émut Estevanille. Que de fois n'a-t-on pas vu des hommes perdre la tête pour qui les méprise et dédaigner, au contraire, qui les adore et les choie ! Un moment, il se demanda s'il partirait ; mais son hésitation fut de courte durée : le désir de retrouver son maître l'emporta. Les chevaux étaient prêts ; il s'en alla, répétant au bruit cadencé du trot : « Adieu, Bruxelles ! »

Dès son arrivée en Autriche, il reprit ses anciennes charges dans la maison de Piccolomini. A Vienne, il eut la direction, comme à Bruxelles, de tout ce qui concernait le service de la bouche ; en campagne, il exerça les fonctions de courrier. C'est ainsi qu'il fit, outre plusieurs voyages en Allemagne, deux courtes apparitions à Bruxelles (2). Il poussa même jusqu'à Varsovie au retour de sa seconde mission dans les Pays-Bas. A la demande de l'archiduc Léopold, il avait été chargé d'apporter de Flandre pour la reine de Pologne, sa sœur (3), des dentelles et une grande poupée achetée à Paris et habillée à la française pour servir de modèle à ses tailleuses, et il alla lui-même les remettre à cette princesse. La reine le récompensa magnifiquement : entre autres cadeaux, elle lui fit don de deux superbes costumes polonais.

A son retour à Vienne, une fâcheuse nouvelle l'attendait : son maître était parti pour l'Espagne, où l'avait appelé le roi Philippe IV. Estevanille prit aussitôt la résolution de

(1) Les derniers mots sont en français dans l'original espagnol.
(2) En 1642 et 1643.
(3) L'archiduchesse Cécile-Renée, mariée, en 1637, au roi de Pologne Vladislas IV.

l'y aller retrouver. Il obtint, à cet effet, de l'empereur un secours et de l'impératrice Marie une lettre de recommandation pour le roi catholique, son frère. Mais, en route, son naturel d'aventurier reprend le dessus : il s'attarde en Italie, va visiter les lieux qu'il a connus au temps de sa première jeunesse, y passe des mois à vagabonder, s'embarque finalement à Naples pour l'Espagne et apprend, en arrivant à Saragosse, que Piccolomini était tout récemment parti pour les Pays-Bas, où il allait exercer, au nom du roi, les fonctions de gouverneur des armes.

Que l'on juge de sa consternation ! Il serait mort, assure-t-il, de douleur sans une circonstance des plus imprévues et des plus heureuses pour lui. En ce temps-là, Philippe IV vint à Saragosse. Estevanille lui fit parvenir la lettre que lui avait gracieusement remise l'impératrice, obtint une audience du roi, lui présenta ses états de service en qualité de courrier et un certificat attestant qu'il avait été valet de feu S. A. l'infant Ferdinand. A titre de récompense, il sollicita la faveur d'aller, quand il prendrait sa retraite, tenir une maison de conversation et de jeu de cartes près de Naples dans le duché d'Amalfi, dont Piccolomini venait d'être gratifié par Philippe IV (1). Le roi lui accorda cette autorisation.

Ainsi, encore une fois, au moment où il croyait la fortune près de l'abandonner, il se voyait porté au comble de ses souhaits. Il trouva à Saint-Sébastien un bâtiment hambourgeois qui se rendait en Hollande, s'embarqua sur ce navire ; mais le mauvais temps le porta à Falmouth. Décidément, il était voué aux aventures les plus inattendues.

(1) Sur les représentations des députés de cet Etat, le privilège royal fut plus tard révoqué.

Deux frégates de Dunkerque, qui avaient dû également se réfugier dans ce port, se disposaient à mettre à la voile pour aller faire la chasse aux vaisseaux hollandais, français et portugais. Estevanille monte sur l'une d'elles, et, le jour de Noël 1645, le voilà qui part pour mener la vie de pirate.

« Tout l'équipage, dit-il, aspirait à trouver une occasion de montrer sa valeur ; moi, au contraire, je priais Jésus-Christ, par sa bienheureuse nativité, de nous accorder la chance de ne découvrir aucune voile. Dès le deuxième jour pourtant, force nous fut de nous mesurer avec un bateau hollandais. Après nous être pelotés pendant plus d'une heure, il coula ; mais les gens eurent la vie sauve. Nous prîmes la direction de la Bretagne, faisant la chasse aux navires français. Quand nous en rencontrions, nous arborions le pavillon français ; de même, quand nous rencontrions des bâtiments hollandais, nous arborions le pavillon hollandais. Nous arrivâmes en vue de la côte de France, où, chaque jour, on se chamaillait joliment. Le navire que nous rencontrions était -il fort, nous prenions la fuite comme des lévriers, tous très tristes, excepté moi; était-il faible, pas en état de se défendre, nous fondions à toutes voiles : c'était à qui aborderait le premier. Moi, je me cachais sous le pont ; la bourrasque passée, je remontais pour m'enquérir si on avait fait une prise de vin ; dans l'affirmative, je me battais seul plus que tous les autres ensemble, car, tandis que les marins suçaient une demi-douzaine de pots, j'en ingurgitais le double.

» Nous allâmes ainsi un bon nombre de jours, tantôt fuyant quand nous nous reconnaissions inférieurs, les plus vaillants convertis en lièvres craintifs, tantôt prenant l'of-

fensive quand nous étions les plus forts, le plus lâche transformé en invincible lion. Finalement, ayant coulé à fond quelques navires et fait des prises d'importance, nous prîmes la direction de la Flandre, poussés par un vent d'ouest. On se serait cru à la kermesse à nous voir employer nos moments de loisir : comme le vin ne nous avait rien coûté, nous buvions tous à discrétion, et autant j'étais de mauvaise humeur quand on attaquait, autant maintenant j'étais gai et empressé à aider aux manœuvres, non des voiles, mais du gosier. Le soir arrivé, nous étions tous égaux, renversés les uns sur les autres : bref, vie de corsaires. »

En vue de Calais, deux navires hollandais leur font la chasse et les forcent à se réfugier à Dunkerque. Ici, Estevanille rencontre un officier de sa connaissance, le mestre de camp Don Fernando Solis, qui lui donne de quoi se réconforter et continuer sa route. Le deuxième jour de carême de l'année 1646, il faisait son entrée à Bruxelles, vêtu d'un des costumes polonais dont la reine Cécile-Renée lui avait fait cadeau à Varsovie.

Pour changer de vêtements, il se rendit chez l'ami auquel il avait confié sa garde-robe et sa dame ; mais dame et habits avaient depuis longtemps disparu. Il courut chez la tante de son souci, qui lui en causa un autre par ses pleurnicheries et ses lamentations sur la vie affligeante qu'avait menée ce « séraphin mis en cage. » Sa nièce, assurait-elle, venait à l'instant même de la quitter. Le pauvre ange ! Comme elle aspirait après cet heureux jour où il lui était enfin permis de le revoir !

Et la vieille partit comme une flèche.

Tout ému de sa relation, Estevanille plaignait la petite. En quel déplorable état n'allait-il pas la retrouver ! Il se

consola bien vite en la voyant franchir la porte, pâle comme une arbouse, maigre comme une truie, avec aussi peu de menton qu'un chanoine. A ces marques, il reconnut le triste effet de son absence. Elle l'embrassa étroitement, avec tendresse ; mais, dans ses yeux indifférents, il aperçut un semblant de larmes qui éveillèrent sa défiance. Il s'informa du sort de ses habits et des objets précieux qu'il lui avait confiés. Redoublement de lamentations de la tante : les hommes étaient devenus tellement chiches, les temps si durs ! La pauvre enfant s'était vue obligée, dans un moment de nécessité, d'aliéner une partie de ces objets ; les autres, elle les avait mis en gage.

Estevanille les quitta en leur promettant qu'elles recevraient tantôt de ses nouvelles. En effet, en réponse à toutes ces explications, il composa sur l'heure un romance dans lequel il faisait ses adieux à la nièce et lui donnait, ainsi qu'à la tante, sa bénédiction pour toujours.

Cela fait, il alla trouver son maître, qui le reçut gracieusement et lui témoigna autant de bienveillance que par le passé. Puis, sans perdre une minute, il fit une visite générale à tous les seigneurs de la capitale en se guidant sur sa « carte marine, » bien qu'après avoir si longtemps exercé la piraterie dans ces parages, il n'en eût guère besoin. Il put ainsi payer quelques créanciers qui réclamaient leur dû avec humilité, car, ainsi qu'il le fait remarquer, il faut s'estimer un bien grand gentilhomme ou être un bien cruel tyran pour ne pas se croire obligé en pareil cas.

Quoique son habit polonais fût de saison, — on était en carnaval, — il traînait partout après lui la marmaille. Rarement, dit-il, on a vu un homme aussi remarqué qu'il

le fut alors. Son maître lui fit quitter cet accoutrement et le transforma en « un beau vase d'argent à deux anses. » Tout fier de cette nouvelle toilette, il en faisait parade ; au palais notamment, où il avait libre accès, il multipliait les visites, rien que pour s'y montrer. Mais un jour qu'il se promenait dans la grande salle, l'idée lui vint de renoncer à la cour et d'échanger contre une existence calme et retirée la vie bruyante et aventureuse qu'il avait menée jusque-là. C'est ce qu'il annonce au lecteur dans ces réflexions solennelles qui terminent son livre et contrastent ingénieusement avec le ton enjoué, souvent grotesque, du récit :

« Je me rappelai avoir lu comment, à cette même place, l'invincible empereur Charles-Quint, malade de la goutte et fatigué des travaux de la guerre, avait fait renonciation de son empire et de ses royaumes et s'en était allé à Yuste vivre dans la retraite et chercher le repos. Je voulus profiter d'un si grand exemple. Comme je me vois atteint de la même infirmité et fatigué des travaux de la paix, que ma jeunesse se passe, que je vais m'approchant de la vieillesse, j'ai résolu d'aller sans plus tarder chercher le repos dans le charmant et délicieux pays de Naples, dont les montagnes offrent un asile aux mortels qui aspirent à l'oubli du monde. En même temps, j'entrepris ce livre pour me rendre célèbre, le faire servir d'adieu aux seigneurs et dames de la capitale, me recommander à mon maître et obtenir de lui, en récompense de mes services, la faveur d'aller jouir, dans son domaine d'Amalfi, du privilège que m'a accordé Sa Majesté. »

Ici finit l'autobiographie ou, si on le préfère, le roman d'Estevanille Gonzalez. Le vœu exprimé par l'auteur, en

manière de plaisanterie, de voir son nom devenir célèbre, a été exaucé. Quant à la résolution d'aller finir ses jours loin du bruit du monde, il est permis de douter qu'elle ait été sincère, vu le penchant irrésistible qui l'entraînait au vagabondage. Quitta-t-il les Pays-Bas en 1646? Alla-t-il réellement se fixer dans le duché d'Amalfi? Quand et comment mourut-il? Nous n'avons pas trouvé de réponse à ces questions. N'est-il pas étrange que l'histoire ne fournisse aucun renseignement au sujet d'un personnage qui amusa tant de princes et de grands seigneurs et dont les aventures intéressent encore aujourd'hui les lecteurs espagnols?

UNE FÊTE DE CARNAVAL

A LA COUR DES ARCHIDUCS

Le goût des fêtes, très vif à la cour d'Espagne au XVIIe siècle, le fut beaucoup moins au temps de Philippe II. On se figure difficilement ce monarque grave, austère, qui alla jusqu'à condamner le théâtre, autorisant au palais les mascarades et les représentations dramatiques. Elles y furent pourtant tolérées dans les dernières années de sa vie. Philippe II faisait par là une concession à ses enfants, qui aimaient ces sortes de divertissements.

Un gentilhomme belge, attaché à la maison royale, Jean Lhermite, nous a conservé à ce sujet des détails curieux. En 1593, au Pardo, pendant les jours de « caremeaux, » il y eut « grand passetemps de danses, comédies et tous autres jeux. » Les dames représentent un jour une très belle comédie au quartier de l'infante Isabelle, en présence du roi, du prince Philippe et de quelques personnages privilégiés. Un autre jour, une comédie est jouée par des acteurs espagnols, cette fois en public. A la demande de l'infant et avec l'autorisation du roi, Lhermite invente une mascarade à la façon de son pays, une noce flamande, d'une grande richesse, et dont le roi et les princes furent enchantés (1).

Quatre mois avant sa mort, Philippe II, bien que gravement malade, assiste de son lit à une fête, avec bal mas-

(1) *Le Passetemps* de JEHAN LHERMITE, publié par Ch. Ruelens, t. I, Anvers, 1890, pp. 219-231.

qué, donnée lors de la cession des Pays-Bas à Isabelle et à Albert (1).

En 1599, la cour étant à Valence, où le carnaval était l'occasion de fêtes renommées par toute l'Espagne, le jeune Philippe y prit une grande part. Plusieurs fois, il fit, déguisé, le tour de la ville avec ses familiers, masqués comme lui.

Pendant une de ces journées, le roi donna à l'infante et aux dames du palais une fête dont le caractère était approprié à la circonstance. Douze gentilshommes habillés, six à la moresque et six en vieilles matrones (*dueñas*), coururent de deux en deux, puis vinrent se mêler à l'escadron du roi. Le soir, pendant que celui-ci allait, à la dérobée, avec les siens à l'hôtel du vice-roi, où il y avait bal, on représentait au palais une comédie devant l'infante et ses dames. Le roi les y étant venu rejoindre, « donna une fort brave mascarade à sa sœur, accompagné de tous ses gentilshommes, qui y firent une belle entrée. » La comédie fut suivie d'un bal (2).

Arrivée dans les Pays-Bas, Isabelle introduisit à la cour de Bruxelles un genre de délassement qui lui plaisait, comme à son frère : on le voit dans ses lettres familières à un ami d'enfance, le duc de Lerme (3), où elle se montre

(1) Ha permesso il Re che le dame compariscano mascherate nella sua stanza, dove si fece gran festa... S. Mtà, con tutto che si trovasse nel letto, commandava et dava ordine al ballo. Agostino Nani, ambassadeur de Venise, au Sénat, 17 mai 1598. C. Bratli, *Philippe II*, Paris, 1912, p. 198.

(2) Lhermite, *Passetemps*, t. II, publié par E. Ouverleaux et J. Petit, Anvers, 1896, pp. 192-200. — Cabrera, *Relaciones*, à la date du 20 mars 1599, pp. 10-11.

(3) *Correspondencia de la Infanta Archiduquesa Doña Clara Eugenia de Austria con el Duque de Lerma y otros personajes*, publicada por Antonio Rodríguez Villa, Madrid, 1906.

gaie, enjouée, expansive dans les moments où il lui arrive d'être débarrassée du souci des affaires. Le 1er février 1601, elle entretient le duc d'une mascarade qui l'a beaucoup amusée. En 1602, les travaux du siège d'Ostende ne permettent pas de songer à organiser des réjouissances. Isabelle séjourna, du reste, à Nieuport du mois de décembre 1601 au mois de mai 1602. « Je ne sais, écrit-elle, quelles nouvelles vous donner. Je ne puis rien dire du carnaval, car, avec ce que nous avons sur les bras, on ne peut s'occuper d'autre chose (1). »

Ce temps de carnaval était aussi celui des représentations dramatiques. En 1609, deux comédies sont jouées, dont une par des pages. On y assiste travesti. En 1611, deux fêtes ont lieu, l'une comique, l'autre sérieuse. Elles se terminent, comme d'habitude, par un bal paré.

Ordinairement, Isabelle adressait alors à son frère des relations (2), dont une, celle de 1608, la seule qui ait été publiée, est très intéressante (3). On y rend compte de la représentation d'une féerie : *Les noces de Psyché et de Cupidon.*

La relation débute par un exposé des vues de l'infante en cette matière :

« Les historiens anciens montrent très clairement que les princes ont l'habitude d'ordonner des fêtes et des jeux

---

(1) Lettre du 5 mars 1602. *Ibid.*, p. 54.

(2) « A mi hermano le debia de estar muy bien. ¡ Oh lo que olgara que se hallara en una fiesta que le escribo que tuvimos el domingo, que por decirsela muy particularmente, no la repito aqui ! » Au duc, 1er février 1601. *Ibid.*, p. 275. Le dernier février 1605, elle écrit : « Buenas fiestas se han tenido allá; á mi hermano escribo las que ha habido acá estas Carnestollendas. » *Ibid.*, p. 133.

(3) *Relacion de las fiestas que se hicieron delante de SS. AA. lunes de Carnestollendas*, 18 de Febrero 1608. *Ibid.*, pp. 338-347.

pour récréer et amuser le peuple et l'empêcher par là d'exciter des séditions préjudiciables à la république, ainsi qu'il arrive aux oisifs. C'est aussi pour eux une façon de se soulager d'une charge aussi pesante qu'est la leur, surtout quand ils ont à gouverner en même temps la paix et la guerre, comme s'y voit contraint le Sérénissisme Archiduc Albert dans ces Pays-Bas.

» Préoccupée de lui alléger ces fatigues, la Sérénissime Infante Doña Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, qui prend pour elle le plus possible, décida que ses dames et ménines feraient une fête pour récréer le prince et le peuple, qui en avaient grand besoin. La raison aurait voulu, semble-t-il, que ce soin fût confié plutôt aux jeunes cavaliers étant à la cour ; mais on visait à la perfection, et on ne trouva pas de moyen plus convenable que d'en charger les dames. En effet, toute chose à laquelle elles ne mettent pas la main est un corps sans âme. »

On choisit comme étant la date la plus convenable le lundi du carnaval 18 février, et, pour lieu de la fête, la grande salle du palais, qui fut tendue de tapisseries de soie et or représentant des scènes de l'Apocalypse. Sous un dais richement orné et sur une estrade couverte d'un tapis du Levant, deux sièges garnis de brocard étaient préparés pour les Archiducs. A droite du dais, un peu en arrière, une tribune était réservée aux ambassadeurs du pape et du roi d'Espagne et au duc d'Ossuna, qui ne voulut pas se mêler aux dames, comme le fit le duc d'Aumale. Des deux côtés de la salle, deux rangées de bancs étaient réservés à celles-ci, à une assez grande distance des murs pour permettre aux galants de se tenir près d'elles.

Les dames de la cour furent convoquées pour huit heures et demie au palais. Seule, la duchesse de Longueville, de la maison royale de France, attendit qu'on l'avisât du moment de l'ouverture. A neuf heures et demie, les préparatifs étant terminés, Leurs Altesses la reçurent avec les courtoisies dues à une personne d'aussi haut rang et firent leur entrée dans la salle, suivies de tous les seigneurs, gentilshommes et dames de la cour.

Elles prirent place sous le dais, la duchesse, tout contre l'estrade, sur deux coussins de velours, à la gauche de l'archiduc, qui s'entretint avec elle pendant une grande partie de la fête. Les autres dames, les seigneurs et les gentilshommes s'étant assis, le duc d'Aumale près de Mademoiselle de Montmorency, tous attendirent le commencement du spectacle avec l'impatience que l'on peut s'imaginer et qui ne fut pas de longue durée.

A l'extrémité de la salle, en face de Leurs Altesses, se trouvait une grande machine recouverte d'un voile, derrière lequel s'allumèrent des feux, accompagnés de coups de tonnerre parfaitement imités. Pendant que se faisait ce tapage, on vit se mouvoir, à droite de la machine, un nuage qui s'avança en s'élevant. Arrivé au milieu de la salle, il descendit sous les yeux des spectateurs émerveillés. Au moment où il touchait le sol, il s'ouvrit avec fracas, en lançant des flammes, d'où sortit Cupidon, si court vêtu, qu'il semblait ne l'être pas du tout, les yeux bandés, un arc doré en main, le carquois garni de flèches, un grand sac de cuir en bandoulière.

Tandis que le nuage disparaissait avec autant de bruit qu'à son départ et à son arrivée, le dieu de l'amour se diri-

gea vers les archiducs. Après une longue allocution, il les invita à ses noces, qui allaient être célébrées, tira de son sac deux papiers, qu'il baisa, un genou à terre, et les remit à Leurs Altesses : c'étaient les paroles des airs qui allaient être chantés. Puis il en distribua des exemplaires aux dames et aux gentilshommes qui composaient l'assemblée et qui ne s'élevaient pas à moins de 2,000 personnes. La distribution faite, il reprit son chemin vers le voile d'où il était venu et disparut comme par enchantement.

Quelques instants après, toujours au milieu des feux et des coups de tonnerre, ce voile qui cachait la machine du fond fut enlevé, laissant apercevoir une montagne escarpée, si bien représentée qu'on pouvait la tenir pour inaccessible et formée de véritable roc. Quant aux arbustes qui la couvraient, ils faisaient à ce point illusion que les oiseaux non moins que les hommes s'y seraient facilement trompés.

C'était le Parnasse.

De la cime s'élançait en volant le cheval Pégase, figuré à la perfection en peinture. Derrière la pointe la plus élevée de la montagne, le soleil faisait mine de vouloir se cacher pour céder la place à la lune, qui allait de droit régner cette nuit. Plus bas, Apollon, entouré de rayons, avait près de lui les neuf Muses, quatre d'un côté, cinq de l'autre, tenant des instruments divers : cithare, luth, cornet, flûte, lyre, violon, guitare, psaltérion, cornemuse. Plus bas encore, dans une concavité, Cupidon et Psyché, dont on célébrait les noces, lui dans le simple appareil que nous avons dit, elle habillée en déesse : vêtement de gaze incarnat par-dessus une basquine d'un léger tissu d'argent, la

tête couverte d'un long voile. Cet ensemble, la montagne, Pégase, Apollon, les Muses, formait une représentation si parfaite du Parnasse et de ses habitants qu'un poète, témoin de la fête, se serait tenu pour heureux de pouvoir décrire comme l'ayant vu de ses propres yeux ce qu'il ne connaissait que par la lecture.

Tout étant ainsi disposé, Apollon et les Muses jouèrent de leurs instruments un morceau aussi parfait et suave que le pouvaient seuls le maître et les élèves d'une troupe de musique céleste. Puis Apollon chanta, en s'accompagnant de la harpe, les deux couplets suivants à la gloire de Cupidon :

Puissant Amour, dont la naissance,
Causa l'estre à cest univers,
Je veux chanter dedans mes vers
L'honneur qu'on doit à la constance.
Gloire et honneur à Cupidon :
Vive ses feux et son brandon !

Vous, inconstans dont la voix fainte
Veult couvrir la déloyauté
Sont yndignes qu'une beauté
Jamais en veuille ouïr la plainte.
Gloire et honneur à Cupidon :
Vive ses feux et son brandon !

A leur tour, les Muses adressèrent, en vers castillans, un appel aux principales déesses de l'Olympe, les priant de venir assister aux noces qui se célébraient, noces les plus rares que l'on pût voir, puisque l'un des époux était Cupidon, l'amant par excellence :

« Psyché vaincue par l'Amour, c'est le plus beau triomphe qui pût être obtenu ; c'est celui que Cupidon remporte aujourd'hui et qui fera sa gloire éternelle, en dépit du temps et de l'oubli. Les témoins de cette réjouissante histoire sont six déesses, qui, en des mouvements variés, descendent ; et, pendant qu'elles répandent la lumière, les vents soufflent. Descendez, déesses, pour célébrer la fête. Soufflez, vents, soufflez. »

Elles avaient à peine fini, qu'on vit se mouvoir, au plus haut de la montagne, avec accompagnement de tonnerre et d'éclairs, un gros nuage ; il vint descendre au milieu de la salle, lançant six coups de foudre, qui frappèrent en plein cœur un bon nombre des assistants : à l'intérieur du nuage, on aperçut, en effet, à ce moment, six déesses, éclairées par une quantité de lumières invisibles, qui sortirent, l'une après l'autre, de leur chambre éclatante. Le nuage disparut aussitôt, non moins subtilement que le premier.

Les déesses étaient : Junon, représentée en perfection par Mlle d'Epinoy ; Diane, le front surmonté d'un croissant en diamants, par la Señora Doña Catalina Livia ; Flore, par Mlle de Croy, qui n'avait pas besoin d'attribut pour qu'on jugeât du rôle qu'elle remplissait ; Vénus, une pomme d'or en main, par Mlle de Licques, à qui chacun, sans avoir été choisi comme arbitre, accordait le prix de beauté ; Pallas, par Doña Maria Walter Zapata, toute désignée pour représenter la déesse de la guerre, car elle avait tué une quantité de prétendants, sans vouloir user de sa puissance divine pour les ressusciter; Cérès, par Mlle de Willerval, qui portait sa gerbe de blé avec une grâce infinie. Toutes étaient vêtues à l'antique, de jupes et de péplums

de gaze argent et cramoisi, couvertes de bijoux ornés de perles, de rubis et de diamants. C'était ravissant.

Ce qui ne le fut pas moins, c'est un ballet qu'elles dansèrent et qui leur valut les applaudissements unanimes, et avec raison, car si les anciens, qui adoraient de fausses divinités, n'étaient que des barbares, ceux qui auraient refusé d'adorer celles-ci auraient été tenus pour aussi barbares qu'eux. Le ballet fini, elles allèrent s'asseoir au milieu de la montagne, près de Cupidon.

Apollon et les Muses entonnent alors un nouveau chant, un appel aux Heures et aux Amours :

« Nymphes, qui avez livré négligemment les yeux au sommeil paresseux et lent, ouvrez-les, car il n'est pas bon que vous soyez endormies. Vous êtes les Heures ; suivez votre maître. Courez, volez, venez, accordez-vous, unissez-vous pour lui plaire et le glorifier, pour récréer les vies. Et vous, Amours ingrats, montrez-vous enjoués pendant les courts instants où Cupidon se repose sans blesser de ses flèches ou de son feu. »

Cupidon et Psyché descendent de la montagne. Des cavités des rochers sortent les Heures, qui viennent prendre part à leurs noces. Elles sont représentées par six ménines et deux naines, de petite taille et ailées pour indiquer la rapidité du temps. Elles vont entourer Psyché, avec laquelle elles dansent un délicieux ballet. Des Amours, sortis également des anfractuosités de la montagne, viennent se ranger autour de Cupidon et dansent une ronde au son des violons. Puis tout le petit monde, après une gentille révérence, va se placer sur la montagne.

Le coup d'œil est tout à fait charmant.

Cependant Apollon et les Muses n'étaient pas restés inactifs et célébraient par un chant, en espagnol, comme les deux précédents, le triomphe du véritable amour.

Ils n'avaient pas fini, qu'on vit descendre de nouveau dans la salle Cupidon, sa compagne, les six déesses, les huit Heures, les six Amours pour danser un ballet final. Il fut ouvert par les déesses, qui mirent le comble à la stupéfaction générale : le mot est à peine assez énergique pour traduire l'impression éprouvée par les spectateurs.

Le ballet terminé, les révérences faites, dames et ménines allèrent prendre place sur les bancs, et les galants dont les noms suivent eurent la permission de rester près d'elles : avec la Señora Doña Catalina Livia, Don Alonso Pimentel ; avec la Señora Doña Maria Walter Zapata, Don Diego de Mexia ; avec Mademoiselle de Licques, le marquis Lanz ; avec Mademoiselle de Croy, Don Francisco de Ibarra et Don Luis Lasso ; avec Mademoiselle de Willerval, le comte de Hennin, le baron de Zevenbergen et le comte de Fontaine. Tous étaient richement parés, comme il convient en présence de si grands princes et à une pareille fête.

Les danseurs ayant pris place dans l'ordre qui vient d'être indiqué, le bal fut ouvert, sur l'ordre de Son Altesse, par le duc d'Aumale, qui conduisit un branle. Beaucoup d'autres danses suivirent celle-ci, et on oublia si bien le temps à s'amuser qu'il était passé deux heures quand Leurs Altesses se retirèrent.

Ainsi finit cette fête, qui fut trouvée digne de tous les éloges.

Aux noms des exécutants qui se distinguèrent le plus, il est juste d'ajouter ceux des deux artistes habiles et ingé-

nieux qui donnèrent l'un le corps, l'autre l'âme au monde enchanté : le seigneur Vincencio Vincislao et la signora Vicenta (1).

Après 1611, la correspondance d'Isabelle ne nous fournit plus de renseignements au sujet des fêtes du carnaval au palais. Quand, en 1621, l'archiduc Albert meurt, l'Infante, plongée dans le deuil, renonce aux récréations mondaines : plus de réjouissances, de comédies, de mascarades.

En 1643, la *Reine des fleurs* rappelle, quoique avec moins d'éclat, les *Noces de Psyché et de Cupidon* par une mise en scène brillante, ainsi que nous l'apprend la description dont l'auteur a fait précéder sa pièce. Au premier acte, l'action se passe dans des bois épais et des jardins ornés d'une belle variété de fleurs, au milieu desquelles on entend le doux murmure des fontaines. Tout donnait à la nature « l'apparence d'une imitation de l'art. » Au dernier acte, un changement de décor transformait la scène en un palais si admirablement représenté « qu'il aurait pu servir de modèle aux architectes. » Les intermèdes finissent par un ballet ; le second est suivi d'une mascarade et d'une danse aux flambeaux, au son des castagnettes. Une musique mélodieuse accompagnait la *loa*, les entr'actes et les ballets.

La richesse, la grâce, la variété des costumes, les lumières, qui faisaient de la nuit le jour, tout contribua à donner un éclat extraordinaire à cette *fiesta* : c'est le nom que l'on donnait aux pièces représentées dans des occasions solen-

(1) A Madrid, à Aranjuez et, plus tard, au Buen Retiro, la mise en scène et la machinerie de ces sortes de pièces à spectacle étaient généralement confiées à des Italiens. Il en fut de même à Bruxelles.

nelles, avec musique et changements à vue, dont les sujets étaient fréquemment empruntés à la mythologie (1).

Mais ces deux *fiestas*, celle de 1608 et celle de 1643, furent éclipsées par le merveilleux spectacle donné, en 1650, sous le gouvernement de l'archiduc Léopold-Guillaume, pour célébrer le mariage de Philippe IV avec Marie-Anne d'Autriche. Il se composait d'une partie dansante, le *Ballet du monde*, et d'un opéra ou « comédie chantée, » *Ulysse dans l'île de Circé*. Jamais on n'avait rien vu, assure-t-on, d'aussi grandiose, d'aussi brillant en ce genre. En 1655, le même spectacle fut repris pendant le séjour de la reine Christine de Suède à Bruxelles, le 4 et le 6 février, et il n'eut pas moins de succès qu'en 1650. Nous en avons parlé dans nos anecdotes de la cour de Bruxelles au XVII[e] siècle : *L'Auberge des princes en exil*.

(1) Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. II, pp. 100-101.

NOTES BIOGRAPHIQUES

ET LITTÉRAIRES

Les notes réunies ici n'ont d'autre objet que de compléter les renseignements donnés dans ce volume sur les écrivains mentionnés et sur les œuvres analysées. Elles paraîtront, même à ce point de vue, bien insuffisantes ; mais pour un grand nombre d'auteurs les informations biographiques et bibliographiques sont rares. Tel est le cas pour les poètes dramatiques. Généralement on ignore même la date à laquelle a eu lieu la première représentation de leurs pièces, date essentielle pourtant ; elle l'est surtout quand on se trouve en présence d'œuvres qui ont de l'analogie ou dont certaines parties présentent une grande ressemblance.

En Espagne, plus que partout ailleurs, les auteurs s'appropriaient sans scrupule des caractères, des scènes, jusqu'à des actes entiers, et les directeurs ont augmenté la confusion en attribuant à l'un ce qui appartenait à l'autre ou en changeant les titres. L'histoire du théâtre espagnol est, par suite de ces usages et de ces abus, pleine de difficultés et de points obscurs, dont beaucoup, sans doute, ne seront jamais éclaircis.

Elle est également pleine de lacunes. L'énorme quantité de pièces qui nous sont restées est, en effet, très loin de représenter la production du XVIIe siècle. Les poètes qui écrivaient pour le théâtre se souciaient généralement peu de la postérité et recherchaient plus un succès momen-

tané que les moyens d'en conserver le souvenir. Lope de Vega a composé environ 1500 *comedias* (drames et comédies), sans compter un grand nombre d'*autos, loas* et *entremeses* ; il ne nous en est parvenu que 431. Il en est ainsi pour Calderon, Tirso de Molina, Luis Vélez de Guevara, Cubillo de Aragon, le docteur Remon, Montalvan, Mira de Amescua, Matos Fragoso et une quantité de dramaturges plus ou moins célèbres ou dont le nom seul est arrivé jusqu'à nous (1).

Bancés Candamo, Francisco Antonio de, né à Sabugo, dans les Asturies, en 1662, mort en 1704, un des derniers bons poètes dramatiques de la belle époque. Ses meilleures pièces sont : *El esclavo en grillos de oro.* (L'esclave retenu par des entraves d'or) et *Por su rey y por su dama*, que nous avons analysée.

Bermúdez, Jerónimo, dominicain, professeur de théologie à l'Université de Salamanque, grand humaniste, né en Galice après 1530, mort en 1589 (?). En 1577, il publia, sous le nom d'Antonio de Sylva, une tragédie imitée de l'*Inés de Castro* du poète portugais Antonio Ferreira : *Nise lastimosa* (la déplorable Nisé, anagramme d'Inès). Plus tard, il y ajouta une suite, où il représente le triomphe d'Inès : *Nise laureada* (Nisé couronnée de lauriers). Dans la première de ces pièces, Bermudez s'élève assez haut. La seconde est sans intérêt. L'auteur les présente comme étant les premières tragédies composées en espagnol ;

(1) J. Fitzmaurice-Kelly, *Chapters on Spanish literature*, London, 1908, pp. 176-177. — Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. III, Berlin, 1846, pp. 22-24.

en effet, la forme en est imitée des drames antiques. Elles sont en cinq actes, avec chœurs.

Bustos. Voir **Gonzalez de Bustos**.

Calderòn de la Barca, Pedro. 1600-1681. Fils de Diego Calderon de la Barca et de Doña Ana Maria de Henao y Riaño, descendante d'une famille de Mons en Hainaut (de Mons de Henao), transplantée en Castille, alliée aux Riaño d'Aragon.

Don Juan de Vera Tassis rapporte (1) qu'en 1625, Calderon alla, « poussé par sa naturelle inclination, servir S. M. dans l'Etat de Milan, puis en Flandre et, dans cette noble profession, sut allier excellemment les armes avec les lettres. » Le roi l'aurait rappelé pour collaborer aux fêtes qu'il donnait en Espagne. En 1636, il lui conféra l'habit de Saint-Jacques. A ce sujet, Ticknor écrit : « Pendant ses campagnes, il fut observateur attentif des hommes et des choses, comme on le voit dans plusieurs de ses pièces, dans les descriptions vivantes qui y abondent, les caractères des personnages qui souvent viennent de ces guerres et racontent leurs aventures avec un air de vérité, qui parlent indubitablement de ce qu'ils ont vu. »

D'autres historiens admettent, comme Ticknor, d'après Vera Tassis, que Calderon a servi à l'étranger entre 1625 et 1635. Nous savons qu'il a servi en Espagne, mais, sauf l'assertion du biographe, ami du poète, nous ne connaissons pas de document qui fasse connaître quand il aurait servi soit dans le Milanais, soit aux Pays-Bas. De 1621 à 1623, il semble qu'il ait résidé habituellement à Madrid.

---

(1) Dans la cinquième partie des *Comedias* de Calderon, publiée en 1682. La notice de Vera Tassis a été souvent réimprimée.

Il y est au mois d'avril 1626, au mois de mars 1630 (1). En 1629, toujours à Madrid, il poursuit, l'épée à la main, l'acteur Pedro de Villegas, qui a poignardé son frère (2). Aucun fait, aucune indication précise ne se rencontrent d'où l'on puisse inférer que Calderon soit venu à cette époque dans nos provinces.

Il n'est pas plus aisé de trouver dans son théâtre les souvenirs de la vie de soldat dont parle Ticknor. Calderon n'a pas écrit d'autre drame militaire où sont représentés des événements et des personnages de son époque que le *Siège de Breda* ; et pour composer cette pièce, il lui a suffi des renseignements fournis par les relations du temps et les témoins oculaires.

Calvete de Estrella, Jean Christophe, né en Aragon. Amené, encore jeune, à la cour, il se fit remarquer par son intelligence et par son érudition, qui lui valut le titre d'historiographe du roi pour les Indes. Nicolas Antonio mentionne (3) dans la liste de ses ouvrages un éloge de Charles-Quint : *Encomium ad Carolum V. Caesarem*, Antverpiæ, apud Ioannem Bellerum, 1555, in-8°. Le Musée Plantin possède l'opuscule suivant, également de Calvete : *Munuscula ad Didacum Espinosam S. R. E. Cardinalem*, Antverpiæ, ex officina Christophori Plantini, 1569, in-4°, 44 pages.

Céspedes y Meneses, Gonzalo de, romancier et historiographe du roi, né à Madrid, vers 1585, mort en 1638. Ses

(1) Cr. Perez Pastor, *Documentos para la biografía de Pedro Calderón de la Barca*, tome I, Madrid, 1905, pp. 44-82, 89, 94-95.
(2) J. Fitzmaurice-Kelly, *Littérature espagnole*, traduction de H.-D. Davray, Paris, 1904, p. 328.
(3) *Bibliotheca hispana nova*, t. I, Madrid, 1783, p. 677.

œuvres d'imagination sont : *Varia fortuna del soldado Pindaro* ; *Poema trágico del Español Gerardo* ; *Historias peregrinas y ejemplares*. *Pindaro* est un roman d'aventures mélangé de picaresque, de traits héroïques, d'événements fantastiques, d'actions étrangères au sujet. Il finit au moment où ce soldat vagabond, venant d'Italie, arrive à Bruxelles, après avoir passé par Malines. Ici, Pindaro recueille de la bouche d'une femme des détails circonstanciés sur la catastrophe survenue dans cette dernière ville, le 7 août 1546, par suite de l'explosion d'un magasin à poudre, qui causa des dégâts énormes et la mort de plusieurs centaines de personnes. Le récit de la femme, qu'il rapporte, est emprunté à Sandoval (1).

On doit à Céspedes un exposé des troubles d'Aragon en 1591 et 1592 et une histoire des premières années du règne de Philippe IV, publiée à Lisbonne, en 1631. En sa qualité d'historiographe du roi, il répondit, en 1635, comme le fit Quevedo, aux manifestes du roi de France, du 6 janvier 1634 et du 5 juin 1635, qui attaquaient la politique espagnole, aux Pays-Bas principalement. Dans cette réponse (*Francia engañada, Francia respondida*), il montre que la France visait à l'abaissement de la maison d'Autriche par des moyens anticatholiques (2).

Claramonte y Corroy Andrés de, auteur dramatique, acteur et directeur de théâtre. Claramonte écrivit à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe. Il vivait

---

(1) *Historia de la vida y hechos del Emperador Carlos V*, segunda parte. En Pamplona, 1618, pp. 565-569.

(2) D. Gonzalo de Céspedes y Meneses. *Historias peregrinas y ejemplares*, con noticias del autor y de la obra, por D. Emilio Cotarelo y Mori, Madrid, 1906, pp. v-xxxvi.

encore, semble-t-il, en 1622. Mesonero Romanos loue sa comédie *Le vaillant nègre en Flandre*, qui eut en son temps beaucoup de succès. Le caractère du personnage principal, écrit-il, est très bien tracé, et l'action liée par des épisodes habilement amenés (1).

Cubillo de Aragon Alvaro, né à Grenade, poète dramatique fécond, dont les œuvres furent fort applaudies. On ne sait rien de sa vie, si ce n'est qu'il résidait à Madrid au milieu du XVIIe siècle. Cubillo excellait dans l'art de l'invention, de préparer les effets dramatiques et de concevoir les caractères. Son théâtre a des beautés de premier ordre ; mais elles sont gâtées à certains endroits par l'affectation et le goût des métaphores (2). On a quelquefois attribué sa pièce *El vandolero de Flándes* à Gerónimo Cancer y Velasco, mort en 1655.

Enciso. Voir **Jiménez.**

Figueroa y Cordova, Diego et **José de**. Les frères Figueroa, poètes andalous, écrivirent, au milieu du XVIIe siècle, des pièces de théâtre, dont la plupart ont été composées en collaboration. Schack leur reconnaît un esprit inventif, de la vivacité, de l'élégance dans l'exécution (3). Diego était chevalier de l'ordre d'Alcantara, José, de l'ordre de Calatrava.

Leur comédie *La Dama capitan* paraît refléter des souvenirs de la vie militaire, notamment une scène dans laquelle Don Lope rapporte ainsi au comte de Fuentes l'arrivée

(1) *Biblioteca de autores españoles*, t. XLIII, pp. XXXV-XXXVI.
(2) *Ibid.*, t. XLVII, pp. XXI-XXV.
(3) *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. III, pp. 405-406.

des Espagnols devant un fort qui protège la place de Cambrai: « Toute l'armée se mit en mouvement à l'heure où le soleil se lève. Les troupes marchaient en files, au son des trompettes et au bruit des tambours. Agitees doucement par la brise du matin, les enseignes flottaient en légères ondulations ; c'était comme un beau jardin, formé par la variété des costumes, les parures, les ornements, car le soldat espagnol les réserve pour une pareille occasion. La cavalerie déployait ses étendards et ressemblait à une forêt de plumes noires et blanches. »

On pourrait même être tenté de croire que les Figueroa ont pris part aux campagnes de Flandre, sous le gouvernement de Don Juan d'Autriche, de 1656 à 1659, en lisant une scène du premier acte de *Mentir y mudarse á un tiempo* (mentir et se reprendre à la fois) (1).

Don Diego et son valet, Moscon, le *gracioso* de la pièce, arrivent des Pays-Bas à Madrid et se félicitent d'être au bout de leur voyage. Pendant que Don Diego confie ses projets à Moscon, survient Don Juan de Avendaño, ami du premier, à qui le valet raconte son séjour en Flandre : « On n'eut pas autre chose à faire qu'à apprendre le langage du pays et la façon de parler à la guerre, où le vol s'appelle pillage, les places, Maestricht, Bourbourg, Bruges, Dunkerque, Louvain, Ostende, Malines, où, pour nous habituer à boire la bière sans danger, nous employâmes à nous troubler la cervelle le temps que nous y passâmes ; et encore notre apprentissage fut-il incomplet. »

Don Juan s'étonne de ce que son ami, parti depuis deux ans et demi de Madrid, après un duel pour affaire de

(1) *Biblioteca de autores españoles*, t. XLVII.

femme, dans lequel il avait blessé son adversaire, revienne si vite. Don Diego lui répond :

« J'arrivai en Flandre au temps où le roi de France en personne, incendiant et détruisant le pays de Hainaut, avec 30,000 vieux soldats, mit le siège devant Valenciennes. La nouvelle parvint à Bruxelles, et ce généreux jeune homme, ce prodige de la guerre, qui méritera d'être vanté éternellement pour sa valeur, le seigneur Don Juan d'Autriche, enfin, — son nom résume toutes ses gloires, — jugeant cette province en danger si la place était prise, rassembla ses troupes... Mais je vous ai écrit la suite, le plus grand succès qu'aient obtenu les armes de Philippe, soleil d'Espagne : l'ennemi dispersé, le roi de France obligé de se retirer, deux généraux faits prisonniers, leurs tranchées occupées, leur artillerie prise avec les tentes, bagages et munitions, la place délivrée (1) ».

Flores Antonio Francisco de, poète dramatique de la fin du XVIIe siècle et du commencement du XVIIIe, auteur de deux *comedias* : *El sitio y toma de Dobay* (2), *El sitio de Ceuta*, primera parte. La Barrera croit que la suivante pourrait aussi être de lui : *Firmeza amor y ven-*

(1) C'est dans la nuit du 15 au 16 juillet 1656 que Don Juan d'Autriche attaqua l'armée française qui assiégeait Valenciennes et la battit complètement. Comme le dit Don Diego, cette armée comptait 30,000 hommes. Elle était commandée non par le roi de France, mais par les maréchaux de Turenne et de la Ferté. Les Espagnols trouvèrent dans les lignes ennemies 31 pièces d'artillerie, 4 mortiers, toutes les munitions de bouche et de guerre et le bagage. Le maréchal de la Ferté, le lieutenant général de Granpré et une quantité d'officiers de marque furent faits prisonniers. Gachard, *Les bibliothèques de Madrid*, pp. 330-331, 333.

(2) Une copie de ce drame qui se trouve à Madrid attribue erronément à l'auteur le prénom de Pedro. Paz y Melia, *Catálogo de las piezas de teatro*, p. 479.

ganza, publiée dans les *Varios*, dix-huitième partie, Madrid, 1662, sous le nom de Antonio Francisco (1). Il faudrait, en ce cas, admettre que Flores aurait écrit pour le théâtre pendant cinquante ans au moins, le siège de Douai ayant eu lieu en 1712. Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'il a servi dans l'armée espagnole aux Pays-Bas, comme Giner, l'auteur du poème sur le siège d'Anvers.

On s'expliquerait ainsi qu'il ait composé des drames militaires, dont l'un conçu d'après des observations personnelles. Notre supposition est fortifiée par deux documents que nous avons trouvés aux Archives générales du royaume, à Bruxelles, et qui concernent un officier, portant le même nom (Floris, pour Flores) et les mêmes prénoms que l'auteur du *Siège de Douai* :

1° Patente d'adjudant du tercio d'infanterie du mestre de camp le comte de Mouscron, pour l'enseigne Antoine Franz Floris, Bruxelles, 17 mars 1692. Cette patente est accompagnée d'un certificat du comte de Mouscron, daté de Namur, 28 février 1692, attestant que « Antoine François Floris, alfert, est très capable et a donné des marques qu'il est bon officier, par la conduite qu'il a eu lorsqu'il défit, il y a un ans, un party de 150 hommes, un maior en teste, qui estoit de la garnison de dunkerck, lui n'ayant que 90 hommes (2). »

2° Patente de capitaine d'une compagnie d'infanteric wallonne du tercio du mestre de camp le comte de Mouscron pour l'adjudant Ant. Floris (3), Bruxelles, 13 mars 1694.

(1) *Catálogo del teatro español*, pp. 161-162.
(2) Papiers d'Etat et de l'Audience, n° 1004, *Patentes militaires*, t. XXXII, f°. 201.
(3) *Ibid.*, t. XXXIII, f° 154.

Le *Siège de Douai* est très rare. Nous avons analysé cette pièce d'après un exemplaire mal imprimé que possède le British Museum.

Giner Miguel, officier espagnol. Il a servi aux Pays-Bas sous Alexandre Farnèse et a pris part notamment aux opérations qui font l'objet de son poème *El sitio y toma de Anvers*. Nous ne trouvons son nom ni dans l'ouvrage du capitaine Alonso Vazquez, ni dans les autres histoires militaires de cette époque.

S'il faut l'en croire, c'est à regret qu'il aurait pris la plume. « Il n'y a rien, remarque-t-il, qui me tourmente plus que de raconter des guerres et de me répandre en lamentations, ni rien qui me cause plus de contentement que de chanter les douceurs de la vie. » Etrange réflexion venant d'un soldat. Mais dans la dédicace à Ranuce Farnèse (1), il déclare avoir voulu s'acquitter d'une dette de reconnaissance en entreprenant cette œuvre, pour laquelle lui manquait, d'ailleurs, le talent nécessaire.

Dans les éloges en vers joints au poème, ses amis ne lui ménagent pourtant pas les témoignages d'amiration. Gerónimo Micolao, Enriquez Cartagena, Pablo Gumiel vantent l'élégance de la forme et le savoir de l'auteur. Lope de Vega, dans un sonnet brillant, exalte l'écrivain et le soldat : « Tu as atteint le plus haut degré auquel est arrivé ou arrivera homme au monde, car, grâce à ton rare génie, tu as mérité d'être assis sur le trône de Minerve. Elle et Appollon, aujourd'hui, t'ont couronné pour que jamais ton nom

(1) Ranuce, né en 1568, du mariage d'Alexandre Farnèse avec Marie de Portugal, vint aux Pays-Bas en 1591 et prit une part glorieuse à l'expédition de 1592 en France. Il succéda à son père dans le duché de Parme.

ne tombe dans l'oubli ; et le plus entendu pourra te prendre pour modèle. Lève la tête et jouis de la gloire qui est la récompense d'un bon soldat. Il est très juste que, par dessus tous les autres, Apollon et Mars t'accordent la palme et le laurier pour ton rare esprit, ta grande renommée et ton bras vaillant. »

Antonio mentionne une édition plantinienne du *Siège d'Anvers* et pas celle de Milan. L'édition d'Anvers n'est pas indiquée par Ruelens et De Backer dans leurs *Annales plantiniennes* et ne se trouve pas au Musée Plantin.

Gonzalez de Bustos, Francisco, auteur dramatique de la seconde moitié du XVIIe siècle. Sa principale pièce paraît être *Los Españoles en Chile*, épisode de la guerre d'Araucanie, publiée dans la collection des *Comedias escogidas*, en 1665. Elle a de la couleur, mais n'est pas exempte d'enflure. On loue également son drame *Santa Olalla de Merida* (1). Il se proposait d'écrire une suite à son *Mosquetero de Flándes* ; du moins il l'annonce à la fin. Nous croyons que cette suite n'a pas été composée.

Guerrero, Vicente, poète, auteur dramatique et acteur, qui écrivait dans la première moitié du XVIIIe siècle, et au sujet duquel nous ne possédons pas de renseignements biographiques.

Guevara. Voir **Vélez de Guevara**.

Herrera Sotomayor, Jacinto de, écrivain dramatique, né à Madrid. Attaché à la maison du cardinal-infant Fer-

(1) TICKNOR, *History of Spanish Literature*, t. II, Boston, 1863, p. 479, note. — AD. SCHAEFFER, *Geschichte des spanischen nationaldramas*, t. II, p. 265.

dinand, en qualité d'aide de chambre et bibliothécaire, il suivit ce prince quand il fut nommé gouverneur général des Pays-Bas, en 1634. En 1643, il porte le titre d'alcade, pour le roi, de la forteresse de Venquerencia, dans la grande-maîtrise d'Alcantara, et du parc de Bruxelles.

Outre la *Reina de las flores*, il a écrit le commencement du troisième acte de la comédie *Algunas de las muchas hazañas de D. Juan Garcia Hurtado de Mendoza*, de Juan Ruiz de Alarcon, Madrid, 1622, et un drame : *Duelo de honor y amistad*, que Mesonero Romanos apprécie très favorablement. « Cette *comedia*, dit-il, par sa correction, la délicatesse du sujet, la clarté du style, montre bien à quel point l'auteur était formé à l'art dramatique et fait supposer qu'il a produit en ce genre plus d'une œuvre estimable (1). »

Jiménez de Enciso, Diego, poète dramatique, né en 1585, à Séville, mort en 1633 (?). Lope de Vega, dans la *Jerusalen conquistada*, Cervantes, dans le *Viaje del Parnaso*, ont vanté son talent. A Madrid, où il résida longtemps, ses pièces furent, en effet, fort applaudies. Celle qui a pour titre *Los Médicis de Florencia* est considérée comme la meilleure.

Enciso excellait dans l'art de traiter les caractères, qualité qui se remarque surtout dans ses deux drames historiques : *El Principe Don Carlos* et *La Mayor hazaña del Emperador Carlos* V. Mesonero Romanos vante surtout le premier où « Philippe II est représenté sous des traits

(1) *Biblioteca de autores españoles*, t. XLV, p. xx.

assez différents de ceux que lui prêtaient d'habitude les poètes courtisans du temps de Philippe IV (1). »

Nous avons analysé cette pièce d'après une édition de 1773. C'est celle que Schack, Antoine de Latour et Ad. Schaeffer ont employée également. La plus ancienne connue a paru dans un recueil intitulé : *Laurel de comedias escogidas, las mas selectas de los mejores Ingenios de España*, Valence, 1689. Le dénouement y est autre que celui de l'édition de 1773. Don Carlos, guéri, par l'application des reliques du bienheureux Jacques d'Alcala, d'une blessure qu'il s'est faite en tombant dans les escaliers du palais, promet de changer de vie. Ce dénouement pourrait avoir été adopté par égard pour la maison royale (2) ; mais il est faux et n'a rien de dramatique : il est difficile d'admettre qu'il soit d'Enciso.

La Bibliothèque nationale de Madrid possède un drame manuscrit : *El Principe Don Carlos*, attribué à Cañizares (né en 1676, mort en 1750), dans lequel le texte des six premiers feuillets est identique à celui de la pièce d'Enciso qui porte le même titre. Pour le reste, les deux drames diffèrent. Dans celui qui est attribué à Cañizares, on a supprimé ce qui concerne les relations du prince avec Montigny et les Flamands (3).

La plus ancienne édition connue de *La mayor hazaña del Emperador Carlos V* était celle de Valence, 1642, quand Ad. Schaeffer a trouvé ce drame dans un recueil d'anciennes *comedias* qui aurait été imprimé entre 1612 et

(1) *Dramáticos contemporáneos de Lope*, t. I. (*Biblioteca de autores españoles*, t. XLII), p. XIX.
(2) AD. SCHAEFFER, *Zwei Dramen*, p. 9.
(3) PAZ Y MELIA, *Catálogo de las piezas de teatro*, p. 417.

1616. D'après le même écrivain, *El Principe Don Carlos* doit avoir été composé entre les années 1621 et 1629 (1).

Lanini y Sagredo, Pedro Francisco de, auteur d'un grand nombre de pièces de théâtre, presque toutes oubliées aujourd'hui. La première qu'on trouve imprimée portant son nom, *Resucitar con el agua,* composée en collaboration avec José Ruiz et Jacinto Hurtado de Mendoza, a paru dans le tome XXVI des *Comedias escogidas,* en 1666. Les tomes XXXVI, XXXVIII, XL, XLII et XLIII de la même collection renferment des pièces du même auteur. Beaucoup d'autres ont été publiées à part. La comédie *Habladme en entrando* (parlez-moi en entrant) porte la date de 1706.

Lanini était censeur dramatique. On rencontre son nom, en cette qualité, dans des pièces imprimées de 1685 à 1706 (2).

Lope de Vega. Voir **Vega**.

Matos Fragoso, Juan de, Portugais, né vers 1614, mort vers 1690, ami et collaborateur de Moreto et de plusieurs autres auteurs dramatiques. *Je m'appelle Lorenzo, ou Le Charbonnier de Tolède* et *Le sage dans sa retraite et le paysan dans son coin* sont ses deux pièces les plus connues. Le théâtre de Matos Fragoso se distingue par le mouvement, la vigueur, la facilité dans l'exécution et l'élégance de la forme.

Montalvan. Voir **Pérez**.

---

(1) *Zwei Dramen,* pp. 135-136 et 7-8, note.
(2) Barrera, *Catálogo del teatro español,* pp. 200-201.

Moreto y Cabaña, Agustin, né en 1618, mort en 1669, un des meilleurs poètes dramatiques espagnols. Il ne possède pas à un haut degré le don de l'invention ; il emprunte même parfois des sujets ou des scènes entières à d'autres ; mais ses pièces sont travaillées avec un art supérieur.

Osorio, Tomàs, auteur dramatique, dont nous avons analysé *El rebelde al beneficio*. On ne trouve aucun renseignement sur sa vie.

Padilla, Pedro de, un des bons poètes castillans de la seconde moitié du XVIe siècle, né à Linarès, mort en 1595. En 1585, à un âge avancé, il entra dans l'ordre des Carmes, à Madrid, renonça à la littérature profane et se livra exclusivement à l'éloquence sacrée et à la composition de livres et de poésies mystiques.

Pérez de Montalvàn, Juan, né à Madrid, en 1602, mort en 1638, disciple et imitateur de Lope de Vega, qui l'aimait et lui témoigna beaucoup d'intérêt. Quoique mort jeune, il écrivit un grand nombre de pièces de théâtre, qui furent admirées de son temps. On lui reproche d'avoir voulu trop produire et de manquer de mesure ; il n'en occupe pas moins une place honorable parmi les auteurs dramatiques du XVIIe siècle.

Son volume d'œuvres diverses, *Para todos*, comprend des considérations scientifiques, des exemples moraux, quatre *comedias* et deux *autos*. Dans les *comedias* figure la première partie du *Seneca de España*, évidemment imitée du *Don Carlos* d'Enciso.

Ramòn, D^r. Voir **Remòn**.

Remòn, Fray Alonso, docteur en théologie et auteur dramatique. Entré en religion un peu avant 1611, moine au couvent des Frères de la Merci, à Cuenca, il mourut vers 1630. Antonio loue son érudition, la variété de ses connaissances, sa grande facilité à traiter les sujets les plus divers (1), Lope, sa fécondité (2), Cervantes, son talent (3). Quevedo, dans le *Grand Taquin*, le fait placer par Don Pablo au premier rang des poètes dramatiques.

Bien qu'il ait composé un grand nombre de pièces de théâtre, on en connaît cinq seulement qui peuvent lui être attribuées avec certitude. Schack trouve que sa *comedia Tres mujeres en una* (Trois femmes en une) est bien conçue et ne manque pas d'esprit. Les autres lui paraissent mauvaises. Il applique en particulier ce jugement au *Siège de Mons*, publié sous le pseudonyme de Dr Ramon, drame dont nous n'avons pas trouvé d'exemplaire (4).

Tirso de Molina, pseudonyme du père Gabriel Tellez, moine de l'ordre de la Merci, né probablement à Madrid, en 1571, mort en 1648, au couvent de Soria. Il a écrit plus de 400 pièces de théâtre, dont il ne reste qu'une faible partie. La plus connue est le *Burlador de Sevilla, y convidado de piedra*, où il créa le type de Don Juan. On a voulu, de nos jours, lui contester la paternité de ce drame.

Vega Carpio, Félix Lope de, né à Madrid, en 1562, mort en 1635. Sa prodigieuse fécondité se manifesta surtout dans le théâtre, où il régna en maître pendant plus de qua-

(1) *Bibliotheca hispana nova*, t. I, Madrid, 1783, pp. 42-43.
(2) *Laurel de Apolo*, Silva I.
(3) *Viaje del Parnaso*.
(4) Schack, *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. II, p. 150. — Barrera, *Catálogo*, vº Ramón.

rante ans. Comme il affectionnait le drame historique, on doit supposer que, parmi ses nombreuses pièces qui sont perdues et dont les titres n'ont même pas été conservés, il s'en trouvait plusieurs relatives aux événements des Pays-Bas.

Celles que nous avons analysées montrent qu'il savait représenter les faits et les personnages avec fidélité. Sous ce rapport, Schack leur reconnaît une grande valeur. « On peut douter, écrit-il, qu'aucune littérature possède mieux en ce genre. Ses pièces jettent même plus de lumière sur les époques auxquelles elles se rapportent que les chroniques ou les sèches compilations des historiographes. C'est la vérité et la réalité. Une quantité de petits traits indiquent une étude soignée de l'histoire. Mais aussi il fallait être doué de divination et d'intuition pour nous la représenter d'une façon telle que nous croyons vivre avec les personnages (1). »

En 1890, l'Académie royale d'Espagne a commencé la publication des œuvres complètes de Lope. Ménendez y Pelayo, chargé d'établir le texte et de rédiger les notices, est mort en 1912, n'ayant accompli qu'une partie de l'énorme tâche qu'il avait pu entreprendre grâce à sa vaste érudition et à une connaissance approfondie du théâtre espagnol. Une importante biographie de Lope, par La Barrera, forme le tome premier.

Vélez de Guevara, Luis, né en 1579, mort à Madrid, en 1644, auteur d'ouvrages en prose et en vers, notamment du *Diablo cojuelo* (Diable boiteux) et de plus de 400 drames

(1) *Geschichte der dramatischen Literatur und Kunst in Spanien*, t. II, pp. 266-268.

et comédies, en grande partie perdus, fort applaudis de son temps. Ces pièces appartiennent en grande partie au genre héroïque, comme les *Mutinés de Flandre* et l'*Hercule d'Ocaña*, où le poète exalte la bravoure et la magnanimité du soldat espagnol. Une des meilleures est *Reinar despues de morir* (Régner après la mort) *ó Inés de Castro,* sujet déjà traité par Jerónimo Bermudez.

Nous n'avons pas rencontré un drame relatif au sac d'Anvers *(El saco de Amberes)*, qui, suivant La Barrera, aurait été publié, sans nom d'auteur, avant 1672 (*Catálogo*, p. 579). C'est probablement le même que l'on trouve attribué à Calderon dans la liste de pièces de théâtre placée par Mesonero Romanos en tête du tome 49 de la *Biblioteca de autores españoles.*

TABLE DES MATIÈRES